

Pierre VALDELIÈVRE

**Les Bagnes
d'Allemagne**

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

1914-1918

WÜNSDORF — WEINBERG — ZWICKAU — DÖBERITZ



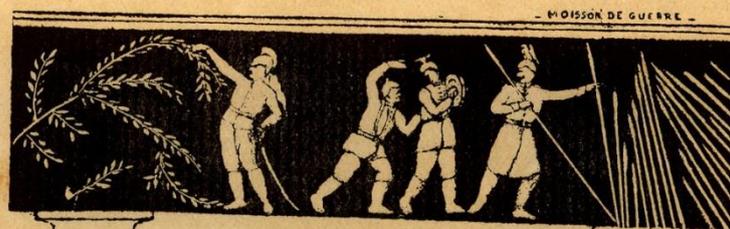
LILLE
—
IMPRIMERIE L. DANIEL

—
1920

EX LIBRIS
P. VALDELIÈVRE

BIBLIOTHÈQUE EX-LIBRIS

POUR HONORER
LES MEILLEURS OUVRAGES
DE LA GRANDE GUERRE



SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE FONDÉE EN
1795 RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

EX-LIBRIS
DE
LA GRANDE GUERRE

ATTRIBUÉ AU VOLUME INTITULÉ

Les Bagnes d'Allemagne

PAR *Pierre Valdelièvre*

ÉDITEUR *Danel (Lille)*

EXEMPLAIRE N° *8* DE L'EX-LIBRIS *30 de la Bibliothèque*

Pierre VALDELIÈVRE

LES BAGNES D'ALLEMAGNE

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

1914-1918

WÜNSDORF - WEINBERG - ZWICKAU - DÖEBERITZ

*L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain
J'ai les ailes de L'Espérance.*

A. CHÉNIER.
La Jeune Captive.

LILLE

IMPRIMERIE L. DANIEL

1920

**DVLCISSIMÆ SPONSÆ
CARISSIMISQVE FILIIS,
QVORUM PIETAS FIDES,
DEO JWANTE, EAS SVSTVLERVNT
MEVM EX GERMANIS CARCERIBUS REDITVM
FIDELITER EXSPECTANTES,
HANC NARRATIONEM
QVATVOR PEJORVM VITÆ MEÆ ANNORVM,
AMPRIS TESTIMONIVM
DEDICO**

AVANT-PROPOS

Ceci n'est point un réquisitoire : La cause des Allemands est suffisamment entendue devant le tribunal de l'humanité pour qu'il ne soit plus besoin d'apporter encore des preuves de leur duplicité et de leur barbarie, et je me rends compte que ce que j'ai à dire n'ajoutera guère à leur opprobre.

Néanmoins, j'ai pensé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à faire connaître par le détail quelle a été la vie des prisonniers durant ces quatre années de guerre. Plus de quatre cent mille Français ont connu pendant des périodes de longueurs diverses ces geôles d'Allemagne, dont on ne se fait pas une idée en France, aussi m'a-t-il semblé opportun d'en divulguer les dessous, et de proclamer hautement ce que les Allemands ont toujours nié, à savoir qu'ils ont traité leurs prisonniers comme du bétail.

Tous nous n'avons pas subi le même sort, le régime des camps d'Allemagne étant essentiellement variable suivant les Commandants de camp dont le bon plaisir faisait la loi : Les uns, particulièrement en Westphalie et en Prusse Rhénane ont eu la vie moins dure que je ne l'ai eue moi-même en Brandebourg et surtout en Saxe ; d'autres, ceux qui ont connu les camps et les Kommandos de représailles ont souffert beaucoup plus, mais tous nous avons rapporté du bagne la même haine de l'Allemagne, et le même amour de la France. Pour moi, la haine de l'Allemagne est bien antérieure à la guerre, car en mes veines circule le sang de vieux ancêtres Lorrains, et je suis de ceux qui nés au lendemain de la guerre de 1870, ont apporté en venant au monde une répulsion farouche pour tout ce qui est allemand ; quant à mon amour filial pour la France, je ne puis mieux l'exprimer qu'en faisant miennes ces paroles de Léon BLOY si crues dans leur violence enthousiaste : « La France est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens.

« Quand elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude et de l'extermination.

« Mais quand elle souffre, c'est Dieu qui souffre, c'est le Dieu terrible qui agonise par toute la terre en suant le sang ! »¹.

Je me suis efforcé dans mon récit, d'atténuer ce que ces deux sentiments ont en moi d'aigu et de violent, afin de n'être pas accusé de parti-pris ; j'ai cherché avant tout à être sincère, ne contant que ce que j'ai vu ou entendu moi-même, ou à la rigueur, ce que je tenais immédiatement des témoins ou des auteurs des faits exposés.

Et sans avoir la prétention d'apporter des éléments à la construction de l'histoire de la guerre, j'ai au moins la satisfaction d'apporter un peu de lumière sur un des à-côtés de la guerre, et de faire connaître comment et avec quelles armes, sur cet autre champ de bataille qu'ont été les camps, nous avons lutté, nous avons tenu, nous avons souffert et nous avons vécu, en l'attente jamais découragée de revoir un jour la France, d'y tomber à genoux, et de baiser son sol.

¹ Sueur de Sang

LA CAPITULATION

Le sept Septembre 1914, la ville de Maubeuge écrasée sous l'avalanche des projectiles de 380 et 420 que les mortiers autrichiens, établis dans la région d'Erquelines, lui déversaient sans arrêt depuis plus de dix jours, hissa le drapeau blanc, et se rendit. Depuis quatre jours, le découragement avait gagné petit à petit la garnison de territoriaux chargés de la défense du camp retranché, découragement provoqué par l'inégalité trop évidente entre les formidables moyens d'attaque de l'assaillant, et les moyens de défense de la place.

L'avant-veille, déjà, l'un des journaux locaux, faute de nouvelles de la guerre qu'il ne pouvait donner à ses lecteurs, puisque nous étions encerclés et coupés de toute communication avec le reste du pays depuis le vingt-six Août, avait publié pour remplir ses colonnes, de longs commentaires de la Convention de La Haye, se rapportant à la situation et au régime des prisonniers de guerre. Cette publication assez étrange en un semblable moment n'avait pas passé inaperçue parmi les soldats dont elle n'était pas faite pour relever le moral, et c'est à partir de ce jour que nous commençâmes à nous familiariser avec l'idée que notre sort était peut-être bien de tomber aux mains de l'ennemi.

Bref, lorsque le sept Septembre à midi nos officiers nous dirent que le drapeau blanc flottait sur la ville, nous n'en fûmes ni étonnés ni effrayés.

À ce moment, le quatrième bataillon du deuxième territorial d'infanterie auquel j'appartenais, occupait une route en bordure d'une prairie aux abords immédiats du fort Leveau. Nous reçûmes l'ordre de mettre sac à terre et d'attendre. Du bout de l'horizon déboucha alors une longue ligne de fantassins allemands déployés en tirailleurs qui s'avançaient vers nous en tirant, tandis qu'un des leurs sonnait à perdre haleine dans un mauvais petit clairon nasillard et grêle, notre sonnerie française de *Cessez le feu*, ce qui avait pour but de nous empêcher de répondre à leur feu. Ils ne cessèrent de tirer qu'en arrivant sur nous, et se mirent en devoir de nous désarmer.

Celui qui vint vers moi, une grande brute à cheveux roux, lunettes rondes et mains velues, me dit en m'arrachant mon fusil des mains : « Force prime

droit !» C'est tout ce qu'il savait dire en français, on le lui avait sans doute appris avant de partir en guerre, comme la seule phrase nécessaire pour pénétrer chez l'ennemi.

Nous étions en cet endroit environ trois mille hommes de diverses unités éparses. Les fusils, les baïonnettes et les cartouchières jetés pêle-mêle, firent bientôt un tas considérable, et au fur et à mesure que nous étions désarmés les Boches nous envoyaient nous grouper dans les champs qui bordent la route donnant accès à l'entrée principale du fort Leveau ; puis lorsque nous y fûmes tous concentrés commença une cérémonie dont le souvenir demeurera gravé pour toute la vie dans la mémoire de ceux qui y ont assisté : Les Boches nous ont fait ranger en un immense carré, puis mettant au centre nos officiers à qui en même temps que leurs armes ils avaient arraché leurs décorations, ils les forcèrent à défiler sur notre front derrière le drapeau prussien déployé, tandis qu'à pleins poumons ils hurlaient leur bestial *Deutschland über alles !*

Toute la sauvagerie native revivait en ce chant de triomphe et dans la joie féroce de l'humiliation ainsi infligée aux officiers en face de leurs hommes. Cette scène dura au moins vingt minutes, et nous voyions nos officiers passer devant nous, les uns pleurant comme des enfants, d'autres les poings crispés, et sentant naître soudainement en eux cette haine implacable et ce besoin de vengeance qui ne sortiront jamais du cœur de quiconque a été prisonnier.

Après quoi, nous fûmes séparés de nos chefs. Le lieutenant H¹ qui commandait le peloton auquel j'appartenais vint vers nous, nous embrassa, les larmes aux yeux, nous souhaita bon courage, et fut entraîné. Nous ne devions plus revoir nos officiers de toute la captivité, et chacun suivant notre destinée nous nous enfoncions dans l'inconnu le plus absolu. Nous reçûmes alors l'ordre d'avoir à jeter nos havresacs. Chacun se mit en devoir de vider le sien, et d'en envelopper le contenu dans une serviette, une courroie, ou tout autre moyen, et nous fûmes acheminés en colonne vers des champs dont les moissons avaient été fauchées, sur le bord de la route de Leveau à Boussois. Tout ceci n'avait pas été sans de longues heures entre chaque opération et chaque mouvement, de sorte que lorsque nous nous arrê tâmes dans ce champ le soir tombait déjà. Dans la pénombre de ce crépuscule un officier allemand galopa autour de notre groupe et nous dit dans le français le plus impeccable : « Vous pouvez dormir ici, et le premier qui tentera de s'éloigner sera fusillé. »

¹ Hollande

Des couvertures de campement militaire nous avaient été remises aux cantonnements des jours précédents : par bonheur, j'avais gardé la mienne, et je m'y enroulai. Notre bivouac pour être aussi primitif, ne rappelait en rien le *Rêve de Detaille*, et je doute qu'aucun de nous en s'endormant rêvât de combats épiques et de chevauchées glorieuses : nous étions au contraire les vaincus, ceux qu'on entraîne sous un ciel étranger et que l'ennemi se réserve pour faire figurer dans le cortège derrière son char, au jour du triomphe. ...

Un cordon de nombreuses sentinelles nous enserrait, et aux quatre coins du champ que nous occupions, quatre grands feux furent allumés, alimentés toute la nuit par nos voitures de compagnie que l'on roulait tout entières dans le foyer, et par nos fusils qu'on ne jugeait pas à propos à ce moment de conserver. *Quantum mutatus !*

Comme les magasins des fusils étaient tous approvisionnés, ce fut jusqu'au jour un crépitement ininterrompu de cartouches pétaradant en tous sens.

Dans le lointain, tout l'horizon était en feu ; l'embrasement indiquait la marche du barbare qui à cette heure était déjà bien loin derrière Maubeuge, et avait atteint la ligne extrême d'où le Maréchal Joffre devait le refouler. Cette première bataille de la Marne avait commencé la veille même, mais nous l'ignorions bien-entendu. Et dans cette rougeoyante vision d'incendie et de vandalisme, nos pauvres corps meurtris et brisés de tant d'émotions et de fatigue cédèrent au sommeil et le calme apaisant petit à petit s'étendit sur tous ces vaincus que tourmentait l'angoisse du lendemain, si gros d'inconnu.

VERS L'EXIL

Durant la journée du lendemain, une partie de la garnison de Maubeuge arrivant d'autres secteurs du camp retranché, vint se concentrer dans l'emplacement que nous occupions déjà, et notre détachement grossit jusqu'à huit mille hommes environ. Nous passâmes là deux jours et deux nuits. Comme la défense de s'écarter sous aucun prétexte subsistait, on peut aisément se faire une idée de ce qu'ont eu de pénible ces quarante-huit heures passées par une telle agglomération d'hommes dans un si petit espace. Bien entendu, il ne nous fut rien distribué à manger. Nous avons tous quelques vivres de réserve, les traditionnelles boîtes de *singe*, et la *boule*, qui nous permirent d'attendre des jours meilleurs.

Enfin, au matin du troisième jour, vint l'ordre de partir, et notre colonne se mit en marche vers Assevant. D'autres prisonniers avaient dû être acheminés avant nous par la même route, car elle était parsemée des deux côtés de havresacs vides, jetés là comme nous avons dû jeter les nôtres trois jours auparavant. Petit à petit, l'un ou l'autre d'entre nous céda à la tentation d'en ramasser un pour y porter plus commodément son maigre bagage, et bientôt, un à la fois, nous en fûmes tous pourvus. Les sentinelles qui nous accompagnaient s'en aperçurent bien, mais aucune d'entre elles ne songea à nous inquiéter: elles avaient reçu l'ordre de nous faire jeter nos sacs, ce que nous avons fait, mais non celui de nous empêcher d'en ramasser d'autres, et nous pûmes par ce fait, nous rendre compte dès le début de ce qu'a de ridicule cette discipline allemande qui ne laisse place à aucune interprétation intelligente. Cette constatation m'a parfois été bien utile par la suite.

Ces sentinelles avaient d'ailleurs l'allure de gens parfaitement abrutis. Elles portaient toutes au canon de leur fusil la longue baïonnette à dents de scie que les Allemands ont toujours nié avoir employée. Dès le premier contact, elles se mirent à nous mendier des cigarettes, nous offrant en retour de boire une gorgée d'alcool, de *schnaps*, à même leur gourde. Cette familiarité nous déplut et nous froissa, aussi n'eurent-elles aucun succès dans cette voie.

Nous fîmes ce jour-là l'étape de Leveau à Peissant, en Belgique. Nous traversâmes Recquignies et Boussois qui offraient le spectacle de la désolation la plus complète, tout y avait été incendié, et les agglomérations ne se composaient plus que de grands pans de murs noircis et menaçant ruine

parmi lesquels fumaient encore de vagues tas de décombres : les Huns avaient passé par là.

Sur le fort de Boussois flottait le drapeau allemand, et nous qui défilions devant tout cela, tel un troupeau d'esclaves, nous étions en proie à tant de sentiments confus que nous ne savions ce qui l'emportait en nous, de la tristesse, de l'étonnement, ou de l'indignation. Un peu plus loin, nous entrions dans ce qui avait été les lignes allemandes pendant toute la durée du siège : les champs, de part et d'autre de la route, n'étaient que des cimetières faits à la hâte et de façon si précaire que des bras et des jambes sortaient encore de terre par-ci par-là, tandis qu'à perte de vue la campagne était couverte de bestiaux, que la canonnade avait tués et qui couchés sur le dos se gonflaient au soleil de midi en exhalant une odeur insupportable.

Ceux des Allemands qui nous accompagnaient et qui savaient parler français s'approchaient parfois de nous, tâchant d'engager la conversation: ils ne pouvaient cacher leur désappointement de n'avoir trouvé dans Maubeuge que des troupes territoriales, pensant que ce coup de filet dût leur rapporter quelques régiments de l'armée active. « C'est fort ennuyeux, me dit l'un d'eux, car les territoriaux ce sont les gens établis, les industriels et les commerçants ; et lorsqu'ils auront subi la captivité, consentiront-ils à reprendre avec nous les relations d'affaires après la guerre? » Celui-là au moins voyait juste et loin, et ce souci des relations d'après-guerre date du début même de la campagne.

Je retiens aussi cet aveu d'un certain *ober-leutnant*, que la défense de notre place leur avait coûté près de vingt mille hommes tués. D'autres enfin, qui n'étaient pas entrés dans Maubeuge mais étaient seulement venus au point de concentration rejoindre notre colonne, nous questionnaient sur les beautés de la ville, persuadés qu'ils étaient devant Paris. Et quand nous leur disions que Paris était encore bien loin, ils haussaient les épaules et riaient bruyamment de ce rire épais et idiot qui leur est propre, disant qu'ils savaient fort bien que la ville qu'ils venaient de prendre était Paris, parce que leurs officiers le leur avaient dit durant le siège.

Après avoir traversé Jeumont, il nous fut donné de voir en passant les batteries de 420 qui nous avaient bombardés. Les artilleurs autrichiens pliaient bagage, les mortiers démontés étaient arrimés aux tracteurs, et s'apprêtaient à partir sur un autre point du front : ils allaient vraisemblablement vers Anvers où on en entendit parler par la suite.

À midi on nous fit entrer, à Erquelines, dans les bâtiments d'une usine de tréfilerie de cuivre, pour y déjeuner, avec nos provisions personnelles bien

entendu, et ceux qui avaient soif reçurent l'autorisation de boire de l'eau de la Sambre qui coulait en bordure de l'usine.

Erquelines offrait le spectacle non plus de la ruine, comme tout ce que nous avions vu le matin même, mais du plus magistral pillage : tous les magasins sans exception avaient été vidés, et tout ce qui n'avait pas été jugé bon à être emporté de suite, était jeté au milieu de la rue, de sorte que toute notre colonne eut à marcher dans ce pauvre village sur un tapis ininterrompu de chapeaux, chaussures, vêtements, jouets, livres, etc. C'était l'époque où le Boche croyant terminer la guerre en deux mois jugeait inutile de ramasser tout ceci : combien de Berlinoises aujourd'hui achèteraient ces dépouilles à tout prix !

L'étape de l'après-midi fut extrêmement dure, par un soleil brûlant, et sans repos. La soif, surtout nous tortura. A la traversée d'un champ, l'un de nous eut la malencontreuse idée d'arracher une betterave et d'en couper quelques rondelles afin d'en sucer le jus : ce procédé que tous s'empressèrent d'imiter fut néfaste, car l'âcreté de cette pulpe ne fit que rendre la soif plus dévorante encore. Aussi, quand nous arrivâmes à Peissant, parqués à nouveau dans une grande prairie, nous n'eûmes plus qu'un désir, boire et dormir. Des mares d'eau croupissante nous désaltèrent tant bien que mal, et la terre nue toujours accueillante et maternelle aux malheureux fut un lit bien suffisant à nos corps meurtris de fatigue.

Quelques prisonniers anglais nous accompagnaient, au nombre d'une vingtaine environ. L'animosité de nos ennemis était bien plus grande au début contre les Anglais que contre nous, car ils étaient l'élément imprévu de la résistance, ceux avec qui l'Allemagne n'eût jamais cru devoir compter, tout au moins sur terre ; aussi tous les officiers s'ingéniaient-ils à assouvir contre eux leur dépit par des brimades et des tracasseries continuelles : Durant toute cette nuit, une sentinelle relevée de deux heures en deux heures eut pour consigne de frapper à coups de crosse de fusil les pieds de ces quelques Anglais couchés côte à côte, dès que l'un d'eux commençait à s'assoupir, afin de les empêcher complètement de dormir.

Le lendemain, et le jour suivant que nous passâmes dans cette prairie, tels des bestiaux mis au vert, la question qui commença à se poser pour nous fut celle de la nourriture. Les provisions que nous portions sur nous au moment de notre capture commençaient à s'épuiser, et nous nous demandions jusqu'à quand on se dispenserait de nous donner à manger. Bien entendu, nos sentinelles recevaient deux fois par jour une bonne gamelle de soupe chaude et bien odorante dont le fumet et la vue n'étaient pas sans nous ouvrir l'appétit. Sur nos demandes réitérées, un Boche se rendit à nos raisons et abattit d'un coup de fusil une vache qui paissait auprès de nous. Mais qu'est-

ce qu'une vache pour huit mille hommes ? Je laisse à penser si elle fut rapidement dépecée par des moyens de fortune et chacun s'en fut faire rôtir auprès du feu à la pointe de son couteau, quelque lambeau de viande ou de graisse. Un champ de pommes de terre qui se trouvait tout auprès fut saccagé en un tour de main, et les Français prouvèrent une fois de plus que leur ingéniosité leur permet de s'adapter rapidement à toutes les circonstances.

Après ces quarante-huit heures en pâture, nouveau départ, pour Mons. Étape plus dure encore que la précédente ; nous passons devant plusieurs châteaux pillés de main de maître, à la suite desquels les deux fossés de la route sont remplis pendant des kilomètres, de bouteilles vides, l'orgie a du être complète. Plus loin, en approchant de la ville de Mons, nous traversons le champ de bataille où les Anglais se sont battus les jours précédents, les arbres sont criblés de mitraille, la chaussée de la route est détruite, tout dénote une lutte acharnée.

Enfin nous entrons à Mons, et notre convoi fait une longue halte de plus de deux heures dans un large boulevard qui conduit au centre de la ville. Ce fut là que nous pûmes prendre le premier contact avec la population belge, et je ne saurais dire quelle joie nous causa la cordialité de son accueil : accueil moral, bien entendu, car la population n'avait pas à nous héberger. Tout le monde s'empressait autour de nous, nous questionnant et nous renseignant. Là pour la première fois, nous entendîmes parler des opérations de la Marne : nous qui étions encore aux Allemands aux portes de Paris le six septembre, nous n'en pouvions croire nos oreilles, et tout le monde nous disait : « Ils sont battus, c'est le désastre, ils ne peuvent vous emmener en Allemagne puisque les voies de chemin de fer sont détruites, et vous allez être délivrés par les Alliés qui avancent. » Plût au ciel que c'eût été vrai !

Naturellement, nous fûmes amplement approvisionnés de toutes espèces de victuailles, et il n'est aucun de nous qui n'eût sa musette gonflée de pain, de chocolat, de fruits et de conserves. Bien mieux, on nous jetait de toutes les fenêtres, à qui en voulait, chemises, caleçons, mouchoirs que sais-je, et pour ma part je considère comme un devoir de rendre ici hommage à la générosité de la personne inconnue qui m'a ainsi fourni divers objets de première utilité dont j'étais dépourvu.

Tout le monde s'occupait à recueillir nos noms et nos adresses, nous promettant d'écrire à nos familles pour leur faire savoir qu'on nous avait vu passer en bonne santé, et c'est par un message de ce genre qui parvint longtemps après à destination que les miens purent être prévenus de mon sort.

Un certain nombre d'entre nous profitèrent facilement du brouhaha que tout ceci amenait dans notre colonne pour s'esquiver dans les maisons dont toutes les portes étaient obligatoirement ouvertes. Quelques-uns parvinrent ainsi à s'évader, et nous envoyèrent par la suite de leurs nouvelles en Allemagne ; d'autres, nous n'entendîmes plus jamais parler.

Ce n'est qu'au bout de deux heures environ que les officiers allemands décidèrent qu'il fallait empêcher la population de communiquer avec nous, et ils s'y employèrent avec leur brutalité habituelle, fonçant à coups de sabre dans la foule. J'ai vu de la sorte auprès de moi un officier s'acharner à coups de cravache sur deux malheureuses femmes, comme un vacher n'oserait peut-être pas frapper un chien. Vers six heures du soir nous remettons sac au dos, et tout en bouclant le mien je ne puis m'empêcher de fredonner les vers de Déroulède :

*Mais qu'est ceci, la bonne vieille ?
Mon sac est plus lourd que la veille.*

et effectivement, la plupart des bonnes gens qui nous avaient ainsi comblés nous avaient dit à peu près :

J'ai mon gas soldat comme toi.

En arrivant à la gare de Mons, nous sommes assaillis par un grand nombre d'officiers de cavalerie qui viennent choisir parmi nos couvertures celles qui leur conviennent pour leurs chevaux, et beaucoup de mes camarades se voient ainsi dépouillés de ce qui en cette saison, pour le bivouac de chaque soir, était loin d'être du superflu. Pour ma part, j'eus la chance de conserver la mienne.

Quelques trains furent alors formés, qui partirent vers l'Allemagne, emportant environ la moitié de nos camarades, et je me trouvai dans le détachement qui n'ayant pas été embarqué fut conduit à minuit à la caserne d'artillerie belge. Nous arrivâmes là dans l'obscurité la plus complète, et nous n'eûmes d'autre ressource, pour passer la nuit, que de nous coucher à tâtons sur le pavé de la cour du quartier. Nous commençons à nous accoutumer à dormir ainsi sur la dure, mais je dois avouer que les pavés de cette caserne noirs firent encore regretter les champs des jours précédents.

Les Anglais qui se trouvaient avec nous furent dépouillés de leur capote et de leurs vêtements de dessous en laine, et on les enferma dans la prison de la caserne d'où ils ne sortirent que quarante-huit heures plus tard pour être conduits directement à la gare. Ils furent durant ce temps complètement privés de nourriture, et je garderai longtemps le souvenir du regard ému de

reconnaissance silencieuse de l'un d'eux, à qui je trouvai moyen, au moment de son départ, de glisser une petite tablette de chocolat, tandis qu'il défilait, grelottant dans le brouillard du matin, sans capote et sans chemise.

Nous passâmes à Mons deux jours encore pendant lesquels on emmenait de temps à autres des groupes de cinq cents hommes pour les faire embarquer.

Durant ce temps, j'eus tout le loisir de visiter du haut en bas cette caserne qui était de construction récente, et aménagée avec beaucoup de confort, et même avec luxe. Aussi, les Allemands qui y avaient logé avant nous dès leur entrée à Mons, s'y étaient-ils acharnés avec une rage invraisemblable. Je n'ai pas rencontré dans cet immense groupe de bâtiments un seul objet qui n'eût été brisé, ni une table, ni une chaise, ni un lit, ni quoi que ce soit : Les glaces de la cantine, la vaisselle, le matériel de coiffeur, les fourneaux de cuisine, et jusqu'aux appareils des cabinets, tout avait été mis en mille pièces. En fait de vandalisme, c'était du travail de maître, et il est évident que tout ce matériel inoffensif avait payé, parce que belge, l'héroïque relus du roi Albert de laisser bénévolement violer la neutralité de son territoire : *Sunt animæ rerum*.

Pendant ces deux jours, les habitants de Mons continuèrent à nous ravitailler en nous jetant pardessus les murs de la caserne du pain, du chocolat, des fruits.

Puis, le treize septembre à huit heures du soir je fus embarqué à mon tour avec le dernier contingent de prisonniers. Avant de monter en train, un officier nous donna l'ordre de déposer les couteaux, ciseaux et fourchettes en notre possession, sous prétexte que nous ne devons garder aucune arme, et nous promit que le tout nous serait rendu, aussitôt arrivés à destination. Inutile de dire que personne n'en revit jamais quoi que ce soit.

Les wagons dans lesquels on nous fit entrer en pleine nuit et sans lumière étaient des wagons à bestiaux aménagés, d'une saleté repoussante : le plancher était couvert d'une épaisse couche d'immondices de toutes sortes dégageant une odeur effroyable, et nous eûmes à passer là soixante-quatorze heures.

Pendant toute la journée du quatorze nous fûmes encore en territoire belge, et à chaque arrêt, des paysans venaient le long de la voie nous causer, nous reconforter et nous ravitailler. Avant d'entrer à Namur, nous fîmes ainsi une longue pose de plusieurs heures et je conserve avec émotion le souvenir d'une petite vieille ridée et tremblotante qui dans son désir de faire quelque chose pour les prisonniers français, escalada péniblement le talus du chemin de fer, et vint me donner parla portière du wagon un vieux jeu de cartes déjà

bien usagé, puis s'étant dérobée à mes remerciements elle revint encore quelques minutes plus tard m'apporter un morceau de craie « pour marquer sur le mur, me dit-elle, nos points de piquet ». J'ai vu dans ce geste et cette intention en apparence insignifiants tout un monde de sollicitude compatissante, et l'expression naturelle d'une bonté féminine avide de faire quelque chose selon son pouvoir pour ceux dont elle sentait la détresse matérielle et morale.

Le quinze septembre à une heure du matin nous franchissions la frontière allemande à Herbestal : nous avons quitté le monde civilisé pour entrer chez les barbares.

À partir de ce moment, à chaque arrêt du train, nous ne recueillions plus que des insultes. Souvent même on nous assaillait par les portières ouvertes, de briques et de tessons de bouteilles. En passant à la gare de Stendal, nous eûmes à faire à un énergumène, sorte de chef de gare chamarré de dorures des pieds à la tête, au point d'en être grotesque, que notre vue seule mit au paroxysme de la colère, et qui lança contre notre train pour en faire fermer les portes un peloton de hussards revêtus de leur uniforme du temps de paix qui les fait ressembler à des dompteurs de ménagerie.

Pendant que ceci se passait sur un quai, des dames de la Croix-Rouge allemande, en costume, circulaient sur l'autre quai portant de grands bidons emplis de café, et en servaient tout le long du train aux sentinelles qui nous gardaient, à raison de deux par wagon. Quand toutes furent servies quelques uns d'entre nous, assoiffés, se hasardèrent à tendre leur quart par la portière, pour solliciter un peu du café qui restait : ces dames ne trouvèrent alors rien de mieux que de nous cracher à la figure avec un ensemble prouvant combien ce geste leur était familier, et pour bien montrer qu'elles nous refusaient la moindre goutte de boisson, elles répandirent sur le quai de la gare le contenu de leurs bidons. Je fus dès ce jour fixé sur le beau monde où se recrutent les dames de la Croix-Rouge en Allemagne. J'ai d'ailleurs appris par la suite que tout ce personnel était salarié, et ne pouvait être en aucune façon comparé à nos admirables Femmes de France dont le dévouement et l'abnégation sont au-dessus de tout éloge. Seule la similitude de nom et d'emblème peut créer une confusion regrettable, et je doute que pendant toute la durée de la guerre aucune de nos Dames Françaises ait jamais accueilli un Allemand prisonnier, désarmé, et demandant à boire, en lui crachant au visage.

Nos provisions de Belgique ne tardèrent pas à s'épuiser, et le problème se posa pour nous de savoir ce que nous allions manger, problème bien difficile à résoudre, si l'on songe que nous étions enfermés entre les quatre panneaux de nos wagons, que nous n'avions rien à attendre de la charité publique, et

que officiellement nous ne voyions rien venir. Il me souvient d'un maigre repas que je fis à une halte en maraudant dans le jardinet d'un chef de gare en bordure de la voie, quelques cornichons verts que je mangeai tels quels, heureux d'une aussi bonne aubaine.

Dans la soirée du quinze septembre, on nous fit descendre à la gare de Gartelegen, et pour la première fois, depuis neuf jours que nous étions entre les mains des Allemands, on nous servit à manger : Nous reçûmes chacun une gamelle de riz à l'eau qui fut mangée avec le plus grand plaisir, car il y avait bien longtemps que nous n'avions fait un repas chaud.

Le lendemain seize, nouvel arrêt, et nouveau repas à Berlin, à la gare de Papestrass. Cette fois, ce fut une gamelle d'orge cuite à l'eau, et c'est là que je fis connaissance avec cette nourriture toute nouvelle pour des Français, et qui devait pendant si longtemps constituer le fond de notre alimentation. Elle semble un mets national chez les Allemands dépourvus de toute espèce de raffinement en la matière, qui ne paraissent pas soupçonner qu'on la réserve généralement en France pour l'engraissement des volailles.

Avant de remonter dans les sentines qui nous servaient de wagons, un officier allemand qui parlait un peu le français prit à part un petit groupe d'entre nous, et nous dit à peu près ceci : « Vous êtes les privilégiés de la guerre, puisque le sort vous conduit en Allemagne. Vous allez pouvoir apprendre l'allemand qui vous sera indispensable, car vous êtes destinés à devenir des bourgeois allemands; étant du Nord de la France, et de cette façon vous aurez un très gros avantage sur vos compatriotes qui ne commenceront à l'apprendre qu'à la fin de la guerre, lorsqu'ils seront annexés. »

Un haussement d'épaules, et nous fîmes tous demi-tour pour nous esquiver dans nos wagons, laissant notre Boche pérorer seul, cependant que ses paroles se perdaient : « Voyez nos Zeppelins ! Voyez notre artillerie lourde n'est- ce pas vraiment colossal ! »

À partir de cette station notre convoi traversa tout un quartier de Berlin, et nous eûmes le loisir de contempler aux fenêtres d'une quantité de maisons un pavoisement à notre intention consistant en mannequins habillés d'un pantalon rouge, pendus par le cou.

Enfin, le seize septembre, à dix heures du soir, le train nous déposa à Wünsdorf, qui devait être pour un moment notre lieu de villégiature.

La première vision que j'eus de ce camp de Wünsdorf, avait quelque chose de sinistre : nous y fûmes amenés dans la nuit noire, et au milieu du terrain

brûlait un immense feu de bois où des arbres entiers se consumaient en flammes gigantesques, devant lesquelles passaient et repassaient à pas pesants les lourdes silhouettes de quelques sentinelles casquées, le fusil en sautoir, les mains dans les poches, et le col de capote relevé : Cela rappelait les hordes barbares arrêtées à l'orée d'un bois, l'oppidum de quelque campement de Goths bivouaquant sur ces chemins de l'occident éternellement voués à l'invasion. Il y avait dans ce coup d'œil un je ne sais quoi de sauvage qui m'étreignit au cœur en franchissant le seuil de cette geôle.

WÜNSDORF

À notre entrée dans le camp, la veille au soir, on nous avait fait coucher pêle-mêle sur le sol qu'à tâtons nous avions jugé devoir être du sable. Quelques-uns d'entre nous se trouvèrent abrités sous une toile de tente formant toiture et dressée sur des piquets, mais sans aucune protection sur les côtés, et le plus grand nombre demeura à la belle étoile. Le lendemain, au réveil, nous fûmes tous étonnés de voir que nous n'étions pas les premiers locataires de cette charmante propriété, mais que d'autres prisonniers français, russes et anglais y étaient déjà logés. Les Français étaient ceux de la garnison de Givet qui avait huit jours avant nous subi le même sort que Maubeuge.

De grand matin, un feldwebel vint nous faire lever pour nous distribuer des gamelles, et ses paroles de bienvenue furent les suivantes : « Ah vous voilà, salauds de Français ! Le premier qui bronchera sera lié au poteau et privé de nourriture pendant vingt-quatre jours ! » J'aime à croire qu'il voulait dire vingt-quatre heures. Ce fou-furieux s'appelait Georghuès ; il fut envoyé un mois plus tard sur le front russe, et nous eûmes la satisfaction intense d'apprendre peu après qu'il y avait été tué.

Dès ce premier jour, il nous fut aussi distribué de la paille pour le couchage, à raison d'une botte par groupe de trente-deux hommes. Je laisse à penser ce qu'il en revenait à chacun.

L'impression de ces premiers jours dans le camp, abstraction faite des aménités genre Georghuès, était celle d'une très grande détente physique et morale, une impression de calme et de repos, contrastant avec le vacarme du bombardement que nous avions encore dans les oreilles, le brouhaha de ce troupeau de prisonniers traînés et cahotés d'un endroit à un autre durant neuf jours, et le ballottement insupportable de ces soixante-douze heures de chemin de fer dans des wagons non suspendus. On se ressaisissait.

Le premier soin des Allemands fut de nous diviser en compagnies de cinq cents hommes, commandées chacune par un adjudant français, afin de mettre dans cette cohue un semblant d'ordre. On numérotait ces compagnies sous le nom de Compagnies des Régiments de Maubeuge. Ceux qui nous avaient

précédés étaient dénommés régiments de Givet. Il y eut par la suite des régiments de Noyon, et des régiments de St Quentin. Mais je me hâte de dire que cette organisation fut toute superficielle, et que les Français essentiellement frondeurs n'acceptèrent jamais cette répartition toute de convention, et ne tenant compte ni des lieux d'origine, ni des numéros de régiments, etc.

Au bout d'un jour ou deux, on éprouva le besoin de bouger, et tous partirent par petits groupes en exploration dans le camp.

Il était immense. C'était un enclos de fil de fer barbelés, en pleine campagne, dont il fallait environ une heure pour faire le tour. Il était situé dans le paysage le plus triste, le plus aride et le plus misérable qu'on puisse imaginer. Pas de terre, du sable et toujours du sable jusqu'à perte de vue, une végétation rabougrie d'oyats clairsemés, et bornant l'horizon sur trois côtés, une épaisse forêt de sapins formant un rideau lugubrement noir, et dont l'aspect sinistre et désolé finissait par nous poursuivre comme un cauchemar.

Ce camp était établi sur le bord de la grande route allant de Zossen à Berlin, dont nous étions à quarante kilomètres. Le long de cette route passaient et repassaient sans discontinuer des troupes allemandes de la garnison de Zossen, allant à l'exercice, et nous nous rendîmes vite compte que ces hommes recevaient l'ordre de chanter en passant devant le camp leur fameux chant de route *Die Wacht am Rhein*. Était-ce pour se donner une allure martiale ? Était-ce pour humilier ou exciter les prisonniers français par cet hymne de guerre essentiellement gallophobe ? Je ne sais, mais toujours est-il que ce chant rauque et insolent, accompagné de l'odieux sifflement de fifres, que nous eûmes à supporter chaque jour durant quatre mois que j'ai passés à Wünsdorf, finit par devenir pour nous une obsession, et que dès qu'il commençait nous nous bouchions les oreilles pour ne pas le subir.

De temps à autres, les écoles étaient conduites en corps au camp, drapeau et musique en tête, puis l'instituteur nous montrant du doigt faisait à notre sujet des leçons de choses, un cours d'histoire vécue, commentant au passage les divers uniformes français. Enfin, le Dimanche, des trains de plaisir venaient de Berlin à destination du camp. Ces trains pavoisés de drapeaux et de branchages, et portant à la craie, de grandes inscriptions : visite au Camp des prisonniers français, s'arrêtaient le long du camp, sur la grande voie Berlin-Dresde, qui longeait notre clôture, et pendant une heure les voyageurs avaient le loisir de circuler autour de notre enceinte, après quoi le convoi reprenait le chemin de la capitale.

D'épaisses *gretchen* pendues au bras de grands astèques à lunettes d'or nous inspectaient curieusement, comme on va au Jardin des Plantes voir quelque tribu sauvage campée sur l'herbe. Les troupes africaines avec leurs uniformes d'avant-guerre attiraient surtout la curiosité. Ce défilé était, pour nous qui le regardions de l'autre côté du barrage, une source de douce hilarité, car tous ces indigènes étaient, bien entendu, affublés au plus pur mauvais goût allemand : les femmes non contentes d'être informes et laides portaient des toilettes qui semblaient conçues dans le seul but de les rendre grotesques, et les hommes ne leur cédaient en rien, avec leurs chapeaux de feutre pointus surmontés d'une touffe de plumes de faisan, ou d'une queue de sanglier : le Tout-Berlin élégant se révélait à nous comme le triomphe du mauvais goût, et nul ne faisait de difficultés pour reconnaître que sur ce point il fût nettement *über alles*.

Comme l'à-propos et l'esprit français ne perdent jamais leurs droits il est inutile de dire qu'un feu roulant de quolibets et de plaisanteries accueillait au passage chacun de ces phénomènes, et il est incontestable que nous qui étions à l'intérieur des fils de fer et n'avions rien payé, prenions infiniment plus de plaisir à cette visite que ceux qui se trouvaient à l'extérieur et avaient fait les frais du voyage.

Le principal souci de ces visiteurs était d'acheter aux prisonniers quelques objets ou accessoires militaires : On nous offrait cinq marks d'un képi, et un mark d'un bouton d'uniforme. Quant aux décorations de ceux qui en possédaient, elles eussent été achetées à tout prix, mais je m'empresse de dire que les Français n'ont jamais consenti à vendre quoi que ce soit.

Sur cette ligne de chemin de fer Berlin-Dresde, passaient fréquemment des trains militaires conduisant des troupes au front. On sait à quelle vitesse réduite marchent généralement ces convois, ce qui donnait aux soldats boches qu'ils contenaient, le temps de nous adresser toutes les insultes de leur répertoire, et de nous assaillir à coups de pierres et de tessons de bouteilles. A deux reprises même, voulant sans doute se faire la main, ils mirent leurs mitrailleuses en batterie sur le bord du wagon, et arrosèrent le camp sur toute sa longueur d'un tir fauchant. La première fois, durant le jour, la tente servant d'infirmierie reçut toute la décharge, et un malheureux Russe déjà blessé, eut un bras transpercé. La deuxième fois, l'alarme eut lieu la nuit, et nous fûmes tous réveillés en sursaut par le sifflement des balles qui par bonheur n'atteignirent personne.

Qu'est-ce que fut notre vie durant les quatre mois que je passai à Wünsdorf? Elle fut toute de désœuvrement, de rêverie, d'attente, de curiosité et d'espoir. Car il faut bien le dire, aucun de nous ne pensait devoir être prisonnier plus de quelques mois, les plus pessimistes fixaient Pâques 1915 comme un terme d'éloignement maximum.

Heureuses illusions !

Un groupe important de prisonniers civils et militaire, venant de Noyon, et qui furent versés à Wünsdorf au début d'octobre, contribua surtout à nous encourager en nous racontant par le menu toute la bataille de la Marne dont nous savions bien peu de chose, et l'enthousiasme que nous en ressentîmes fut à peine tempéré par l'annonce tapageuse de la prise d'Anvers : les Boches couraient autour du camp comme des déments en criant *Antwerp gefallen !*¹ et en nous jetant des paquets entiers de journaux dont les en-têtes portaient en gros caractères des chiffres de prisonniers absolument stupéfiants, dont l'énormité seule trahissait l'invraisemblance.

Dès cette époque nous avons trouvé moyen, grâce à certaines complicités, de nous procurer des journaux français, italiens ou suisses, et ils circulaient de mains en mains. Il faut avoir connu tout le poids et l'angoisse de cette séquestration et de cet isolement moral, pour savoir le prix d'un misérable journal français vieux de quinze jours ou trois semaines. On le dévorait de la première à la dernière ligne, on le relisait deux et trois fois, cherchant à approfondir les mots, et à trouver entre les lignes des sous-entendus qui n'existaient pas. Et Dieu sait pourtant si à cette époque les journaux français étaient pauvres en bonnes nouvelles ! Il fallait notre invincible optimisme de reclus, voulant lutter et vivre quand même, pour y trouver de quoi nourrir notre espoir.

La saison avançait, la température se refroidissait, et le plus grand nombre d'entre nous était toujours parqué à la belle étoile : sur quinze mille hommes environ que renfermait ce camp, deux mille tout au plus campaient sous ces tentes précaires dont j'ai parlé plus haut, et encore pour comble de malheur, une tempête formidable qui s'était élevée dans les premiers jours d'octobre, avait-elle renversé durant la nuit deux de ces abris aussi mal compris que possible, et dont les montants en tombant avait tué et blessé plusieurs prisonniers, et toutes les autres fortement ébranlées, n'ayant pas été remises en état, n'inspiraient plus aucune confiance.

¹ Anvers est tombé

Aussi petit à petit, sous la menace des intempéries, vit-on tout le monde se creuser des gourbis souterrains. Les Russes, habiles à se bâtir des isbas à demi-enfouies sous le sol, donnèrent l'exemple, et bientôt ce fut dans tout le camp une fièvre de construction indescriptible. Les outils de terrassement se réduisaient à des gamelles, des quarts et des cuillers, aussi fallait-il assez longtemps pour se creuser quelque chose de convenable, mais l'art et la patience des Français s'exercèrent sans contrainte, et on fit des choses inouïes d'ingéniosité : Une fois les trous creusés, on faisait un rudiment de toiture en branches de sapin, les plus exigeants adaptaient une porte en bois ou en toile de sac, et de la sorte on était à peu près à l'abri du vent et de la pluie.

Des centaines de gourbis furent aménagés de cette façon, et en peu de temps s'éleva dans tout le camp un véritable village du plus étrange aspect. Bien entendu chacune de ces huttes porta un nom pompeux, et les rues qui les séparaient reçurent une appellation, ce qui n'était d'ailleurs pas superflu pour se retrouver dans un si grand nombre de constructions bâties et alignées au hasard, ou au caprice du premier occupant.

Un officier boche trouva un jour l'aspect de ce village suffisamment pittoresque pour avoir l'idée de s'y faire photographier, et pour ajouter au portrait un peu de couleur locale, il voulut y faire figurer ce que nous appelâmes son tableau de chasse : il exigea couchés devant lui quelques prisonniers de chaque nationalité, dans une position de vaincus suppliants, et lui-même se campa en dompteur, cravache en main, le pied sur le dos d'un Russe. On ne représente pas autrement Tartarin au retour de son imaginaire chasse au lion. Ce spectacle quoique véritablement écoeurant nous fit rire plus qu'il ne nous indigna, tant il était grotesque, et c'est avec des documents de ce genre que les périodiques illustrés allemands captivaient leurs lecteurs.

Pour fixer les idées, voici ce qu'était le gourbi dans lequel j'ai vécu durant deux mois avec deux de mes camarades, et dont nous fûmes à trois les architectes, les terrassiers, les constructeurs et les habitants : Il avait quatre mètres de longueur, sur deux de largeur, et deux de hauteur, dont un mètre cinquante était en sous-sol, et zéro mètre cinquante en élévation. Aux quatre coins et au centre, des piliers de branches de sapin soutenaient la toiture en branchages, à deux versants, qui, luxe inouï, était recouverte d'une feuille de carton bitumé que je subtilisai aux Allemands par le moyen qu'en style militaire, on appelle *le Système D*; et par dessus tout, une épaisseur d'environ zéro mètre trente de sable était destinée à empêcher la déperdition de la chaleur intérieure.

On y accédait par une extrémité, par un escalier extérieur de quelques marches en terre, aboutissant à une porte en bois, dont les charnières étaient constituées par des bouts de cuir provenant de nos courroies de sac.

A l'intérieur, la moitié de la surface était occupée par un bas-flanc légèrement incliné, et surélevé de zéro mètre cinquante, occupant par conséquent deux mètres sur deux, ce qui était parfait pour trois dormeurs ; le reste de l'espace était couvert d'un plancher pour nous isoler durant le jour du sable qui était perpétuellement humide, et le mobilier, tables et chaises était fait de vieilles caisses rangées autour du feu. Car il y avait du feu ! Quelques briques réfractaires maçonnées à l'argile à l'écartement convenable pour supporter les marmites de campement régimentaires, le tout raccordé à un trou creusé dans le sol, et débouchant au dehors où il était surmonté de vieilles boîtes à conserves cylindriques défoncées et emmanchées l'une dans l'autre, pour faire office de cheminée.

Mais, dira-t-on, d'où provenaient tous ces matériaux ? C'est extrêmement simple, les Allemands nous les ont fournis contre leur gré, et à leur insu, et voici comment : un entrepreneur civil avait commencé dans le camp la construction de plusieurs baraquements en planches, la Kommandantur, la cuisine, le temple protestant, etc., il avait par conséquent amené et déchargé à pied d'œuvre une grande quantité de planches, des rouleaux de carton bitumé, des clous, des briques réfractaires destinées aux cheminées, bref, tout ce qui nous était nécessaire pour nos petites casbas. Aussi les stocks furent-ils rapidement dévalisés par les plus pressés.

L'entrepreneur constatant la disparition de ses provisions sans se rendre compte où elles étaient passées, en fit rapporter d'autres, et la chose se compliqua, car il demanda qu'une sentinelle fût préposée, baïonnette au canon, à la garde du mont de planches au milieu du camp. Or c'est là que l'ingéniosité des Français put se donner libre cours, et les fit arriver à leurs fins, absolument comme s'il n'y eût pas eu de sentinelle.

Bien des moyens furent mis en œuvre : par exemple, à la tombée du jour, un prisonnier s'approchait du tas de planches du côté opposé à la sentinelle, il se baissait, prenait une planche en main, et y glissait rapidement le nœud coulant d'une longue ficelle, ce qui passait inaperçu, dans la brume du soir descendant. La sentinelle croyant que le prisonnier allait emporter le butin choisi, lui criait alors plus ou moins brutalement de le laisser et de s'en aller, ce qu'il faisait avec un geste de désespoir simulant le regret de ne pouvoir emporter une aussi belle pièce, et l'Allemand, comme un balourd, donnait dans le panneau : deux compères qui tenaient l'autre extrémité de la corde à une vingtaine de mètres de là, laissaient écouler une ou deux minutes, puis

tiraient la planche à eux lentement, et le Boche la voyait s'enfoncer dans l'ombre sans y rien comprendre. Vingt fois, quarante fois, ce même truc était renouvelé, sans que l'Allemand arrivât à soupçonner une relation de cause à effet entre les deux choses, ce qui me fait dire que ces gens-là ont véritablement une intelligence inférieure.

Un autre moyen d'opérer en plein jour et beaucoup plus rapidement, était le suivant : on réunissait autant de complices à peu près que le tas contenait de planches, deux cents, par exemple. L'un d'eux, un débrouillard, se sacrifiait, approchait en feignant de n'être pas vu, puis ramassait une planche et se sauvait à toutes jambes. La sentinelle s'élançait à sa poursuite en poussant des hurlements dans sa langue maternelle. Lorsque le fuyard se voyait sur le point d'être rejoint, ou bien quand la sentinelle faisait mine de le coucher en joue, il jetait sa planche, puis s'esquivait dans la foule des autres prisonniers où on ne pouvait plus le distinguer, tous étant habillés de même façon. Le Boche triomphant ramassait sa planche et la rapportait, mais durant le court laps de temps qu'avait duré la poursuite toutes les autres avaient disparu, et notre homme se trouvait fort penaud d'en avoir perdu cent quatre-vingt-dix – neuf pour en sauver une. Mais le tour était joué, il n'y avait plus rien à faire.

Ces planches d'ailleurs portaient les initiales de l'entrepreneur, marquées au fer rouge, et consistant, chose bizarre, en les trois lettres H. O. P. Elles étaient évidemment prédestinées à disparaître de la sorte, car nous eûmes tôt fait de les dénommer planches « à choper », et les Boches se torturèrent plus d'une fois l'esprit pour essayer de comprendre ce jeu de mots.

C'est par des moyens de ce genre que je me procurai le bois, le carton bitumé, et les briques qui m'étaient indispensables, et que je pus mener à bien l'achèvement de ma petite construction de troglodyte.

Les Allemands débordés se rendirent vite compte qu'avec les Français ils avaient affaire à plus malins qu'eux, et c'est cette supériorité que l'un d'eux avouait ingénument, dans son jargon : « Les Allemands maîtres du monde ; les Français maîtres du camp : les Allemands plus maîtres de rien du tout ! ». Autrement dit : nous étions en passe de devenir le maîtres du monde, lorsque nous arrive ici une poignée de Français. Ils font tant et si bien, sont si prestes et si dégourdis qu'en fait c'est eux qui gouvernent ici et nous mènent comme ils l'entendent.....

L'hiver nous surprit dans ces abris précaires, et bien nous en prit de notre initiative, car malgré les rigueurs de la saison les Boches ne firent rien pour nous, et nous pûmes, de cette façon nous abriter tant bien que mal de la pluie et de la neige. Mais l'eau pénétrant dans le sable, descendait à l'intérieur de ces huttes et était vaporisée au fur et à mesure par le feu que nous y entretenions, de sorte que nous vécûmes là durant des mois dans une atmosphère d'humidité où la plupart d'entre nous contractèrent des rhumatismes qui dès lors ne nous quittèrent plus.

Les Allemands ont toujours nié l'existence de ces gourbis, et la nécessité où nous avons été de nous abriter par nos propres moyens, mais comme il paraît difficile de nier une chose qui est visible et évidente, voici à quel subterfuge leur mauvaise foi avait recours :

Wünsdorf-bei-Zossen était, comme son nom l'indique, situé près de la ville de Zossen. Or, il y avait également près de Zossen un autre camp en construction, à Weinberg-bei-Zossen, et ces deux camps étaient indifféremment connus sous l'appellation commune de Camp de Zossen. Lorsqu'une plainte se produisait concernant le manque de baraquements dans le camp de Wünsdorf, on conduisait immédiatement l'ambassade d'Espagne, ou toute autre commission de neutres, visiter le camp de Weinberg, et constater qu'il y avait là des baraques spacieuses et convenables.

Les Boches sont passés maîtres dans cet art d'établir des confusions de ce genre, j'ai maintes fois constaté l'existence de ce procédé qui convient admirablement à leur duplicité.

Le chapitre de l'hygiène, à Wünsdorf, ne le cédait en rien à celui du logement : comme eau, il y avait dans le camp dix pompes à bras. Si l'on songe que nous étions là environ quinze mille prisonniers, cela représente une file de mille cinq-cents hommes chaque matin à chaque pompe pour s'y laver, et autant après chaque repas pour y laver les gamelles. Encore faut-il ajouter que ces pompes étaient de si belle camelote allemande que six d'entre elles furent hors service au bout de quelques jours ; bien entendu, on se garda de les réparer, et nous eûmes à nous contenter jusqu'à la fin de quatre seulement, c'est-à-dire presque quatre mille hommes à chaque queue.

Comme douches, néant.

Comme installation d' « indispensables », cela dépasse toute imagination : un cerveau boche pouvait seul concevoir une chose semblable, et c'était d'un primitif tel que cela défie toute description. Je nie contenterai seulement de mentionner que l'intéressé avait à se tenir en équilibre sur une longue perche,

et ne risquait rien moins, pour une seconde d'inattention, que de disparaître dans le cloaque innommable qui s'ouvrait sous lui. Je recommande vivement ce système perfectionné lorsque la dite perche est recouverte de glace ou de neige, et plus d'un infortuné s'est abîmé de la sorte entraîné malgré lui par le vertige.

Naturellement, la vermine ne tarda pas à apparaître dans le camp, malgré les précautions élémentaires de propreté que nous pouvions prendre, amenée par le contact quotidien avec les tirailleurs indigènes, et surtout avec les Russes. Cela augmenta avec une rapidité effrayante, et prit bientôt les allures d'un véritable fléau contre lequel nous étions sans défense aucune, et il faut avoir subi soi-même semblable épreuve pour se rendre compte de ce que cette situation avait de pénible. Le seul remède était l'épouillage à la main que chacun pratiquait consciencieusement dix ou vingt fois par jour, autant que le besoin s'en faisait sentir.

Il existait dans le camp une cantine installée dans une méchante baraque en planches, affermée à un entrepreneur civil, où l'on vendait du pain, du chocolat, du tabac, et diverses autres menues marchandises ; à cette époque, en effet, le blocus de l'Allemagne n'avait pas encore été décrété par les nations alliées, et il n'était nullement question de famine ni de restrictions. Comme par hasard, le tenancier de cette échoppe était un juif, et il faut avoir vu de près ces gens-là, pour savoir tout ce que le titre d'allemand peut ajouter de péjoratif au qualificatif de juif. On pouvait sur demande, y faire venir à peu près tout ce qu'on voulait, mais naturellement les prix nous faisait atteindre les limites de l'in vraisemblable.

Ce cantinier s'aperçut rapidement que les prisonniers possédaient de l'or, et chercha à le drainer en offrant des primes : j'ai vu de la sorte échanger un louis d'or de vingt francs pour vingt-quatre francs, soit une prime de 20%. Dès ce jour-là, l'or se cacha parmi nous, et ne sortit plus que dans la stricte mesure du nécessaire.

Pendant les cinq ou six premiers jours, la nourriture qui nous était distribuée, fut presque passable, mais elle dégénéra vite au point d'être absolument insuffisante et immangeable. Voici en quoi consistait l'ordinaire : le matin, un litre environ de boisson chaude qui n'avait de café que le nom. Il m'a été donné en effet d'avoir à surveiller à plusieurs reprises la corvée de prisonniers qui procédait à la mouture des grains composant ce soi-disant café, j'ai constaté que c'était un mélange de glands de chêne, et de grains d'orge torréfiés. Cela n'est ni bon ni mauvais, mais a l'inconvénient d'être un diurétique extrêmement violent, de sorte qu'après avoir bu cette infusion le matin, nous en demeurions incommodés pour vingt-quatre heures.

À midi, une gamelle de soupe aux rutabagas, ou à l'orge, ou au riz, ou, dans les débuts, au macaroni, et deux fois par semaine cette soupe contenait malheureusement de la viande. Je dis malheureusement, car cette viande était toujours en état de complète putréfaction, ce qui empoisonnait tout le reste. Cette viande consistait en pis de vaches qui arrivaient de Berlin par chemin de fer dans de grandes caisses métalliques où la fermentation se développait facilement et rapidement. J'ai quelquefois assisté à l'ouverture de ces caisses, il s'en dégageait une odeur effrayante, et on y voyait grouiller une multitude de vers.

Le soir une gamelle de thé ou de cacao non sucré, ou, le plus souvent, une soupe dite à la farine, l'aile de poudre d'os calcinés et pulvérisés, délayée dans l'eau chaude. On y ajoutait quelquefois des sortes de petites graines rondes dont l'enveloppe restait cassante, et dont je n'ai jamais pu déterminer la nature. Nous avons baptisé cette dernière soupe, du « blé millet au ripolin ».

En outre, il nous était remis chaque jour à chacun trois cents grammes de pain K K, c'est-à-dire *Kriegs Kartoffel*, ce qui signifie pain de guerre aux pommes de terre. Il était constitué en effet de farines d'orge et de seigle mêlées avec de la fécule de pomme de terre : Cette dernière cuisant difficilement gardait une consistance de mastic, et donnait un goût très amer. La couleur et l'odeur de ce pain étaient absolument celles de ce qu'en France on appelle du « pain de chien ».

La distribution de la soupe se faisait à dix marmites, de sorte qu'il y avait devant chaque marmite une queue d'environ mille cinq cent hommes, et nous avions à stationner là debout, la gamelle à la main, quel que fût le temps, parfois pendant quatre heures pour chaque repas. J'ai souvent vu, lorsqu'il y avait un peu d'encombrement, la distribution de la soupe du soir commencée à cinq heures, ne se terminer qu'à dix heures, et la plupart du temps, les derniers de la queue arrivaient pour constater que la marmite était vide. Ils ne devaient alors leur ration qu'à la charité de leurs camarades.

L'entreprise de la cuisine était aux mains d'un civil nommé Kolb, sorte de juif avare et malhonnête qui touchait une somme par tête de prisonnier, et n'avait qu'un seul souci, c'était de rogner le plus possible sur la quantité des denrées mises dans les marmites, et comme d'autre part tous ses sous-ordres volaient encore pour leur propre compte, on peut aisément juger combien les portions étaient restreintes. Ce manège était d'autant plus facile qu'il n'y avait aucun contrôle de la part de l'autorité militaire, et que le Kolb était seul maître. Il s'est constitué de la sorte un bénéfice rondet, que des prisonniers appelés dans la suite à tenir ses comptes ont pu constater dans ses livres, mais il n'a pas pu

jouir longtemps de son argent mal acquis, car il est mort d'apoplexie en 1917 dans ses terres de Neuhof où il s'était retiré après fortune faite.

L'officier commandant le camp, dont je n'ai pas retenu le nom, était une grande brute à la figure toute couturée de balafres parlant quelques mots de français, et se vantant à tous propos d'être l'un des vainqueurs de la guerre de 1870. Il arpentait le camp sabre au clair, toujours prêt à frapper et fonçant à tout propos sur les groupes de prisonniers qui s'esquivaient dès qu'il approchait, ne se souciant guère de se faire estropier sans raison par ce fou. Aussi fit-il un jour à un interprète cette remarque d'une inconscience stupéfiante : « Mais pourquoi donc les Français se sauvent-ils aussitôt qu'ils m'aperçoivent? »

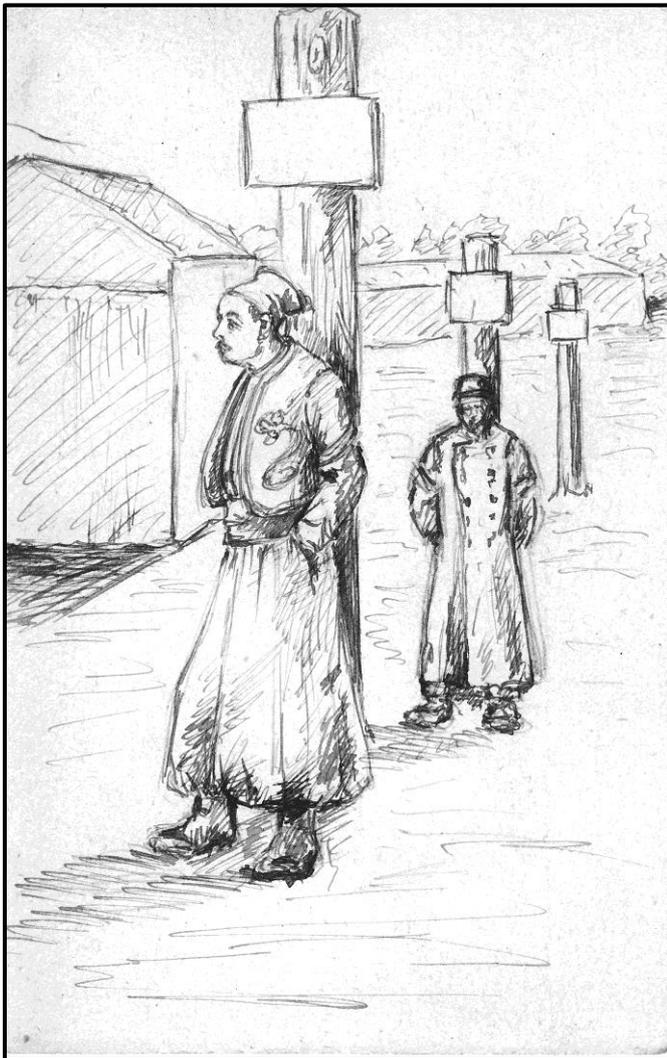
Il possédait un chien policier qui ne le lui cédaient en rien en férocité, et dont plus d'un prisonnier a senti les crocs, sans que nous ayons jamais pu réussir à nous en défaire.

Que dirai-je du personnel allemand de Wünsdorf ? A vrai dire, nous avons peu connu l'état-major de ce camp, ayant eu avec lui fort peu de relations, d'abord à cause du petit nombre de prisonniers qui à cette époque comprenaient l'allemand, et ensuite parce que nous étions tous persuadés alors que la guerre serait finie sous quelques mois, et comme nous n'éprouvions que de la répulsion pour tous ces Boches nous évitions de les approcher sans nécessité, et de frayer avec eux. La force des choses nous amena par la suite dans les autres camps, à la nécessité d'un contact plus fréquent.

Je citerai seulement en passant, le nommé Paizer qui moyennant cinq marks se chargeait d'envoyer à nos familles des télégrammes de dix mots (tarif de juif allemand), et le nommé Steiner qui se donnait comme acteur comique dans un des théâtres de Montmartre ; et de fait, il parlait le français et l'argot parisien sans le moindre accent et avec une facilité qui prouvait un long séjour en France. C'était évidemment l'un des innombrables espions qui vivaient chez nous dans tous les milieux, et qui ont rallié leur corps à la mobilisation. Cette face glabre était l'un des plus cruels et plus méchants de tous les Boches de Wünsdorf.

Chez les simples soldats affectés à la garde du camp, la mentalité était toute autre, ils affectaient plutôt avec nous des allures de camaraderie, et ils nous abordaient sans cesse avec ce mot de *Kamerad* avec lequel ils nous familiarisèrent bien avant qu'il fût devenu populaire sur le front dans le sens qu'on lui connaît aujourd'hui. Combien aussi, en très grand nombre, nous disaient à mi-voix, se cachant de leurs collègues : *Ich bin sozial-demokrate*, ce qui signifiait dans leur esprit : Il n'y a pas entre nous de telles différences,

puisque le gouvernement démocratique de la France est socialiste ; et lorsqu'ils parlaient de Jaurès dont ils ne manquaient jamais de nous citer le nom comme une de nos gloires nationales, (et que d'ailleurs nous avons été longtemps avant de comprendre, car ils le prononcent lauré) leurs yeux d'esclaves brillaient, d'un enthousiasme béat de repu inintelligent, et presque toutes les conversations se terminaient par cette question : Mais pourquoi nous avez-vous déclaré la guerre ? à laquelle nous ne pouvions répondre que par un haussement d'épaules.



Les châtiments en usage dans le camp, étaient de poteau, et la cage.

Pour le poteau, l'homme était attaché au milieu du camp, à un piquet, par les deux poignets derrière le dos. Il était debout, et la corde était suffisamment lâche pour lui permettre de bouger, et même de tourner autour du poteau. La peine allait de une heure à dix heures. Le nom du puni, et le motif de sa punition étaient écrits sur une planchette clouée au pilori. Comme on le voit, c'était une peine infâmante, beaucoup plus qu'un châtiment corporel.

Il n'en va pas de même de la cage qui était un petit enclos en fil de fer barbelés de un mètre de côté, et deux mètres de hauteur, dans lequel on enfermait le patient qui par conséquent ne pouvait se coucher par terre, ni s'appuyer sur

les parois sous peine de se blesser. Il ne pouvait, pour se reposer de la station debout, que s'accroupir ou s'agenouiller. De toiture, aucune. On restait là, suivant l'importance de la peine jusqu'à dix ou douze jours au pain et à l'eau, avec une sentinelle destinée à tenir les autres prisonniers à l'écart; de crainte qu'un camarade ne tentât de jeter quelque nourriture au détenu. J'ai vu là au mois de décembre, sous la neige, pendant plusieurs jours, de malheureux algériens transis et grelottants, qu'on n'en sortait que pour les mener à l'infirmerie, et quelques jours après au cimetière.

Voici en quoi a consisté l'infirmierie depuis le début, jusque vers fin novembre, époque à laquelle fut construite une baraque en planches destinée à recevoir les blessés et les malades : c'était une tente, ne présentant aucun orifice pour l'air et la lumière, et où les malheureux qui y étaient amenés couchaient sur la terre nue. La porte orientée vers le nord, était fermée d'un rideau qui laissait pénétrer le vent glacial. La visite médicale et le pansement avaient lieu chaque matin en plein air. Les pauvres blessés étaient sortis par des camarades complaisants, le médecin allemand les examinait, et leur faisait un pansement sommaire : la ouate et la teinture d'iode étaient la panacée, quelle que fût la blessure ou la maladie. Et qu'on ne croie pas qu'il n'y avait là que des cas bénins, j' y ai vu des pauvres gens avec les cuisses ou les reins labourés de schrapnells, des bras amputés, des poumons perforés où le projectile avait fait dans le dos un orifice de sortie grand comme les deux mains, et c'était à fendre l'âme, d'entendre les hurlements de douleur poussés chaque jour à l'heure de l'arrachement des pansements, et une fois cette triste séance terminée les blessés n'avaient d'autre ressource que d'aller se recoucher sous leur tente obscure à l'air empesté de miasmes. Il y a évidemment une sorte de fatalité : ceux qui résistèrent à semblable régime étaient d'avance marqués pour guérir.

Vers décembre 1914, on commença à faire travailler au dehors quelques petites équipes de prisonniers. La sortie d'un des premiers groupes de travailleurs donna lieu à un incident qui faillit tourner au tragique : une corvée d'une dizaine de Français fut occupée à la démolition d'un grand hangar de dirigeable à Zerensdorf ; ce travail s'exécutait au milieu du champ de manœuvre où les jeunes recrues allemandes faisaient l'exercice, et il se trouva qu'un jour un certain nombre de soldats faisant la pause entre deux manœuvres, suivaient la démolition d'un mur du hangar, lorsque celui-ci sapé par les travailleurs s'abattit avec fracas au milieu d'un tourbillon de poussière. Les Boches surpris se reculèrent brusquement pêle-mêle pour ne pas être atteints, et un Français nommé D.¹ lança, dans un éclat de rire, cette saillie : «Ça veut aller à Paris, et ça se sauve pour un mur qui s'écroule ».

Entendant ces paroles, un Allemand qui les avait comprises en fût si vexé qu'il empoigna son fusil, et mit notre camarade D. en joue, à bout portant. Celui-ci sans se laisser émouvoir croisa tranquillement les bras d'un geste de défi, et attendit. Ce mouvement de crânerie le sauva, son impassibilité désarma le Boche, qui s'en fut en sacrant.

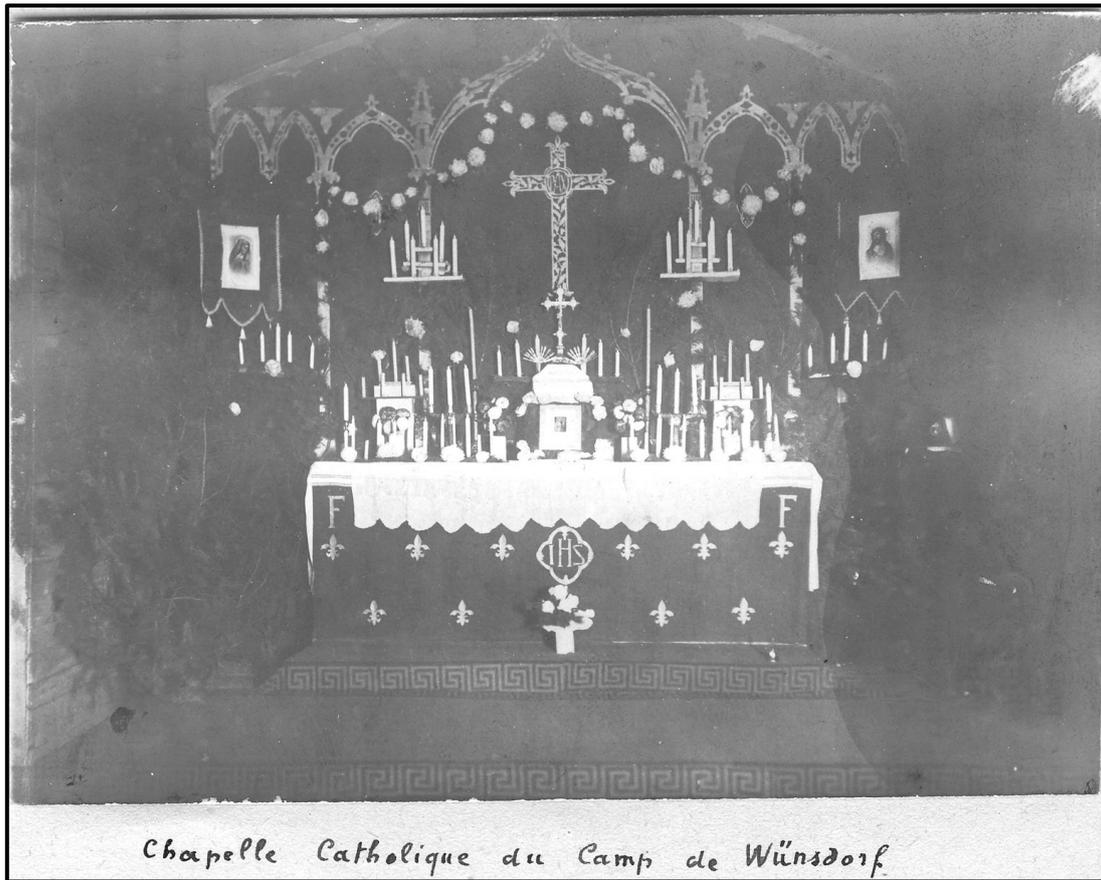
¹ Delbour

Il est une justice à rendre aux Allemands de Wünsdorf, c'est qu'ils ne mirent aucun obstacle à l'exercice du culte. Il se trouvait parmi nous onze prêtres-soldats, et dès le deuxième dimanche de notre arrivée au camp, nous pûmes avoir la messe en plein air, grâce à la complaisance du curé catholique de la ville de Zossen, qui procura tout ce qui était nécessaire à cet effet. Je reconnais ce fait d'autant plus volontiers que je le considère comme une exception, car ainsi qu'on le verra ailleurs, il n'en fut pas de même dans d'autres camps où les aumôniers militaires et les curés allemands firent tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher nos prêtres-prisonniers d'exercer leur ministère.

A cette messe en plein air, le caporal brancardier, l'abbé S¹ prit la parole, et ses accents arrachèrent des larmes aux milliers de prisonniers qui l'écoutaient. Il lui suffit d'évoquer au milieu de nous la pensée de nos foyers où nous attendaient anxieuses nos femmes et nos enfants, les mains jointes et la prière aux lèvres. Ce simple tableau en un pareil moment, sur la terre d'exil, fut si poignant qu'il fut irrésistible, tant nous avions l'émotion à fleur d'être, et les pleurs malgré nous, jaillirent de nos yeux, sorte de réaction contre la contrainte avec laquelle nous avons supporté toutes les émotions des semaines précédentes. Cette détente fut salutaire et amena chez ceux qui la subirent, le calme et la résignation.

Dans la suite, les Allemands nous firent construire une petite tente destinée à abriter l'autel, afin que nos prêtres pussent célébrer la messe chaque jour, et lorsqu'arriva l'hiver, ils mirent à notre disposition quelques piquets et quelques planches pour nous permettre de mettre également l'assistance à l'abri. Dire que cela avait l'aspect d'une chapelle serait exagéré, mais tous s'employèrent à faire quelque chose de décent. On put se procurer quelques mètres d'andrinople rouge pour recouvrir les caisses qui servaient d'autel. Des guirlandes en papiers de couleur, et des branches de sapin vert firent toute l'ornementation, et les bougies (qu'à cette époque on vendait à la cantine,) étaient piquées à même l'autel, sur des clous.

¹ Sentenac



C'est dans ce sanctuaire plus que rustique, où l'on s'agenouillait sur la terre nue, que plus d'un alla puiser le calme et la force d'âme, aux heures tragiques de découragement où l'on se sent sombrer sous le poids de l'adversité et de l'isolement du cœur.

Les Boches se soucièrent tellement peu de contrôler nos offices religieux, que nous pûmes, le vingt-cinq Décembre 1914, avoir une messe de minuit où s'empressèrent des milliers de prisonniers, et où fut chanté le classique Noël d'Adam, auquel j'ajoutai un couplet de circonstance se terminant par ces mots :

*Frères debout ! Chantons vive la France,
Noël ! Noël ! et gloire au Rédempteur !*

Inutile de dire avec quelle ardeur émue ces deux vers furent repris en chœur par toute l'assistance, et ce Vive la France clandestin avait quelque chose de véritablement poignant.

Il s'opéra rapidement parmi les Français un sensible réveil de foi, un revirement complet sous l'empire des dangers courus au front, et sous l'instinctif besoin de se resserrer autour de quelque chose, et l'affluence de la foule qui se pressait aux offices dépassait toute prévision : on voyait dans

l'assistance des fonctionnaires, instituteurs, gendarmes, douaniers, toutes gens qui ne se faisaient pas faute d'avouer qu'il leur eût été impossible, en France, de pratiquer aussi ouvertement leur religion, sous peine de perdre tout avancement, et toute situation. De véritables conversions eurent lieu, et des premières communions édifiantes au plus haut point vinrent récompenser le zèle de nos prêtres-prisonniers qui se dépensaient sans compter.

La seule chose qui déparât notre petit oratoire fut une gravure de N.-D. de Lourdes qui nous fut imposée par le curé de Zossen, et qu'il ne dépendit pas de nous de ne pas exposer. Cette gravure traitée dans le goût boche constituait un véritable sacrilège dont la monstruosité n'avait d'égale que l'inconscience du prêtre allemand qui nous l'imposait. Cette Vierge essentiellement française, qui dans son exquise pureté est l'incarnation la plus nationale de notre idéal religieux, était représentée sous l'aspect d'une maritorne grossière et sensuelle, drapée au plus insigne mauvais goût berlinois. Il fallait un véritable effort de recueillement pour s'abstraire de cette caricature qui nous hantait, et révoltait nos consciences de catholiques français.

Au début, lorsque mourait un de nos compatriotes, le corps était subtilisé par les Boches, et nous ne le revoyions plus. De nombreuses démarches que nous fîmes nous valurent d'obtenir l'autorisation de faire suivre le convoi par un de nos prêtres, et une délégation de quelques Français. Ces enterrements avaient quelque chose de navrant dans leur misère, et nous suivions, la mort dans l'âme, encadrés de sentinelles baïonnette au canon, cette pauvre bière chargée sur la voiture qui servait à enlever les décombres du camp, et à laquelle étaient attelés des prisonniers de bonne volonté.

Le premier novembre 1914, nous pûmes nous rendre, une délégation d'environ trois cents, au cimetière des prisonniers qui se trouvait à une heure de là, à Zerensdorf. L'un de nos prêtres, l'abbé L.¹ prit la parole et donna l'absoute sur les quelques cinquante ou soixante tombes qu'il y avait déjà à cette époque ; et tandis que dans le soir qui descendait parmi la brume humide de novembre, sous le ciel ennemi tourmenté de nuages de sang, tous les assistants chantaient pieusement le *Libera*, quelques uns abattirent deux immenses sapins, et les liant en croix les plantèrent au milieu des tombes, afin que nos compatriotes quoiqu'en terre maudite pussent au moins dormir en paix, sous le signe rédempteur.

¹ Laffont

Vers la fin du mois d'octobre, mille français avaient quitté Wünsdorf, et avaient été embarqués pour Chemnitz. Nous ne les revîmes plus, mais il me fut donné de savoir par la suite qu'ils avaient été particulièrement maltraités, et que ce camp était un des plus déshérités et des plus malheureux de toute l'Allemagne.

A partir du quinze novembre, on commença à évacuer petit à petit Wünsdorf par détachements de cinq cents on mille hommes, et à les diriger sur Weinberg, à cinq kilomètres environ de là, au fur et à mesure que les baraques en construction à Weinberg étaient achevées, et prêtes à être habitées.

Pour moi, je fis partie du dernier contingent qui quitta Wünsdorf le premier janvier 1915, et notre départ donna lieu à un incident comique qui peint bien la mentalité boche : la Kommandantur, déduction faite de tout ce qui avait déjà été évacué, comptait qu'il restait dans le camp cinq cents hommes, et reçut l'ordre de mettre en route ces cinq cents derniers. Or le désordre était tel dans ce camp, et telle aussi la difficulté de compter une aussi grande foule où ne règne aucune discipline, que lorsqu'on nous mit en rangs pour partir on nous compta au nombre de cinq cents cinquante-deux. Il y avait cinquante - deux hommes en trop ! Grand émoi parmi les Boches qui ne parlait rien moins que d'abandonner ces cinquante-deux gêneurs, et n'arrivaient pas à concilier ces deux ordres contradictoires, d'une part évacuer les cinq cents derniers prisonniers et d'autre part laisser le camp libre de tout occupant. Ils parlementèrent et se disputèrent durant une matinée entière, et finalement prirent le parti de nous emmener tous. Nous n'avons jamais su la suite de l'affaire, mais il est bien certain que le chef de détachement aura été puni pour avoir conduit à Weinberg cinquante-deux hommes de plus que le nombre prévu, comme il l'aurait été s'il avait laissé cet excédent à Wünsdorf. La consigne allemande, telle la justice, est aveugle, mais en outre, elle est profondément idiote.

Et le premier janvier 1915, je franchis la grille de Wünsdorf, partant le cœur léger vers d'autres destinées, et persuadé, ainsi que mes camarades, que ces quatre mois écoulés constituaient sans contredit la plus grande partie du temps que durerait notre captivité :

Pauvres de nous !

WEINBERG

Après deux heures de route à pieds, nous arrivâmes dans le camp de Weinberg, et nous fûmes tout de suite fixés sur le genre de Boches à qui nous allions là avoir affaire, car dès notre entrée, une grande brute ivre nous reçut à coups de bâton, c'était l'unteroffizier Pipper qui voulait nous montrer sans tarder qui il était.

L'aspect de ce camp donnait au premier coup d'œil une impression d'ordre et d'organisation : une grande allée centrale bordée de part et d'autre d'un grand nombre de baraques en planches qui ne se présentaient pas mal et semblaient promettre toute sorte de confort, à nous surtout qui sortions de nos gourbis noirs et humides.

Mais tout cela n'était que superficiel, comme tout ce qui est allemand. Une fois entré dans ces baraques on constata qu'elles étaient d'une saleté repoussante, et dès la première pluie on se rendit compte que le papier goudronné de la toiture n'avait de goudronné que le nom, et qu'il s'en allait par morceaux sous l'averse, livrant largement passage à l'eau de toutes parts. C'est bien la même camelote allemande que j'ai retrouvée à Zwickau, et ensuite à Doeberitz, de sorte qu'on peut dire que le principal souci du prisonnier en Allemagne, après celui de la nourriture, a sans-cesse été de se mettre tant bien que mal à l'abri de la pluie.

On nous introduisit dans une baraque où venaient de loger immédiatement avant nous des tirailleurs algériens indigènes et des prisonniers civils arabes qui, dans leur dénuement étaient couverts de vermine, aussi je laisse à penser dans quel état étaient l'habitation et le matériel dont il nous fallut prendre possession, et le fléau de la vermine dont nous souffrions déjà redoubla d'activité, malgré les quelques misérables précautions de propreté que nous pouvions prendre.

La cuisine (le bâtiment, j'entends) était à peu près convenable, mais l'ordinaire était le même qu'à Wünsdorf, l'entrepreneur Kolb nous ayant suivis, avec tout son état-major d'aigrefins, et les rations de soupe furent réduites presque à la moitié de ce qu'elles étaient précédemment.

Le grand perfectionnement mis à notre disposition dans ce camp, était une salle de douches, et je ne saurais dire avec quelle satisfaction intime il nous

fut donné de nous laver abondamment après les quatre mois de la vie de misère que nous avions traînée à Wünsdorf.

Il nous fut distribué à chacun une paillasse remplie de copeaux de bois que nous eûmes à poser à même le plancher crasseux, et deux couvertures. C'était réellement un commencement de confort, et il me fut possible, dès ce jour, et pour la première fois depuis quatre mois (depuis le vingt-cinq Août 1914) de quitter mes chaussures pour dormir.

Les baraques contenaient environ deux cent-cinquante hommes chacune, avec deux poêles, et vu la rigueur de la température (il y avait environ trente centimètres de neige) il nous fut octroyé généreusement chaque jour par poêle deux briquettes de charbon pesant environ deux kilos chacune. C'était, comme on le voit, à peu près de quoi faire du feu pendant un quart d'heure. Aussi, comme à Wünsdorf, fûmes-nous dans l'obligation de faire feu de tout bois, et des échelles, des brouettes, des palissades, des parties de baraques, que sais-je, tout nous servit à nous chauffer durant cet hiver.

Dans les baraques, ni tables, ni bancs, chacun se fabriqua avec de vieilles caisses le matériel nécessaire.

L'un des Boches les plus féroces de ce camp était un feldwebel nommé Jahrling. Il possédait un chien policier qui était la terreur de tout le monde. Je me souviens qu'un soir de janvier, sortant de ma baraque, je fus surpris par des cris de détresse et des appels au secours en français sortant de la chambre qu'habitait ce feldwebel ; il faisait au dehors complète obscurité, et la fenêtre de cette chambre était toute éclairée. La curiosité et un sentiment de pitié me poussèrent à m'en approcher, et je vis par l'intervalle entre le store baissé et le montant de la fenêtre, Jahrling debout au milieu de la chambre, un fouet à la main, excitant son chien, et faisant courir le long des murs un malheureux prisonnier français qui fouetté et mordu impitoyablement, hurlait de douleur, et fuyait en tous sens en demandant grâce. C'était véritablement un dompteur menant le sabbat dans la cage aux fauves. Je demeurai interdit devant un tel spectacle, en proie à un mélange tumultueux de révolte, de pitié, de crainte, et surtout d'impuissance devant l'impossibilité complète de venir en aide à cet infortuné.

Tels étaient les geôliers qu'on avait préposés à notre garde.

Les châtiments étaient les mêmes qu'à Wünsdorf, mais ici la cage possédait une toiture, et les côtés en étaient en panneaux de planches, de sorte que le patient était au moins à l'abri de la pluie et du vent.

Quant au poteau, il était compliqué par la barbarie des sentinelles dont le poste était situé juste en face, et j'ai vu très souvent les Boches cracher, en passant, à la figure des prisonniers ainsi entravés. J'ai même un jour vu une sentinelle frapper de coups de crosse sur la figure, jusqu'à ce qu'il en perde connaissance et s'affaisse dans son sang, un Français au poteau qui n'avait pas accepté sans rien dire, le crachat habituel.

Ces sentinelles de Weinberg étaient beaucoup plus brutes que celles de Wünsdorf. Le poste était constitué de deux équipes, dont l'une était armée au bout du fusil Moser, de la fameuse baïonnette à dents de scie, arme barbare s'il en fut, longue d'environ soixante-quinze centimètres, et portant des crocs en forme de barbe à la manière des javelots des peuplades sauvages ; l'autre équipe était munie de fusils et de baïonnettes Lebel, et nous n'avons jamais pu maîtriser un sentiment d'infinie tristesse en voyant nos armes si fines, si élégantes, si légères, entre les pattes malhabiles de ces Boches qui les maniaient de façon si gauche qu'il ne se passa pour ainsi dire pas un jour sans que l'un ou l'autre ne fût, au rassemblement du matin, partir un coup de fusil en chargeant son arme.

Au centre du camp se trouvait un échafaudage en bois haut d'environ vingt-cinq mètres, appelé l'observatoire, avec quatre mitrailleuses braquées dans les quatre directions et prêtes à faire feu sur les prisonniers à la moindre alerte. Un poste de sentinelles s'y tenait en permanence dans ce but.

La clôture du camp était faite d'une triple enceinte de fils de fer barbelés avec un intervalle d'environ trois mètres entre chaque. L'enceinte du milieu montée sur des poteaux de bois isolés de la terre était parcourue par un courant électrique de trois mille volts. La seule victime de ce dispositif fut le chien policier de Jahrling qui entra en contact avec les fils de fer quelques jours après que le courant eût été établi, et que nous trouvâmes un matin foudroyé par terre, ce qui eut le double résultat de nous débarrasser de cet animal dangereux, et de faire supprimer le courant électrique qui fut coupé dès ce jour.

Une des premières mesures que prirent les Allemands quelques jours après notre arrivée à Weinberg, fut de séparer de nous et d'enfermer dans un enclos spécial entouré de planches, tous les soldats prisonniers des troupes coloniales indigènes, sous la dénomination générale et parfaitement inexacte de Musulmans. Sous prétexte qu'ils n'étaient pas européens, on séquestra de la sorte zouaves, tirailleurs algériens, marocains, sénégalais, et malgaches, Goumiers, Martiniquais, Hindous, Thibétains, Russes de Sibérie, Tartares et Cosaques. Les Allemands décrétèrent que toutes ces populations étaient

musulmanes, et que par conséquent elles étaient enrôlées de force dans le camp de l'Entente ; tout ce qui est musulman devant nécessairement relever de la domination turque, ces hommes étaient des transfuges qu'il fallait châtier par des privations et des violences de toutes sortes jusqu'à ce qu'ils acceptassent d'être versés dans les rangs des Turcs.

Ce raisonnement diabolique fut immédiatement mis en pratique avec toute la brutalité et les raffinements de cruauté dont est capable la race maudite. Il est inutile de dire que la nourriture de ces pauvres diables fut encore diminuée, et se trouva réduite à une quantité qui certainement n'était pas équivalente au quart de la nôtre, cependant déjà bien insuffisante. Je parle en connaissance de cause, ayant vu moi-même les rations qui leur étaient allouées. En outre, on se mit en devoir de leur prêcher la guerre sainte contre leurs gouvernements respectifs, et à cet effet, trois marabouts tout de blanc habillés, couverts de chapelets et de verroteries comme des marchands de nougat, furent introduits à mainte reprise dans leur enceinte, conduits avec beaucoup de déférence par des officiers allemands. Il est évident qu'une très petite partie de cette population hétéroclite était en mesure de comprendre les allocutions enflammées que leur adressaient en langue turque ces prêcheurs de désordre, mais on espérait par ces manifestations impressionner les esprits.

Enfin, suprême insulte, on fit planter au milieu de l'enclos où étaient enfermés ces soi-disant musulmans, un mât au haut duquel flotta le drapeau turc. L'exaspération de nos tirailleurs algériens ne connut alors plus de mesure, et à trois reprises différentes ils arrachèrent ce drapeau qui fut par eux souillé, piétiné, et lacéré. Dès ce jour, les Boches s'abstinrent de hisser le drapeau de la barbarie, et toutes les tentatives auprès des séquestrés demeurèrent vaines.

J'ai eu en mains, avant son envoi, la lettre qui fut écrite au commandant du camp par un sergent de tirailleurs algériens, au nom de tous ses compatriotes, en réponse à la sommation qui leur était faite d'avoir à reconnaître qu'ils relevaient de l'autorité militaire turque. J'en ai conservé longtemps une copie dans l'espoir de la rapporter en France, mais les circonstances dans lesquelles j'ai été rapatrié m'ont forcé, à mon grand regret, à la détruire, comme d'ailleurs tous les documents de ce genre que j'avais amassés durant mes quarante mois de captivité.

Cette lettre, rédigée dans le plus pur français, était d'une dignité, d'une franchise et d'un patriotisme véritablement impressionnants. Elle disait en substance : « Il nous est absolument impossible, sous aucun prétexte, de nous détacher de la France qui est notre patrie, et à qui nous sommes

redevables du bienfait de la civilisation. Elle est venue chez nous, et là où il n'y avait que barbarie, ignorance et insécurité, elle a apporté l'ordre, la science et la paix. Puisque c'est au nom du Coran que vous nous prêchez la guerre sainte, vous devez savoir que Mahomet nous prescrit, sous peine de péché grave, l'attachement et la fidélité à nos maîtres, or nous n'en connaissons point d'autre que la France qui a tant fait pour nous. Pour elle nous avons fait le sacrifice de notre vie sur le champ de bataille, et pour elle nous sommes encore prêts à verser notre sang aujourd'hui, plutôt que de la trahir ».

La fierté d'un tel langage en de semblables circonstances, était saisissante au plus haut point, et ce m'est une véritable tristesse de n'avoir pu conserver les noms des trois braves (un sergent et deux caporaux de tirailleurs algériens) qui signèrent cette réponse que le commandant du camp ne se vanta jamais d'avoir reçue.

Il m'a été donné à plusieurs reprises de pénétrer officiellement dans cet enclos de musulmans, en qualité d'interprète anglais, pour communiquer avec les Hindous qui d'ailleurs parlaient fort peu l'anglais, et dès que j'y arrivais, j'étais entouré et questionné par tous les pauvres Algériens qui se pressaient autour de moi affamés et anxieux, et les quelques misérables secours matériels ou réconforts moraux que j'ai pu leur apporter de la sorte m'ont valu de leur part des paroles de reconnaissance infiniment précieuses ; d'autres, voulant me témoigner leur gratitude se dépouillaient de ce qu'ils possédaient, m'offrant pour la plupart de superbes bourses de cuir repoussé et découpé, ornées d'arabesques en fil d'argent, tandis que des Russes de Sibérie, orientaux au faciès japonais, sortes de Kirghises, me faisaient hommage de leur bonnet à poils, du plus bel astrakan.

Les plus curieux de tous ces types qui se coudoyaient là dans une déconcertante promiscuité, étaient les Hindous, calmes et impassibles dans leur fatalisme d'asiatiques. Parmi eux se trouvaient des sortes de lamas, d'étranges fakirs qui passaient des journées entières agenouillés sur des petits carrés de tapis d'Orient, à psalmodier avec d'étranges balancements du corps de longues et monotones prières qu'ils lisaient dans des manuscrits en parchemin admirablement enluminés, tandis que leurs coreligionnaires, les entourant respectueusement, s'unissaient de tout leur être à ces élévations de leurs âmes simples vers quelque Bouddah trônant en l'idéale splendeur du Nirvanah.

Il faut réellement être Boche pour imaginer que ces gens étaient des musulmans.

Lorsque je fus appelé à quitter Weinberg, cette question de la guerre sainte n'était pas encore solutionnée, et les soi-disant musulmans au nombre d'environ sept à huit mille étaient toujours séquestrés. J'ai appris plus tard qu'ils avaient été transférés dans un camp spécial situé à Zerensdorf, et que les Boches appelèrent camp de Wünsdorf, toujours dans le même but de créer des équivoques et des confusions et de pouvoir donner le change aux commissions neutres chargées de visiter les prisonniers, car le vrai Wünsdorf est celui où nous avons été parqués à la belle étoile comme des bestiaux durant quatre mois, et le faux Wünsdorf situé à Zerensdorf possédait des baraques convenables, et surtout une mosquée surmontée d'un haut minaret, dont l'architecture simili-orientale, malgré d'adroites tentatives de camouflage sentait son goût boche à quinze lieues à la ronde.

Tous les journaux allemands de cette époque ont reproduit à profusion des vues de cette mosquée, en s'extasiant sur la délicatesse de leur gouvernement qui poussait le souci du confort de ses prisonniers, jusqu'à respecter dans l'aménagement des camps la couleur locale des pays d'origine des captifs. Il n'est pas une seule de leurs victimes qui n'eût préféré à une telle mise en scène un peu plus de nourriture, et un peu moins de vermine. La réclame ! toujours la réclame !

Une autre catégorie de prisonniers en situation dangereuse, étaient des Alsaciens et des Lorrains annexés qui ayant franchi la frontière à la déclaration de guerre avaient pris du service dans les régiments français. Au début de la guerre, on avait commis l'imprudence de les accepter sous leur véritable nom, dans tout régiment de leur choix, de sorte que la situation de ces braves gens tombant aux mains de l'ennemi ne laissait pas que d'être fort inquiétante car l'Allemagne les recherchait activement, et après une enquête et un jugement sommaires les passait par les armes. Nous en avons caché longtemps un certain nombre parmi nous, à Wünsdorf et à Weinberg, qui, circonstance aggravante, ne parlaient que l'allemand, et à qui nous avons appris petit à petit le français. Mais quel accent déplorable ils gardaient, et nous frémissions à tout instant en songeant aux conséquences irréparables qu'aurait pu avoir pour eux une seule parole prononcée mal à propos.

C'est au camp de Weinberg que l'on commença à voir arriver de France d'une façon régulière, quelques colis de vivres et de vêtements, et les Boches dont on s'obstine en général, je ne sais pour quelle raison, à vanter les soi-disant qualités d'organisation, furent tout de suite débordés par ces quelques colis encore en bien petit nombre à cette époque, dont ils n'avaient pas prévu l'arrivée. Aussi se déchargèrent-ils rapidement sur les prisonniers du soin de la réception et de la distribution, abandonnant même le souci de la censure. Je n'étonnerai personne en disant que ce service fut rapidement organisé

entre nous sans bruit, sans réclame, et qu'il fonctionna à notre entière satisfaction.

Lorsqu'arrivèrent les premiers colis, les Boches réclamèrent aux destinataires le montant des droits de douane afférents aux diverses denrées qui y étaient contenues : Le prisonnier était obligé de payer, les yeux fermés, la somme qu'on lui réclamait avant même d'avoir vu la marchandise, et sans aucun décompte ni justification. J'ai vu le cas d'un pauvre diable sans le sou, recevant l'annonce de l'arrivée d'un petit colis de tabac, et obligé de vendre entièrement son colis d'avance à des camarades plus fortunés pour pouvoir, avec le prix, acquitter la taxe réclamée de sorte qu'en fin de compte, une fois l'opération terminée, il ne lui restait plus ni tabac, ni argent.

Là aussi, le service des lettres prit de l'extension. A Wünsdorf, nous étions autorisés à écrire tous les jours un nombre de lettres illimité, et nous n'eûmes garde de ne pas user de la permission, mais le grand nombre de ces missives n'était pas pour effrayer les Boches, car cette correspondance ne partait pas, et très rares étaient les lettres dont nous entendîmes parler dans la suite, quelques unes mirent plus d'un an à atteindre leur destination. A Weinberg, on réglementa le service des lettres, nous ne pûmes plus écrire qu'une fois par semaine, mais au moins nos lettres partirent.

Je garderai longtemps le souvenir ému de la première lettre que je reçus de ma femme, dans les premiers jours de janvier 1915, après un silence angoissant de plus de quatre mois, période d'inquiétude mortelle qui renfermait l'écrasement et la reddition de Maubeuge, le départ en captivité et l'inconnu de l'existence aux mains des barbares, et d'autre part la fuite éperdue de tous les miens devant la horde hurlante des envahisseurs, dont la marée sacrilège submergeait et souillait mon foyer. *Barbarus has segetes!* Oh ! Cette première lettre qui a véritablement arraché des larmes à chacun des prisonniers, et dont sans fausse honte nous avons baisé les lignes !

Nous possédâmes à Weinberg une chapelle qui fit l'objet de l'admiration des Allemands : une partie de baraque, en tout semblable à celle où nous logions, avait été mise à notre disposition dans ce but, et quelques prisonniers artistes bâtirent un autel du plus pur style roman, sous une voûte en plein cintre supportée par deux colonnes massives, et le tout, qu'il fallait toucher du doigt pour s'apercevoir que ce n'était pas en pierre de taille, était fait de boîtes en carton, vides, provenant de l'emballage de nos colis, adroitement superposées et assemblées, et les Boches, à maintes reprises ne cachèrent pas leur étonnement de ce que les Français savaient faire quelque chose avec rien on à peu près.



Nos prêtres-prisonniers avaient consacré cette chapelle sous le vocable de N.-D. d'Exil. La vie religieuse y garda l'activité née à Wünsdorf, et nous eûmes même durant quelques semaines un bulletin paroissial photocopié que les Boches interdirent par la suite, car il paraît que son existence constituait un danger pour la sûreté de l'Etat. D'ailleurs les persécutions commencèrent petit à petit sous forme de rassemblements, appels et exercices divers qui de plus en plus se trouvèrent fixés aux heures des offices religieux, quels que fussent les changements que nos aumôniers apportassent aux horaires en vue de concilier toutes les nécessités. C'était un mot d'ordre dont nous eûmes par la suite, dans d'autres camps, à déplorer une plus stricte application.

Le camp avait à fournir chaque jour un certain nombre d'hommes de corvée qui étaient emmenés au dehors pour exécuter des travaux quelconques. J'ai fait plusieurs fois partie d'une équipe qui allait à la gare de Zossen pour des manutentions diverses, et comme le travail commandé nous amenait de-ci de-là parmi les trains garés sur les voies de cette station, j'ai vu, à deux reprises différentes, des trains de cadavres de soldats allemands, revenant du front, et acheminés vers l'intérieur. C'était des trains d'une trentaine de wagons à bestiaux environ, dans lesquels les corps complètement nus étaient rangés debout, par bottes de quatre hommes liés avec du fil de fer. Lorsque nous eûmes une première fois senti l'odeur que laissait derrière lui un tel convoi, il ne fut plus possible de s'y tromper par la suite.

Si je rapproche d'une part cette constatation, et d'autre part celle de l'existence de l'usine de distillation de cadavres qui existait dans la banlieue de Berlin, où travaillait une équipe de prisonniers français du camp de Doeberitz (où je fus affecté par la suite), dont j'ai recueilli directement le témoignage verbal, je ne puis m'empêcher d'établir une corrélation qui justifie les effarantes révélations faites plus tard par les journaux français, et de conclure que ces cadavres boches étaient dirigés vers cette usine où l'on traitait des cadavres d'animaux, mais dont une importante partie où travaillaient seuls des Allemands, était rigoureusement interdite aux prisonniers.

Cette « usine à cadavres » fournissait d'une part des matières grasses provenant de la distillation des corps, et d'autre part de la poudre d'os provenant du broyage des os calcinés, et rien ne m'enlèvera jamais de l'esprit l'idée que cette poudre fabriquée en si grande quantité n'était autre que cette farine spéciale qui happait la langue et servait à faire la bouillie blanche dont nous avons été presque exclusivement nourris à Wünsdorf.

Vers le début de février 1915, la compagnie à laquelle j'étais affecté eut à quitter le logement qu'elle occupait, et nous fûmes installés dans un groupe de baraques en carton qu'on venait de construire dans une extrémité du camp. L'idée de faire des bâtiments en carton ne pouvait germer que dans un cerveau allemand, car c'est le triomphe absolu de la camelote. Qu'on ne se figure pas qu'il s'agit de carton bitumé ou préparé de façon quelconque à résister aux intempéries : c'est du carton jaune tout ordinaire, identique à celui dont sont faits les emballages dans les grands magasins, qui, cloué sur de minces lattes de bois formant la carcasse de la baraque, constitue les panneaux. Point de fenêtres, le poids de leur cadre de bois et celui du verre arracherait les murs, seulement quelques petites lucarnes dans la toiture, qui ne donnent ni air, ni lumière, des portes également en carton ; le tout recouvert extérieurement d'une couche de peinture à la chaux qui donne l'illusion d'une construction en bois, et dans l'intérieur deux poêles avec interdiction absolue de faire du feu en raison du danger d'incendie.

Voilà où nous fûmes logés par quinze degrés sous zéro.

Le moindre objet appuyé contre les cloisons les crevait, et les occupants eux-mêmes qui par inadvertance s'accoudaient à la muraille passaient au travers d'un seul coup. Bref, nous y étions à peu près aussi bien abrités du froid et de la neige qu'en plein air, aussi lorsque le treize février on demanda un détachement de trois mille Français pour aller dans un autre camp, nous ne nous fîmes prier en aucune façon pour en faire partie, assurés que n'importe

où nous irions nous ne pourrions jamais tomber plus mal que dans cette installation misérable. Et le quinze février, après avoir passé toute la journée dehors par un froid terrible à subir la fouille des quelques hardes que nous emportions, fouille qui consistait surtout en une copieuse distribution de coups de pied et de coups de poing, nous fûmes acheminés vers la gare de Zossen. A la traversée de la ville une foule hurlante nous poursuivit en vociférant à tue-tête *Paris Kaputt !* et ses clameurs ne cessèrent que quand nous disparûmes à sa vue, dans la gare où nous attendait un train pour une destination inconnue.

EN ROUTE

Oh ! l'infinie tristesse de ces transports nocturnes de pauvres prisonniers entassés comme des bestiaux dans des wagons sales et obscurs : on se serre l'un contre l'autre pour lutter contre le froid ; l'air vicié, les cahots insupportables et les jurons des sentinelles vous empêchent de dormir. On a l'impression d'être voituré comme une marchandise sans valeur, misérable convoi sans cesse garé, refoulé, bousculé parmi les cris et les brutalités. Dans l'inquiétude de la nuit noire, dans cette atmosphère d'oppression hostile, on voit passer des ponts, des lumières, des fleuves aux eaux scintillantes, des gares illuminées où s'agite un étrange déploiement d'appareil militaire, et dont les appellations barbares en caractères gothiques n'évoquent rien de familier. On a la sensation de s'enfoncer toujours de plus en plus dans l'inconnu, et l'on ne peut se défendre d'une instinctive angoisse.

Enfin, petit à petit, le jour point dans une atmosphère de brouillard glacé, on étire ses membres raidis par le froid et l'immobilité ; on cherche à secouer la lourdeur de tête que donne ce demi-sommeil péniblement entretenu, et l'on reprend conscience de la réalité. Nous a-t-on conduits vers le nord ? Vers le sud ? Mystère. Nous roulons encore une partie de la matinée sans pouvoir nous orienter, ni nous renseigner, et vers dix heures du matin on nous débarque à Zwickau : nous, avons quitté la Prusse et traversé complètement la Saxe jusqu'à sa frontière inférieure, nous étions sur les confins de la Bohême.

À la sortie de la gare, nos sentinelles prussiennes nous remirent entre les mains des Saxons et après d'interminables pauses sous un froid terrible durant lesquelles on nous compta et recompta un nombre incalculable de fois avant de tomber d'accord sur le nombre de têtes de bétail, on nous achemina vers notre nouveau domicile, non sans nous avoir promenés dans tous les sens dans la ville de Zwickau pour que les habitants pussent contempler à loisir notre cortège. Nous vîmes le lendemain dans les journaux locaux, que nous avons été annoncés à la population comme un groupe de trois mille prisonniers français venant directement du front où ils avaient été capturés par les braves troupes saxonnes. Toujours le bluff, le mensonge, la poudre aux yeux ! Aussi la ville était-elle pavoisée, et les habitants s'empressaient-ils sur notre passage. Il n'est pas jusqu'aux officiers entre les mains de qui nous avons été remis, qui ne fussent persuadés que nous arrivions en droite ligne des tranchées, encore tout frémissants de l'ardeur de la lutte où nous avons succombé. Toutefois, à la vue des bagages hétéroclites que nous portions (car un prisonnier se harnache comme il peut avec ce qu'il trouve sous la

main), quelques uns s'étonnèrent que les Français fussent équipés et vêtus avec une telle variété, sur la ligne du feu, et grande fut leur désillusion lorsqu'ils apprirent de nous que nous étions captifs depuis bientôt six mois, et que depuis lors nous avions traîné notre misère dans les camps de la Prusse.

On nous amena enfin à une extrémité de la ville dans le camp qui nous était destiné, et nous eûmes à stationner dehors encore une grande partie de la journée par un froid terrible, et cinglés par un vent glacial qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Après des formalités sans nombre, nous fûmes admis à prendre possession des baraques. Bien entendu il n'y avait pas de feu, mais nous étions au moins à l'abri du vent.

Ce camp était nouveau, nous en étions les premiers occupants, et nous eûmes la satisfaction d'entrer dans des locaux propres où nous pûmes sans répugnance nous coucher sur le plancher, car il n'était pas question de paillasses, une poignée de paille pour chaque homme fut jugée une litière suffisante.

UN PEU DE PSYCHOLOGIE

Ici se place la nécessité d'ouvrir une parenthèse pour faire un peu de psychologie, amenée par la comparaison entre le caractère prussien, et le caractère saxon.

Toutefois, ce mot de psychologie est impropre, puisqu'il signifie étude de l'âme, mais pour ce qui est des Allemands, il faut les étudier comme dit Léon Bloy : « dans ce qu'on est « convenu d'appeler leur âme, si toutefois il est permis de « supposer que de tels bestiaux en ont une ». ¹

En effet, mon expérience me fait classer l'Allemand dans l'échelle des êtres vivants, immédiatement au dessous du chien dont il ne possède ni le flair ni la fidélité.

L'Allemand, celui de l'arrière, s'entend, je ne parle pas du combattant, est avant tout essentiellement lâche. On est lâche de deux façons, ou bien en abusant de sa force contre des êtres inoffensifs et incapables de se défendre, ou bien en se déroband devant le danger, en claquant des dents à la moindre menace ; or ces deux formes de lâcheté, tous les Allemands sans exception, auxquels j'ai eu affaire durant ma longue captivité, les possédaient à un degré suraigu, séparément ou toutes deux ensemble.

Pour ce qui est de la première manière, je n'ai jamais vu, par exemple, un Allemand se risquer à frapper ou à brutaliser un prisonnier qui fût en mesure de lui répondre. Au contraire, je les ai toujours vu s'acharner contre les plus faibles et les plus malheureux : c'est à Weinberg les sentinelles frappant à coups de crosse dans la figure des Français attachés au poteau, et le feldwebel Jahrling excitant son chien contre un prisonnier enfermé dans un appartement ; c'est à Stendal les dames de la Croix-Rouge nous crachant au visage alors que nous étions encadrés de sentinelles baïonnette au canon ; c'est à Dœberitz, l'unteroffizier Passoth frappant à coups de pied pour le forcer à courir, un Russe blessé au pied, qui pouvait à peine marcher, et le feldwebel Berger frappant à coups de poing un Français blessé à la jambe, pour le contraindre à marcher sans canne, et les feldwebels Mattis et Moser s'acharnant tous deux à coups de talon sur la tête contre un malheureux Russe gisant par terre, dont ils avaient préalablement lié les bras et les jambes.

¹ Sueur de Sang 1893

Au contraire, chaque fois qu'un prisonnier brutalisé a riposté ou seulement fait mine de riposter, quand la chose était possible, il a inspiré à celui qui s'y était frotté une crainte salutaire mêlée de respect, absolument comme un chien fouetté se couche en pleurant aux pieds de son maître.

Un exemple entre cent : j'ai vu à Doeberitz, le feldwebel Moser, devant tout le camp assemblé, frapper un jour un Anglais blessé, d'un coup de poing en pleine poitrine, sur sa blessure. L'Anglais, sans doute adroit boxeur, sans perdre son sang-froid répondit du tac au tac d'un vigoureux coup droit dans la mâchoire, et le feldwebel sous le choc recula de plusieurs mètres en chancelant. Ce Boche, une brute achevée, était à juste titre la terreur du camp, aussi nous attendions nous à voir l'Anglais appréhendé, mené en cellule, et pour le moins traduit en conseil de guerre. Il n'en fut rien, le rassemblement fut dispersé, et il ne fut plus question ce jour là de l'incident. Le lendemain, Moser vint droit à l'Anglais, à la même place dans les rangs, et ostensiblement lui offrit des cigarettes, et le surlendemain il le fit appeler en particulier et lui demanda quel était celui des emplois du camp qu'il lui serait le plus agréable de remplir, en vue de lui éviter à l'avenir tout travail pénible. Il entra dans cette façon d'agir d'abord du respect pour celui qui l'avait maîtrisé, et d'autre part de la peur, car l'officier commandant le camp avait maintes fois prévenu le personnel allemand sous ses ordres, que quiconque serait surpris à frapper un prisonnier serait immédiatement envoyé au front.

Je cite cet incident, parce que je le trouve particulièrement significatif de la mentalité allemande.

La lâcheté de l'allemand se manifeste encore par sa crainte folle et irraisonnée du danger. Il est évident que la mobilisation et les appels successifs avaient opéré une sorte de sélection, et qu'il ne restait plus sur l'arrière, particulièrement dans les camps de prisonniers, que des gens qui avaient tout fait pour y être embusqués, et qui considéraient cette situation comme de tout repos. Aussi, lorsqu'ils s'aperçurent qu'au fur et à mesure des besoins, il se faisait périodiquement des visites médicales en vue de vérifier leur aptitude au front, ce fut parmi eux un affolement indescriptible, et nous avons vu cent fois ces matamores, grands hurleurs et sabreurs tant qu'ils ne couraient aucun risque, claquer véritablement des dents en se rendant à cette visite qui eût pu être décisive pour eux, et les envoyer à la mort possible. Citerai-je Passoth, grand et solide gaillard qui à Doeberitz n'a jamais passé un jour sans frapper un prisonnier, et qui dès l'annonce d'une visite médicale se mettait à boiter ostensiblement, simulant quelque infirmité parfois pendant les huit ou dix jours qui le séparaient de l'épreuve, et qui immédiatement écarté par la commission des médecins-majors sortait de la salle de visite droit et ingambe ; Reinicke, à qui son obésité monstrueuse laissait assez de vigueur

en 1915, pour briser sa baïonnette sur le dos d'un Français blessé, mais qui simulait à chaque menace de danger la faiblesse et le ramollissement ; Lucke alerte et léger quand il s'agissait de s'introduire par escalade dans les magasins de vivres et de vêtements appartenant aux prisonniers, et de les dévaliser, et qui dès l'approche de chaque visite arpentait le camp courbé en deux, misérable, se tenant le ventre des deux mains, et poussant des soupirs à fendre l'âme. Et combien d'autres !

Mais où la différence s'accuse nettement entre Prussiens et Saxons, c'est dans la manière dont se manifestent cette férocité et cette couardise : le Prussien est une grande brute, perpétuellement en proie à des accès de colère terribles, et qui ne connaît aucune retenue, il frappe à tort et à travers comme un ivrogne, et fait un vacarme qui décèle sa présence à cent pas. C'est une trombe, un ouragan déchaîné, il n'y a qu'à se courber pour le laisser passer, et s'écarter de sa ligne droite dont l'élan acquis l'empêche de dévier : une fois la tourmente passée, on relève la tête, et le calme renaît.

Le Saxon, au contraire, est essentiellement faux, il a toujours le sourire sur les lèvres, n'élève pas la voix, et a presque l'aspect d'un homme bien élevé, mais au fond, il est beaucoup plus méchant que le Prussien, et cette dissimulation qui n'éveille pas la méfiance, le rend beaucoup plus dangereux.

J'ai rarement vu des Saxons insulter et frapper les prisonniers, mais ils les soumettaient aux pires tortures avec courtoisie et obséquiosité. Une comparaison est typique à ce sujet. En Prusse, à Weinberg, par exemple, pour attacher les hommes au poteau on avait fixé dans le sol des piquets quelconques, ou même comme à Wünsdorf, on les entravait à un des poteaux servant à supporter les fils d'éclairage électrique. En Saxe, à Zwickau, le poteau était un joli mât, élégant même, peint de guirlandes aux couleurs de la Saxe, vertes et blanches, que surmontait un aigle allemand en bois sculpté, et planté au centre d'un petit tertre en gazon entouré de fleurs, c'était coquet, c'était appétissant, on y eût été pour son plaisir, et on vous y attachait en souriant, mais les pauvres victimes étaient ligotées de telle façon qu'elles perdaient généralement connaissance avant une heure de supplice, ce qui n'empêchait pas qu'on les y maintenait la durée entière de la punition, qui atteignait quelquefois douze heures, et que durant ce temps le corps inerte du supplicié pendait sur ses liens, tel, sur le front, un cadavre accroché aux fils de fer barbelés.

Cette fausseté du Saxon fait véritablement le fond de son caractère, et se révèle en toutes ses actions, elle apparaît même dans sa physionomie, dans son regard fuyant, son front bas, sa démarche cauteleuse, et je puis dire sans

exagération que je n'ai pas connu un seul Saxon qui eût la franchise d'un regard droit et loyal.

Est-ce que l'histoire de la Saxe n'est d'ailleurs pas souillée à chaque page de ces actes de trahison et de félonie dont le plus notoire fut peut-être leur fameuse volte-face au cours de la bataille de Leipzig ?

Aussi est-il beaucoup plus difficile de se garder des Saxons, car leurs manières n'attirent aucunement la méfiance, et ces dispositions naturelles à la fourberie et à la simulation les avaient rendus tout particulièrement aptes à l'espionnage, c'est pourquoi l'arrière pullulait beaucoup plus qu'en Prusse, de ces indésirables qui avaient passé de longues années en France dans toutes les situations sociales où il y avait quelques renseignements à glaner. Ils étaient récompensés de leurs services d'avant-guerre en demeurant dans les camps, à l'abri du danger, et ils s'y vengeaient avec raffinement sur les prisonniers de ce dont ils avaient pu avoir à se plaindre en France, où cependant Dieu sait qu'on ne les inquiétait guère avant les hostilités.

Le Prussien est beaucoup plus orgueilleux que le Saxon ; un détail est à noter : La plaque de ceinturon du soldat de Prusse porte en relief la fameuse devise *Gott mit uns*, ce qui veut dire dans leur esprit : Nous sommes les envoyés de Dieu, ses justiciers, par conséquent il est avec nous, et quand nous frappons nos ennemis, c'est la main même de Dieu qui les châtie. Le soldat Saxon au contraire porte *Providentiæ memor*, ce qui dénote évidemment moins de suffisance et d'arrogance.

Un autre point commun à la Prusse protestante et à la Saxe soi-disant catholique, c'est une immoralité véritablement effrayante. Je n'ai garde d'insister sur ce sujet, mais il n'est pas un prisonnier qui n'ait pu se rendre compte combien la débauche la plus crapuleuse est invétérée chez ces races inférieures ; l'exemple d'ailleurs leur vient de haut, et l'admiration sans bornes qu'ils ont pour leur Kronprinz n'est point faite pour réfréner cette ardeur de luxure.

J'ajouterai seulement, pour compléter cette petite étude comparée, que Prussiens et Saxons se détestent et se haïssent cordialement. J'ai vu cent fois des preuves de cette haine qui est beaucoup plus vivace de la part du Saxon contre le Prussien, qu'inversement, et maintes fois nos geôliers de Zwickau nous en ont entretenus. Inutile de dire que nous les approuvions par tous les moyens, lorsqu'ils se laissaient aller à quelque confidence de ce genre, et que loin de les calmer nous nous faisons toujours un malin plaisir de jeter de l'huile sur le feu.

ZWICKAU

Revenons maintenant au camp de Zwickau, après cette digression nécessaire.

Le régime alimentaire qui nous y attendait était plus misérable encore que ce que nous avons connu jusque là : les quantités de soupe étaient encore réduites, et ce que l'on nous donnait dépassait toute imagination. Au lieu de passer individuellement à la cuisine comme dans les camps précédents, on nous apportait la pitance à domicile, dans les baraques, dans une cuvelle en bois, en tout semblable au matériel en usage dans les porcheries. C'est dans ce camp que j'ai véritablement connu la faim durant les trois premiers mois, jusqu'à ce que j'aie pu être en rapports de correspondance avec la France et être ravitaillé par ma famille : tout changement de camp entraînant en effet privation de lettres et de colis (car tout continuait à être dirigé sur l'ancienne adresse, d'où une infime partie seulement était réexpédiée), et comme il fallait compter au moins trois mois pour recevoir réponse à une lettre, c'est un délai durant lequel on était de nouveau livré à l'angoisse et à l'incertitude, et tourmenté de la faim.

Nous avons mangé à Zwickau les choses les plus repoussantes : je ne parle pas des rutabagas dont les Allemands font tant de cas, mais aussi de toutes les autres nourritures de bestiaux, des betteraves, racines et feuilles, des tourteaux provenant de fabriques d'huile, des pains de drêche de sucrerie comprimés, etc., et tous ces produits invariablement bouillis à l'eau, avec une dose de poivre effrayante qui avait sans-doute pour but de masquer le goût désagréable de ces préparations.

La choucroute, dont on nous inondait littéralement, et dans laquelle il n'y avait bien entendu ni saucisse ni cervelas, ni quoi que ce soit, était cuite avec de l'anis, ce qui la rendait à proprement parler immangeable, et nous n'avons jamais pu obtenir, malgré nos réclamations, qu'on fît l'économie de ce condiment, on finit au contraire en voyant que nous ne pouvions le supporter, par nous en mettre dans presque toutes les soupes.

En fait de pommes de terre, on nous faisait cuire seulement les pelures provenant de la cuisine de la caserne allemande.

Tout un stock de morue sèche remplie de vers, fut acheté par l'ordinaire. Je n'exagère pas en disant que cette morue fourmillait de vers, car c'est nous-mêmes qui avons déchargé pendant plusieurs jours les camions qui l'apportaient au magasin attendant à la cuisine, et ayant manié cette marchandise de nos propres mains, nous avons pu constater qu'un nombre insignifiant de morceaux était seul indemne.

De viande point. Elle était soi-disant hachée et mise dans la soupe. Nous la voyions bien entrer chaque jour dans la cuisine après avoir été strictement pesée, mais dès que l'officier de l'ordinaire avait tourné le dos, nous la voyions sortir par l'autre extrémité, équitablement répartie entre les Allemands du camp, qui ravitaillaient ainsi leurs *gretchen*, leur évitant le souci de faire le marché.

Un fait donnera une idée du soin avec lequel était préparée la cuisine : un boche dont je n'ai pas retenu le nom, mais que nous avons surnommé *Le Choléra*, tant il était dangereux, fut vu un jour par un de nos camarades le sergent S¹ sur le fourneau, grattant la semelle de ses bottes sur le bord de la marmite, dans laquelle la soupe toute prête attendait pour être servie. Cela ne fut vu qu'une fois par nous, mais il y a tout lieu de croire que de semblables condiments étaient ajoutés journellement à nos repas.

La ration de pain fut également plus réduite que celle que nous touchions en Prusse, aussi on comprend que la première fois qu'il nous fut permis d'écrire de Zwickau, c'est-à-dire quarante jours après notre arrivée, puisqu'on avait jugé bon de nous mettre en quarantaine sans raison connue, on comprend, dis-je, que nous ayons tous crié famine, et demandé à nos familles de nous envoyer indistinctement tout ce qui pouvait se manger. Heureux ceux dont les familles pouvaient faire les frais d'envois de vivres, car pour les autres, les Comités de secours aux prisonniers ne fonctionnaient encore que d'une façon très restreinte, et leurs envois étaient encore bien au dessous des besoins.

Aussi ai-je vu des malheureux ramasser parmi les décombres le marc d'orge et de glands provenant de la boisson chaude du matin, et le manger tel quel à pleines mains. La cantine ne vendait comme vivres, que du sucre et des harengs saurs, et les têtes de harengs jetées étaient toujours ramassées et dévorées par quelqu'affamé.

Dès notre arrivée à Zwickau, nous fûmes prévenus par des affiches apposées dans tous les coins du camp, que nous étions placés sous la loi martiale, ce qui était encore une violation des conventions internationales, puisque notre

¹ Spriet

situation loin d'être laissée à l'arbitraire devait être régie par les conventions de Genève et de La Haye auxquelles l'Allemagne avait adhéré sans restrictions. Mais il est évident que pour un gouvernement qui avait violé délibérément l'acte de garantie de la neutralité de la Belgique, c'était fort peu de chose que de violer ensuite des conventions relatives au sort des prisonniers qui sont quantité négligeable : qui peut le plus, peut le moins.

C'est à Zwickau que nous avons pour la première fois subi la honte d'un numéro d'ordre cousu sur nos vêtements, un grand numéro noir sur une bande de toile rouge : Nous étions désormais de véritables forçats, et en fait, nous abandonnâmes dès ce jour toute espèce d'état civil, pour n'être plus connus que sous notre matricule.

Ici se placent deux petits incidents amusants, d'ordre botanique : le commandant du camp, sur les suggestions intéressées d'un unteroffizier nommé Hanselman, qui était horticulteur, avait décidé de planter en légumes tous les terrains cultivables situés dans le camp, en vue de fournir l'ordinaire de la caserne des soldats Allemands, voisine de notre installation. Le prisonnier français A¹ jardinier de son métier, fut chargé de faire les semis ; parmi les graines à planter, il reçut un stock important de petits pois qui devaient être semés le long de l'enceinte pour grimper sur les fils de fer barbelés. Nous eûmes vite fait de jeter notre dévolu sur ces précieuses graines, et avec la complicité du jardinier nous en eûmes un jour de quoi préparer un bon plat, ce qui était une aubaine inattendue pour les affamés que nous étions alors.

Notre popote mijotait agréablement en cachette quand nous apprîmes que les Boches allaient faire dans quelques instants une perquisition dans les chambrées pour trouver des pois secs qui, fâcheuse coïncidence, avaient été volés récemment à la cuisine. Grand émoi parmi nous qui suivions la cuisson des nôtres, rapides délibérations, et finalement décision de nous défaire, à notre grand regret, de notre repas en perspective, car cela nous eût coûté trop cher, c'était un cas de conseil de guerre, et sans doute plusieurs années de prison. Mais où jeter nos légumes compromettants ? Nous savions par expérience que nul endroit n'échappait aux fouilles, pas même les fosses d'aisance. C'est alors que dans la nécessité de se décider rapidement, je dis à mes camarades que je me chargeais de les faire disparaître, et j'allai simplement porter la marmite fumante au jardinier occupé à semer ses pois, en le priant de les planter comme s'ils avaient été secs. Inutile de dire qu'il

¹ Ayroulet

entra dans la combinaison ; nous étions sauvés, les Boches ne trouvèrent rien de suspect dans notre baraque, et lorsque vint le printemps, qui fut bien étonné de voir une longueur d'environ cinquante mètres de petits pois qui ne levèrent jamais, et pour cause ? Ce fut notre Hanselman qui n'y comprit jamais rien, et en vint à douter de la qualité des graines par lui fournies. Quant à nous nous n'en fûmes guère surpris.

J'ai appris plus tard qu'à la même époque, au camp de Wahn, des Français chargés de planter des pommes de terre, les mettaient en terre, en manière de sabotage, dans des boîtes à conserves vides : cela vaut évidemment les semis de petits pois cuits. Ce sont là deux méthodes nouvelles de culture vouées au même succès, et écloses simultanément dans des cerveaux de prisonniers français : des causes à peu près semblables avaient produit à distance les mêmes effets.

L'autre incident est celui du chêne de Bismarck : Lorsqu'arriva l'anniversaire de la naissance de Bismarck, qui tombe, si j'ai bonne mémoire, vers fin mars, et est célébré comme une véritable fête nationale, le Boche Winckler, commandant le camp de Zwickau, pangermaniste farouche s'il en fut, décida de fêter dignement ce demi-dieu national en plantant solennellement au centre du camp un chêne qui porterait le nom de chêne de Bismarck, et destiné à perpétuer pour les générations à venir le souvenir de notre triste lieu de captivité, en rappelant aux populations qui le viendraient visiter que là se trouvait enchaîné un troupeau de race inférieure, sous la domination des seuls possesseurs de la véritable civilisation.

Au jour venu, tous les officiers du camp en grande tenue, réunis autour d'un trou creusé à l'avance, jetèrent chacun quelques pelletées de terre sur les racines d'un jeune chêne qu'avait également fourni Hanselman. Puis Winckler fit un discours enflammé qui se termina par des *hoch!* et des *hourra!* poussés à trois reprises par tous les officiers qui agitèrent frénétiquement leur casque. C'eût été empoignant, si ça n'avait été grotesque. Bref, tout était pour le mieux, et le chêne semblait être dans les meilleures conditions pour reprendre et prospérer. Mais nous qui assistions à la scène à distance, nous avons décidé : Il ne poussera pas !

Nous laissâmes passer quelques jours pour que le souvenir de la fête fût moins présent, puis un soir, avant l'heure de l'extinction des feux, l'un de nous s'en fut à l'arbuste qui n'était aucunement protégé, et muni d'un long clou, y fit une percée jusqu'à la moelle, puis au moyen d'un fétu de paille, y introduisit un peu de teinture d'iode, et reboucha superficiellement le trou avec de la terre. Huit jours de ce traitements renouvelé consciencieusement chaque soir

furent jugés suffisants par les connaisseurs en la matière, puis nous n'eûmes plus qu'à dormir tranquilles en attendant le printemps.

Effectivement, aux premiers beaux jours, le chêne poussa quelques feuilles jaunes assez misérables qui se flétrirent aussitôt, puis ce fut tout, il avait vécu. Ainsi périt le chêne de Bismarck, hommage mort-né à la mémoire de l'un des plus grands criminels que l'humanité ait eu à subir.

Ces petites anecdotes sont peu de chose, en vérité, mais elles montrent que les Allemands bien que les maîtres dans les camps, n'y faisaient pas toujours ce qu'ils voulaient.

Dès notre arrivée à Zwickau, nous eûmes à faire chaque jour l'exercice matin et soir pendant trois heures environ. Le sol du camp n'ayant reçu aucun aménagement pour cet usage (ce camp était bâti sur des champs, et tout l'intervalle entre les baraques était de terre arable argileuse,) nos marches sur cet espace restreint, sous la pluie torrentielle qui tomba durant tout le printemps, eurent vite transformé ce terrain de manœuvre en un cloaque indescriptible, où il fut impossible de poser le pied sans enfoncer jusqu'à mi-jambe, et nous n'eûmes d'autre ressource afin de pouvoir patauger dans ce borborygme, que d'acheter leurs bottes aux Russes toujours prêts à vendre jusqu'à leur chemise. Ces pauvres Russes, dans leur incurie, ne se préoccupèrent pas de ce qu'eux-mêmes se mettraient aux pieds, et la plupart circulèrent à pieds nus, ou simplement chaussés de ce que tous les soldats connaissent sous le nom de « chaussettes russes. »

Au bout de très peu de temps, les Allemands se mirent en tête de nous faire faire l'exercice avec les commandements en allemand, et nous subîmes cet affront révoltant d'avoir à marcher aux mêmes aboiements que les soldats du Kaiser. Le feldwebel Barby¹ alla même jusqu'à l'aire une école d'intonation pour tous les gradés français, et nous fûmes forcés d'apprendre ces hurlements odieux, et de les répéter à nos compatriotes !

Vers la fin de mars 1915, eut lieu un événement où nos bourreaux purent déployer dans toute son ampleur leur âme de tortionnaire, prouvant comment avec d'inouïs raffinements de barbarie, il était aisé de transformer en un supplice une chose inoffensive en elle-même, je veux parler de la désinfection. En somme, nous la désirions, cette désinfection, en vue de nous débarrasser de la vermine qui ne nous quittait plus malgré tous nos efforts,

¹ Herman Barby, Eisenachstr, 64 " r. Leipzig « Gohlis » Saxe

mais si nous avions su de quelle manière forte elle devait nous être appliquée, nous aurions, des deux maux, choisi le moindre, et conservé nos parasites.

Un beau jour, un prisonnier qui avait autrefois habité les colonies, fut pris d'un accès de fièvre avec délire, d'autant moins alarmant qu'il y était fréquemment sujet, mais un Boche présent à ce moment précis décréta : c'est le typhus, il faut procéder à la désinfection. La mesure avait été décidée depuis longtemps en liant lieu, on n'attendait qu'un prétexte pour sévir.

Le lendemain le fiévreux était complètement guéri : il eut beau représenter que c'était peu de chose et qu'il n'avait aucunement le typhus, rien n'y fit, on mit en branle tout le dispositif de torture. L'effectif des baraques qui était normalement de quarante hommes, fut porté à cent, ce qui était le meilleur moyen de propager la contagion, si contagion il y avait eu, et nous demeurâmes ainsi huit jours avec un emplacement à peine suffisant pour nous allonger tous côte à côte par terre, le soir venu.

Au bout de huit jours, on nous prévint que nous allions entrer dans la phase aiguë de l'affaire, et après que nous eûmes tous subi, un à un, sous le canon du revolver du feldwebel Barby, d'ailleurs complètement ivre, une opération d'ordre intime sur la nature de laquelle je ne m'appesantirai pas, mais qui constituait une révoltante violation à la libre disposition de nous-mêmes, en même temps qu'une insulte à notre plus légitime amour-propre, nous fûmes avisés d'avoir à nous tenir prêts, complètement nus, le lendemain matin à six heures, pour nous rendre à la salle de douches à l'autre extrémité du camp. Toutes réclamations furent vaines, on ne nous autorisa même pas à garder des chaussures pour marcher dans la neige qui couvrait tout le pays.

Le lendemain à six heures nous étions prêts, nous demandant avec anxiété si réellement les Boches nous mettraient dehors en cet appareil par une semblable température, et à l'heure dite nous fûmes rapidement fixés en voyant par la fenêtre un officier armé d'un fouet, occupé, dans la baraque voisine, à faire sortir à grands coups un troupeau de Russes grelottants et hurlants. Nous n'eûmes d'autre ressource pour éviter d'être frappés, que de sortir de bonne volonté et par dix degrés de froid, sous la neige qui tombait en abondance, nous nous dirigeâmes en file indienne vers les douches, à cinq cents mètres environ de là. Pour que cette sortie eût un cachet de moralité bien allemande, on nous fit défiler tous les cent devant les femmes de la cuisine qui n'avaient eu garde de manquer ce spectacle, et finalement nous fûmes enfermés dans la salle de douches.

Là, un long discours de l'oberleutnant Moeschler pour nous vanter les méthodes d'hygiène et de prophylaxie en usage dans l'armée allemande,

après quoi nous eûmes tout le loisir de nous doucher et de nous laver à notre aise durant toute la matinée. Quand vint le moment de nous habiller, on nous donna en tout et pour tout, un pantalon de toile et une chemise, l'un et l'autre d'une saleté repoussante, couverts de boue et d'excréments : c'était le linge sale des soldats allemands de la caserne voisine, et cela n'avait même pas été trempé dans l'eau. Malgré la répulsion que nous inspirait l'état de ces vêtements, nous avions hâte de nous mettre quelque chose sur le dos, et nous fûmes bien obligés de nous en revêtir, et pieds-nus et grelottants, nous fûmes conduits dans une baraque en carton du même modèle que celles que nous avons connues à Weinberg.

Lorsqu'on nous y introduisit, un maigre feu achevait de se consumer dans le poêle, il s'éteignit rapidement faute de combustible, et ce fut tout. Nous eûmes à passer là dans ces conditions, huit jours pleins, congelés jusqu'à la moelle des os, et je ne m'imaginai pas qu'il fût possible de souffrir du froid à ce point sans en mourir. Nous ne pouvions prendre aucun exercice pour nous réchauffer, la baraque était entourée de fils de fer barbelés, gardés par des sentinelles, et d'ailleurs comme il neigeait sans arrêt et que nous n'avions ni veste ni chaussures, nous évitions de sortir inutilement. Une feuillée, un véritable cloaque qui eût suffi à empoisonner tout le pays, s'ouvrait à un mètre cinquante environ devant la porte et répandait dans la baraque une odeur atroce qui à elle seule nous eût empêchés de dormir si le froid ne nous eût déjà tenus éveillés, et si la baraque avait été suffisamment grande pour nous permettre de nous coucher tous ensemble sur le sol. Bien entendu, pas de paille.

Nous avons passé là huit jours entiers, privés des objets les plus élémentaires de la civilisation dont l'usage journalier dans le monde entier fait qu'on arrive à n'en plus même soupçonner l'importance. Qu'on songe seulement quel supplice c'est de passer huit jours sans un mouchoir, sans une cuiller ou une fourchette ; le seul objet que nous ayons eu en notre possession est une gamelle, et encore nous fut-il impossible d'y passer une goutte d'eau entre chaque repas. Il ne fut pas non plus question de se laver, et tout ceci était fait sous couleur d'hygiène. A l'heure voulue, deux prisonniers de corvée nous apportaient un baquet de soupe, et le déposaient à l'entrée de notre clôture barbelée, ne pouvant aller plus loin, puisque nous étions sensés être atteints du typhus ; après leur départ nous avons le droit de l'aller chercher, toujours pieds nus et dans la neige. Il me souvient en particulier d'un certain repas où il nous fut envoyé en tout et pour tout à chacun un demi-hareng salé que nous dûmes déchirer à belles dents, le tenant à pleines mains, n'ayant pas même un couteau pour le couper.

On comprend aisément qu'après quelques jours de ce régime tout le monde fût malade, d'atroces toux rauques commencèrent. à déchirer la poitrine du plus grand nombre : les plus robustes s'en remirent par la suite, mais beaucoup sortirent de là pour entrer à l'hôpital, d'où la phtisie les mena rapidement au cimetière. C'était évidemment le but de tout cet appareil de désinfection.

Par une coïncidence pénible, le jour de Pâques 1915 tomba au cours de cette semaine de supplice, et je laisse à penser quelle tristesse nous étreignit au contraste de notre misère sans issue, et de l'allégresse des alléluias triomphants qui, dans tout le monde civilisé, volent sur l'aile des cloches frémissantes, en ces premiers jours embaumés d'Avril !

Enfin, au bout de huit jours, l'oberleutnant Mœschler qui était spécialement chargé de l'exécution de ce programme de désinfection-représaille, vint nous prévenir que c'était terminé, et que nous allions réintégrer nos baraques primitives et y retrouver nos vêtements, et que nous serions autorisés à nous réhabiliter. Tout naturel que cela paraisse, c'était encore la continuation du supplice, car durant notre absence, les baraques avaient été calfeutrées à l'argile, et on y avait brûlé du soufre : la chose était excellente en elle-même, mais pour être bien sûr que cela nous fût un sujet de souffrance, on ne les avait ouvertes et aérées que quelques minutes avant de nous y introduire, de sorte que nous eûmes à vivre durant plusieurs jours dans une atmosphère chargée d'acide sulfureux qui nous irrita l'appareil respiratoire de la façon la plus pénible et la plus inquiétante, il n'est pas un de nous qui à la suite de ce traitement n'ait mouché et craché le sang pendant plus de quinze jours. Nos vêtements étaient imprégnés de cette odeur de soufre, nous la portions avec nous et ne pouvions nous en défaire, et comme on avait également soumis à cette fumigation nos provisions provenant des colis de France, tout ce qui n'était pas en boîte soudée fut perdu, chocolat, biscuits, thé, café, sucre, etc.

Un mois plus tard, on recommença une deuxième fois tout le même cérémonial, mais la séquestration ne dura cette fois que vingt-quatre heures. Néanmoins, comme nos bronches n'étaient pas encore remises de leur traitement à l'acide sulfureux, la seconde dose fut plus pénible encore à supporter, à la suite de quoi plusieurs de nos camarades entrèrent à l'hôpital, qui n'en sortirent plus.

On poussa d'ailleurs le souci de notre santé jusqu'à nous vacciner tous, en l'espace de quinze jours, une fois contre la variole, deux fois contre le choléra, et trois fois contre la fièvre typhoïde, sans se préoccuper le moins du monde que six semaines auparavant nous avions déjà reçu cette dernière inoculation au camp de Weinberg.

Je viens de citer le nom de l'oberleutnant Moeschler qui était préposé au commandement de la septième compagnie à laquelle j'appartenais, et le personnage vaut la peine qu'on s'y arrête. Il avait le regard, la démarche et toute l'attitude empreinte de la plus majestueuse fausseté qu'on puisse imaginer, un véritable Saxon à tous points de vue. Il se donnait pour banquier dans la ville de Zwickau, et n'était en réalité, paraît-il, qu'un agent d'affaires véreux. Je l'ai vu opérer un vol de cent marks au détriment d'un prisonnier avec une maestria qui dénote un escroc professionnel. Voici comment se passa la chose, et comment j'y fus mêlé :

Un prisonnier français nommé D¹ ne sachant lire ni écrire, vint un jour me prier de lui lire une lettre qu'il venait de recevoir ; cet homme était employé avant la guerre dans les ateliers de la Compagnie du gaz de Wazemmes, à Lille, et cette Compagnie l'informait que pour lui venir en aide durant sa captivité, elle lui faisait envoyer par l'intermédiaire de la Dresdner Bank, un secours de cent marks, et à la lettre était joint un reçu en double exemplaire qu'on le priait de retourner signé après réception des fonds. Ces reçus étaient libellés : Reçu de la Dresdner Bank la somme de..... etc. Ces cent marks étaient pour ce brave homme, dénué de toutes ressources, une aubaine inespérée. Je l'engageai à attendre l'argent, après quoi il n'aurait qu'à remettre au bureau de la compagnie les deux reçus portant une croix pour signature, puisqu'il était incapable d'écrire son nom.

Au bout de quinze jours, il vint me retrouver, me disant que n'ayant encore rien reçu, il s'était adressé à l'officier Moeschler pour lui demander s'il n'y avait pas de fonds annoncés pour lui ; ce dernier lui avait répondu qu'il ne pouvait rien toucher sans lui avoir au préalable remis les deux reçus signés, et il me demandait conseil sur la conduite à tenir. Me méfiant de l'honnêteté du Moeschler en question, j'engageai à nouveau le prisonnier à ne se dessaisir des reçus que contre l'argent, donnant donnant.

Nouvelle attente de quinze jours. D. revient me trouver et me dit que Moeschler l'a fait appeler, et l'a si vivement pressé de lui remettre les deux reçus signés, qu'il s'est exécuté, y a apposé une croix, et les lui a donnés contre promesse que l'argent allait venir sous peu. Je le lui reprochai vivement, lui montrant qu'il avait commis l'irréparable. Trois semaines plus tard, D. ne pouvant contenir son impatience, vint me prier d'intervenir auprès de l'officier pour lui demander si les fonds n'étaient pas encore arrivés pour lui. Je le fis volontiers, et il me fut simplement répondu que la Banque ayant bien reçu les deux décharges, considérait la croix comme une signature suffisante,

¹ Dumont

et que par conséquent cette affaire était terminée, puisque du moment qu'il avait signé les reçus, il reconnaissait par là-même en avoir touché le montant. Il est fort probable que la Dresdner Bank avait effectivement versé l'argent, mais Moeschler avait trouvé que cent marks étaient bons à prendre, surtout à un prisonnier.

Moeschler était préposé aussi à l'organisation de la cantine : hormis le sucre qu'on y vendit durant les deux ou trois premiers mois, après l'ouverture, nous n'y pûmes jamais trouver quoi que ce soit à manger, et pour cause, car les Allemands eux-mêmes commençaient à « se mettre la ceinture », comme dit le langage militaire. Par contre il y eut toujours à profusion des peignes, glaces, lacets et autres inutilités de premier ordre. Moeschler apposait sur tous les papiers de la Cantine, factures, reçus, etc., un petit timbre mobile avec la mention : *Gott Strasse England*¹. Le vieux dieu allemand ne paraît pas avoir entendu l'invocation, car le châtiment semble nettement s'être trompé d'adresse, et par un juste choc en retour, avoir atteint ceux-là même qui proféraient la malédiction.

Cet officier fut déplacé à quelques temps de là, et remplacé à la tête de la compagnie qu'il commandait, par un autre nommé Rössler, professeur au lycée de Zwickau, encore plus sournois, plus faux et plus saxon que le premier. Ce Rössler qui se piquait de savoir le français, et ne le connaissait d'ailleurs que très médiocrement, bien qu'il fût chargé de l'enseigner, ne négligeait aucune occasion de s'instruire, s'enquérant du sens de telle ou telle expression, et prenant des notes sur les réponses que nous lui faisons, aussi eûmes-nous tôt fait de lui enseigner un français spécial, lui faisant passer les tournures les plus incorrectes pour très élégantes, et des mots d'argot pour des locutions de choix : Il acquit ainsi bien vite une sorte de langage étrange, qui joint à son physique ridicule formé d'une tête chauve en boule de suif, montée sur un abdomen d'impotent, et à sa suffisance de pédant, le rendait parfaitement grotesque.

Pendant plusieurs mois, nous eûmes à subir sa censure pour toutes nos lettres, tant à l'arrivée qu'au départ, et il n'est pas de vexation qu'il nous ait épargnée à ce sujet. Mais là où sa malice et sa sagacité à mal faire se trouvèrent en défaut, c'est quand il eut la naïveté de me faire entrer au bureau de la Compagnie pour me faire travailler au triage, à la distribution et à la relève de nos correspondances, car c'était véritablement introduire le loup dans la bergerie, et il ne se douta jamais du nombre considérable de lettres qui grâce à ma présence dans cette officine, purent glisser entre les mailles de sa censure, et s'en aller tout droit en France, munies de l'officiel cachet

¹ Que Dieu punisse l'Angleterre

Geprüft. Combien de fois ai-je fait après la tombée du jour des distributions clandestines de lettres, à l'arrivée du courrier des pays occupés, allant de baraque en baraque porter avant qu'elles fussent tombées dans les grilles du censeur ces pauvres cartes où nos infortunées familles étaient contraintes une fois par mois seulement, de dissimuler tout leur cœur et toutes leurs angoisses sous des formules banales ; et j'ai toujours été largement payé de ma peine et du risque par la reconnaissance émue de l'un ou de l'autre qui privé de nouvelles depuis longtemps, me voyait arriver comme un sauveur, et ne savait comment me remercier d'avoir pu hâter de quelques jours la réception de cette missive bénie.

Un fait montrera bien l'état d'esprit de Rössler, dans ses exercices de censure : toute lettre écrite par nous était gardée sur son bureau une quinzaine de jours avant qu'il daignât y toucher. Or, un prisonnier de sa compagnie nommé G. étant venu à mourir à l'hôpital le lendemain du jour où il avait écrit une lettre à sa femme et une autre à sa mère, ce pauvre homme était inhumé depuis plus de quinze jours lorsque ces deux lettres furent censurées. Quand elles me passèrent entre les mains pour le triage, je le fis observer à l'officier et lui demandai l'autorisation d'écrire à ces deux personnes pour leur annoncer déceimment la mort de leur parent, et d'y joindre pour chacune, à titre de souvenir, cette dernière lettre écrite à leur intention. Il me le refusa catégoriquement, et afin que ces deux pauvres femmes apprissent brutalement la mort de leur cher détenu, il me força à ajouter simplement au dessous de la signature des deux lettres en question : « G. est décédé à telle date ». De cette façon, la femme et la mère après avoir lu avec joie jusqu'au bout la lettre de leur prisonnier recevraient sans ménagement en plein cœur, ces quelques mots secs et tranchants que la volonté d'une brute y avait fait ajouter, savourant d'avance les affres du drame intime qu'il allait causer.

Il m'a été donné durant mon séjour à ce bureau de la septième compagnie, de voir bien des lettres attendrissantes, parmi celles dont le destinataire était inconnu dans le camp, et dont nous avons à prendre connaissance pour chercher si quelque renseignement à l'intérieur ne permettrait pas de retrouver l'intéressé.

J'ai retenu en particulier la lettre d'une brave femme de Lille à la recherche de son mari : « Ayant vu sur la liste des prisonniers votre nom, je m'empresse de vous écrire, car je ne sais pas si c'est vous mon mari », et après de longues explications sur les prénoms de son mari, elle terminait en disant : « Je vous embrasse bien fort, car si vous n'êtes pas mon mari, vous êtes un compatriote ».

N'est-ce pas touchant, cette simplicité et cette façon naïve d'embrasser à tout hasard un homonyme pour cette seule raison qu'il est Français. Comme on comprend bien l'état d'esprit de cette femme, prisonnière elle-même dans Lille où les Allemands pullulaient comme de la vermine, et qui ayant à écrire à un compatriote, lui dit en substance : Au moins, vous, vous êtes un Français, je vous embrasse ! Ce n'était malheureusement qu'une similitude de noms, et je n'eus pas la joie, cette-fois là, de pouvoir rassurer cette bonne française sur le sort de son époux.

L'une de mes fonctions, au bureau, consistait aussi à distribuer périodiquement dans les baraques les journaux boches dont on nous inondait gratuitement, à cette époque, *le Bruxellois*, *la Gazette des Ardennes*, et *la Gazette de Lorraine*. Dès la première distribution, je me rendis compte combien était violent le poison distillé dans ces deux dernières feuilles surtout, aussi mon parti fut-il vite pris, et tant que j'eus à assurer ce service, à peine quelques numéros anodins du *Bruxellois*, furent-ils distribués de temps en temps, pour sauver les apparences, et les paquets entiers des *Gazettes des Ardennes*, et de *Lorraine*, allèrent-ils directement dans la fosse d'aisance : *Similia similibus congregantur*¹.

J'aidai ainsi à augmenter la crise du papier, et le moral de mes camarades ne s'en trouva que mieux.

L'oberleutnant Rössler, gros mangeur de saucisses et autres charcuteries, était un de ceux qui souffrirent plus particulièrement du blocus de l'Allemagne, dont l'effet commençait alors à se faire sentir sérieusement, aussi était-ce avec une inquiétude visible qu'obligé de se restreindre sur nombre de victuailles diverses, il voyait diminuer et fondre petit à petit son adipeuse personne. J'ai retenu de lui ce mot de dépit, à la vue d'un arrivage de colis de vivres à nous destinés, car notre ravitaillement de France s'organisait, et allait s'améliorant de jour en jour, et les Boches ne pouvaient s'empêcher de le constater et de comparer : « Ce n'est vraiment plus de la guerre, dit-il, c'est de la gloutonnerie ! » Et Dieu sait pourtant si c'était le strict nécessaire qui nous arrivait de la sorte. Evidemment, Guillaume n'avait pas prévu cela dans sa guerre fraîche et joyeuse.

Voici comment je quittai le bureau de la censure de la septième compagnie : En juin 1915, j'eus l'occasion d'écrire dans une lettre à l'un des miens, parlant de mon domicile occupé par les troupes allemandes, en pays envahi, que je savais qu'à cette époque mon mobilier n'avait pas encore trop souffert, mais

¹ Qui se ressemble s'assemble

que je ne me faisais aucune illusion sur ce que je trouverais chez moi à mon retour, car disais-je « le pillage est organisé là-bas de façon systématique, et mon tour arrivera fatalement à son heure ». Les événements ont par la suite amplement justifié mes prévisions, mais j'avoue que mon appréciation était peut-être énoncée un peu trop nettement, aussi quand ma lettre passa à la censure, ce fut une véritable tempête, le Rössler ne se posséda plus et se mit à sacrer en gesticulant par tout le bureau, presque comme un Prussien. Il me fit appeler, et me dit qu'il ne pouvait pas admettre le mot systématique (que je suis d'ailleurs persuadé qu'il ne comprenait pas), et que ce mot constituait une insulte violente à l'adresse de l'armée allemande ; un unter-offizier nommé Hanselman présent dans le bureau, et qui savait encore un peu moins de français que son supérieur, l'approuva en s'étendant surtout ce que ce mot avait d'odieux, et tous deux levant les bras au ciel s'exclamèrent à plus de vingt reprises : « Systématique ! Quoi vous avez dit systématique ! » Malgré la gravité de la situation où me mettait cet incident, je ne pus m'empêcher à ce moment de les comparer à Monsieur Beulemens, dans la pièce bien connue, s'indignant d'un mot de son futur gendre, mot qu'il n'avait pas compris : « Quoi ostracisme ! Vous avez traité ma fille d'ostracisme ! »

Bref, il fut décidé que je n'étais plus digne de rester au bureau, ayant perdu la confiance de l'oberleutnant Rössler, et ce motif fut formulé avec un sérieux et une inconscience stupéfiants, car jamais une tête de Boche ne pourra comprendre que ce fait constitue un éloge pour un prisonnier français, tandis que l'affirmation contraire eût été pour moi la pire insulte.

A la suite de cet incident, ce qui devait arriver arriva, à savoir que quand le Commandant de la Compagnie eut à fournir à peu de temps de là, une liste de huit hommes de son choix pour partir en représailles en Russie, je fus désigné le tout premier par Rössler. Mais voici comment la cupidité d'un autre Boche me sauva.

Le bureau de la compagnie était administré par un feldwebel nommé Barby, qui comme tout bon Allemand n'était pas ennemi « de la bédide gommerce » et il s'était dès le début mis clandestinement à la disposition des prisonniers pour leur rapporter de la ville de Zwickau les denrées qu'on pouvait trouver à cette époque, au prix fort, bien entendu. J'avais jugé bon à plusieurs reprises, de lui acheter de la sorte quelques cigares, puisqu'on n'en pouvait avoir à la cantine du camp, ce qui m'avait attiré ses bonnes grâces, et lorsque j'eus quitté le bureau, je cessai de lui en prendre, ne me trouvant plus en relation aussi immédiate avec lui. Lorsqu'il vit mon nom sur la liste de représailles, il me fit dire par un autre prisonnier que si je voulais lui acheter une caisse de cinquante cigares qu'il avait disponible, il se faisait fort de me rayer. Je lui fis répondre par le même moyen que je n'acceptais pas qu'un de mes camarades

fût désigné à ma place, qui n'aurait peut-être pas eu la facilité de se racheter de même façon, et il me fit savoir qu'il ne ferait pas de substitution, mais que la liste partirait avec sept noms au lieu de huit, le mien étant purement et simplement rayé, et qu'en outre le prix de la caisse de cigares était de dix marks.

L'affaire fut conclue, et Rössler qui quitta la compagnie à quelques jours de là n'en sut jamais rien. Conclusion, un Boche n'est jamais désintéressé, et il n'est pas de prisonnier qui n'ait été à même de le constater cent et mille fois.

Je viens de citer le nom de Hanselman : cet homme au regard faux, la tête dans les épaules et la démarche empruntée était un ancien espion d'avant-guerre, qui recevait dans sa situation à l'arrière dans le camp, la récompense de ses services antérieurs. Il avait espionné longtemps en France, et connaissait mieux que n'importe qui la situation et l'importance de tous les forts des environs de Paris. Il avait été longtemps garçon d'hôtel à Paris, et m'a dit souvent (car ces gens-la étant dénués de tous sens moral n'ont ni le tact ni la pudeur de ne pas s'enorgueillir d'avoir exercé ce métier), avoir servi à table à plusieurs reprises Edouard VII et Léopold II, lorsqu'ils se rencontraient à Paris. Vraisemblablement, ces deux souverains n'attendaient pas pour échanger des secrets d'état, de se trouver en face de ce serveur, mais on peut tenir pour certain que toutes leurs paroles étaient enregistrées et rapportées à qui de droit, et c'était en mettant bout à bout des bribes de renseignements de ce genre, que l'Allemagne arrivait à échafauder des histoires telles que le fameux plan d'attaque concerté entre la Belgique et l'Angleterre, cherchant, bien longtemps avant l'évènement, à légitimer la violation de la Belgique.

Le souci constant de cet Hanselman était de savoir s'il lui serait possible de retourner à Paris après la guerre, reprendre ses petites occupations : nous l'avons maintes fois dissuadé de tenter d'y revenir, et il en demeurait chaque fois atterré, disant que ce serait odieux de lui enlever de la sorte son honnête gagne-pain. Inconscience et naïveté ! Une idée saine et raisonnable ne peut évidemment entrer dans ces têtes carrées.

Voici comment fut organisé le service religieux à Zwickau.

Lors de notre départ de Weinberg, deux prêtres, le caporal S.¹ et le soldat L.²s'étaient volontairement joints à notre détachement pour nous assurer les secours de la religion là où le destin nous mènerait, et à leur arrivée dans le catholique Royaume de Saxe, il fut répondu à leur demande, par le commandant du camp nommé Winkler, que les prisonniers étant chose essentiellement méprisable n'avaient nul besoin ni de culte, ni de chapelle.

Cette situation extrêmement nette dura du quinze février, à fin mai 1915, malgré les demandes maintes fois renouvelées de nos deux abbés, aux autorités militaires d'une part, et au curé catholique de Zwickau d'autre part. Ce dernier, d'ailleurs, s'abstint complètement de toute réponse, ne voulant pas s'abaisser à entrer en relations avec des prisonniers. Durant ce temps, nos deux prêtres furent en butte à toutes les brimades possibles, on les sépara des quelques séminaristes qui se trouvaient groupés autour d'eux, on les força de loger dans les baraques des hommes, et ils eurent les honneurs d'une désinfection spéciale pour eux deux, avec une rigueur redoublée ; bref, cette situation semblait devoir se stabiliser, lorsque vers la fin du mois de mai on fit dire un beau jour aux deux abbés L. et S. qu'il devait y avoir le lendemain une visite du camp par un général inspecteur, et que puisque l'existence d'une chapelle était réglementaire, nous avions vingt-quatre heures pour aménager pour cet usage une baraque mise à notre disposition dans ce but. C'était un ordre. Nous nous mîmes de suite à l'ouvrage, outillés de nos seules bonnes volontés, et comme bien entendu on ne peut rien faire avec rien, même en Allemagne, ce que nous réalisâmes comme rudiment d'autel fut très quelconque, mais le principe était sauf, le commandant du camp présenta la baraque comme le lieu habituel de nos réunions pour les offices religieux, le général n'y vit rien, et tout le monde fut content.

Tout le monde, du côté boche, j'entends, car de notre côté l'existence d'une chapelle n'impliquait pas la célébration de la messe, nos prêtres n'ayant absolument rien de ce qui leur était nécessaire pour officier.

A force d'insistance auprès du curé de Zwickau, ce dernier finit par envoyer au bout de quelques temps, par un commissionnaire, une bouteille de vin, douze hosties, et un vieux missel , c'était tout, pour assurer le service religieux pour trois mille hommes, pendant une durée de temps indéterminée, mais que tout le monde à cette époque sentait devoir être fort longue encore. On ne saurait être plus généreux, et le curé de Zwickau s'entendait à pratiquer à outrance la bonne confraternité chrétienne ; ces gens-là, décidément déforment tout, avilissent tout, et abaissent tout à leur niveau.

¹ Sentenac

² Laffont

Il fallut faire venir de France tout ce qui était nécessaire, au prix de mille difficultés et d'attentes interminables, et enfin le service religieux put être assuré régulièrement.

Dès lors Winkler intervint pour le réglementer, et il autorisa nos prêtres à célébrer la messe, mais leur interdit formellement de confesser. Il était de ces naïfs qui se figurent qu'il est nécessaire d'avoir un confessionnal pour se confesser ! Cette défense était grotesque, et bien entendu il ne se passa pas de jour qu'elle ne fût transgressée avec la plus grande facilité, puis elle tomba d'elle-même en désuétude, mais d'autres vexations la remplacèrent, telle que par exemple la présence de temps à autres, à la messe du Dimanche, d'une sentinelle en armes sur les marches mêmes de l'autel, qui semblait avoir pour mission de contrôler tous les gestes et paroles du prêtre, et qui le serrait de si près qu'il se suivait pas à pas de l'Épître à l'Évangile, et inversement.

Petit à petit l'ornementation de la chapelle fut améliorée, l'atelier de menuiserie du camp fut mis clandestinement à contribution, et un autel gothique en chêne sculpté remplaça l'installation primitive. Tout ce dispositif fut réalisé avec des matériaux que Winkler avait payés de ses propres deniers, car il avait fait venir dans le camp tout un stock de splendide bois de chêne pour faire exécuter pour son usage personnel deux fauteuils gothiques. Il n'en eut qu'une petite partie, tout le reste fut détourné, et servit dans tout le camp à façonner les objets les plus divers.

Là, comme à Weinberg et comme à Wünsdorf, une foi ardente conduisit en foule les prisonniers à la chapelle. C'est là que chaque matin s'enveloppait d'un réalisme angoissant notre fervente offrande quotidienne du *Suscipe Domine universam meam libertatem*. Nombreux y venaient chaque jour se recueillir en quelques instants de méditation, ceux qui voulaient y puiser la résignation et la force de lutter contre le découragement qui nous guettait tous plus ou moins, à la pensée décevante de cette captivité déjà si longue, et qui s'annonçait comme interminable ; et combien, dans la prière du soir en commun ont retrempé là dans le calme et le réconfort leur âme tourmentée d'inquiétude et d'angoisse !

Plus heureux que nous, les Russes avaient obtenu presque immédiatement de pouvoir célébrer leurs offices religieux. Leur Pope, prisonnier avec eux, officiait en plein air, vêtu d'ornements d'une très grande richesse, avec cette pompe un peu orientale que comporte leur religion. Tous leurs offices sont psalmodiés, toutes leurs prières sont des chants sur un mode étrange à quatre voix, essentiellement plaintif, et l'effet en est saisissant. Les Russes sont naturellement religieux et musiciens, et rien ne saurait rendre l'effet que

produisaient leurs deux mille voix chantant la prière chaque soir, à la tombée du jour, parmi le recueillement du crépuscule, tandis que le Pope, les bras levés au ciel pour les envelopper tous de sa majestueuse bénédiction, se détachait en fine silhouette sur l'horizon qu'embrasait le soleil couchant. .

Les punitions, au camp de Zwickau, consistaient d'abord dans la peine du poteau appliquée avec des raffinements de barbarie inouïs : le supplicié était amené au pied du poteau et contraint de monter sur deux briques, puis on le liait depuis les pieds jusqu'au coin, quelquefois même jusque sur le front avec une mince corde d'environ quinze mètres de longueur, et une fois ce travail exécuté par le feldwebel de compagnie qui opérait en personne, on supprimait les deux briques, de sorte que le malheureux puni pesait de tout son poids sur ses cordes qui lui entraient dans les chairs, et demeurait suspendu à quelques centimètres au dessus de terre. Il perdait généralement connaissance au bout de peu d'instant, et restait dans cet état le nombre d'heures prévu, quel que fût le temps. J'ai vu quelquefois, en hiver, après dix ou douze heures de neige ininterrompue, le feldwebel devoir commander une corvée pour dégager à la pelle le corps du supplicié complètement enseveli. En été, on poussait la cruauté jusqu'à orienter le patient vers le soleil, on lui enlevait son képi, et la corde l'entravait jusque sur le front pour le forcer à lever les yeux vers le soleil dont l'action activait encore l'évanouissement. Dans l'un et dans l'autre cas, les malheureux ne quittaient le poteau que pour entrer à l'hôpital.

Voilà les jeux auxquels se livraient des gens qui s'offusquent d'être appelés barbares.

Une autre punition était la « pelote » au pas gymnastique durant plusieurs heures sans répit, avec sur le dos un énorme sac chargé de briques, et cela ne cessait que pour commencer le mouvement classique de « flexion sur les extrémités inférieures » un nombre de fois illimité, sans interruption, jusqu'à ce que le malheureux incapable de se relever, tombât inanimé.

Et qu'on ne croie pas qu'il fallait avoir commis un méfait grave pour encourir semblables traitements, la moindre peccadille était punie de la sorte.

Enfin, un dernier châtiment était la séquestration dans des baraques en carton, au pain et à l'eau. J'ai vu appliquer cette peine en masse à l'occasion du travail des mines : on nous fit un jour prévenir que les mines de houille de la région de Chemnitz ayant besoin de main-d'œuvre, nous étions tous susceptibles d'y être envoyés pour travailler au fond sans distinction de grade,

d'âge, de profession et d'aptitude, et que pour commencer il fallait immédiatement cinq cents hommes. Ceux sur qui tomba le choix des Allemands furent invités à passer au bureau, ou on leur présenta à signer chacun une feuille photocopiée portant une déclaration rédigée en français, en russe et en allemand, et dont voici le texte français : « Je soussigné.....certifie que depuis le jusqu'au je n'ai été employé à aucun travail de mine ou de terrassement, et en général à aucun travail souterrain ». Chacun avait à mettre son nom et à signer, et les deux dates restaient en blanc.

Quel était le but de cette manœuvre, et pourquoi prenait-on tant de précautions ? J'incline à croire que les Allemands ne se croyaient peut-être pas autorisés à employer les prisonniers dans les mines, et prenaient ces dispositions pour s'innocenter d'avance au cas où des difficultés ultérieures auraient surgi un prisonnier vient-il à se plaindre d'avoir eu à descendre au fond dans telle ou telle condition interdite par le Convention de La Haye, vite on sort l'attestation signée de lui, par laquelle il se convainc lui-même de mensonge, et le Boche sort de l'affaire blanc comme neige.

Bref, quelle que fût la raison d'être de ce procédé, les Français dressés à être méfiants, refusèrent presque tous de signer (les Russes en grande majorité illettrés avaient tous tracé autant de croix qu'on leur en avait demandé aux lieux et places des signatures). Grande fureur du commandant du camp qui fait enfermer les rebelles dans des baraques en carton avec de l'eau, et deux cent cinquante grammes de pain par jour, et une sentinelle à chaque ouverture pour empêcher de sortir et même de regarder par les fenêtres, et il leur fait dire que cela durera tant qu'ils n'auront pas signé.

Chaque matin, un officier se présentait à l'entrée de la baraque avec les formules, demandant qui était décidé à signer. Chaque jour quelques-uns cédaient soit par crainte, soit aussi, à la longue, par faim; ils étaient immédiatement extraits de leur geôle, et envoyés à la mine. Lorsque je quittai ce camp, en fin septembre 1915 une cinquantaine de Français tenaient toujours, et leur supplice durait depuis quarante jours. Je ne sais ce qu'il en advint par la suite, mais ce petit groupe d'irréductibles avait juré qu'ils se laisseraient mourir plutôt que de signer, aussi ai-je la conviction que les Boches durent leur céder ; à moins que les reclus n'aient usé du subterfuge employé par un cuirassier qui vaincu par la faim et voulant néanmoins faire les réserves que lui dictait sa conscience, avait fait précéder sa signature de ces mots : « La présente signature m'étant exigée par force est sans valeur » ce qui lui avait attiré de l'ober-leutnant Rössler cette réplique en français : Vous êtes une crapule ! La déclaration malgré tout fut jugée suffisante, le principe était sauf.

Au début, les Russes avaient été complètement séparés des Français, et il nous était formellement interdit, sous peine de punition grave de leur adresser la parole à travers le barrage de fils de fer barbelés qui les isolait de nous. Cela avait pour but de nous empêcher de les ravitailler en quoi que ce soit, et comme de leur côté ils ne recevaient absolument rien de Russie, ils étaient par le fait réduits à la stricte ration allemande, et par conséquent à la famine. Cela permettait de faire plus aisément pression sur eux, et d'en obtenir tout ce qu'on voulait au point de vue du travail soi-disant volontaire. Dans cet ordre d'idée, nous assistâmes de loin un dimanche matin à une cérémonie dans laquelle un officier boche ayant fait aligner tous les gradés et médaillés, leur arracha tous un à un leurs galons, insignes et décorations, avec défense de remettre quoi que ce soit qui pût les distinguer des simples soldats.

Or, après ce régime de rigueur, on inaugura un beau jour la méthode inverse, on mélangea les Russes avec les Français, et on nous fit dire que puisqu'ils étaient nos alliés, nous devons apprendre à les connaître en fraternisant avec eux, et on nous força à loger côte à côte, dans les mêmes baraques, où nous devons coucher un Français, un Russe, un Français, un Russe, et ainsi de suite.

Ceci était dirigé contre nous, car les Allemands avaient bien vu que les Russes, tous braves gens qu'ils étaient, étaient des rustres, sans aucune éducation, et sales au delà de toute expression. Evidemment, cela n'était pas pour nous plaire, mais nous en eûmes bien vite pris notre parti, et le résultat fut tout l'opposé du but cherché : les nouveaux compagnons qui nous inspiraient pitié plus que répugnance profitèrent de nos colis de vivres dans la mesure du possible, si bien que ces malheureux qui nous étaient arrivés maigres comme des squelettes se mirent au bout de quelques mois à engraisser, et à se porter à merveille.

Que firent alors les Boches ? Ils firent photographier individuellement, et gratuitement tous les Russes qui le désirèrent, pour leur permettre d'envoyer chez eux leur portrait, et prouver ainsi qu'il n'était pas vrai, comme le disaient les journaux de l'Entente, que les prisonniers Russes manquant de tout, fussent affamés et amaigris. Inutile de dire que presque tous les Russes furent amateurs de se faire photographier, et la caisse de la cantine payait trois cent marks au photographe pour ce travail. Immédiatement après, les infortunés Russes furent de nouveau séparés de nous, et livrés aux tortures de la faim encore plus durement qu'auparavant.

Cette époque de l'été 1915 fut celle de l'avance de l'armée allemande à travers la Pologne, la prise de Varsovie, NovoGeorgevitz etc., aussi fallait-il

voir avec quels cris de sauvages les Boches nous annonçaient ces succès. On planta un mât au centre du camp, pour pavoiser à chaque nouvelle ville prise, et on força chaque fois un prisonnier russe à hisser les couleurs Allemandes.

Un petit journal local, le *Zwickauer Zeitung*, publiait continuellement des suppléments contenant les bulletins de victoire, qu'on avait la délicatesse d'afficher à notre intention sur la paroi de la cantine, et il y figurait toujours un nombre de prisonniers tels que s'il eût été vrai, la Russie n'eût plus eu, dès cette époque, un seul soldat à mettre en ligne. Ce petit affichage continua jusqu'au jour où un mauvais plaisant ajouta au crayon, au nombre des prisonniers annoncés sur l'affiche, une certaine quantité de zéros, ce qui en fit un chiffre tellement monstrueux, que tout le camp ne put s'empêcher d'en rire. Dès ce jour l'affichage cessa : Une fois encore le bon sens et l'esprit français avaient vaincu la lourdeur et l'orgueil boches.

Ce camp de Zwickau où nous étions réunis était le camp n° 2, celui qu'en langage barbare on appelait *Gefangenen lager zwei*, le camp n° 1, qui se trouvait dans une autre partie de la ville, ne contenait que des prisonniers civils, hommes, femmes et enfants, qui y vivaient dans une promiscuité forcée dont on ne peut se faire une idée qu'en Allemagne.

Ces pauvres gens, habitants des pays occupés, que les Allemands s'obstinaient, parce que civils, à appeler des francs-tireurs, ramenés pêle-mêle dans ces rafles où excellaient les armées du Kaiser, subirent là les pires traitements, des femmes y furent frappées journellement comme du bétail, et un prisonnier de ce camp avec qui j'ai pu causer quelques instants m'a affirmé avoir vu un feldwebel frapper jusqu'à ce que mort s'en suivît, un infortuné vieillard aveugle âgé de soixante dix-neuf ans. Les prisonniers de ce camp n'avaient aucun rapport avec nous, mais nous arrivions parfois à en rencontrer quelques uns et à échanger quelques mots d'encouragement réciproque et de mutuelle sympathie, lorsque les corvées des deux camps envoyées au chargement des colis se retrouvaient à la gare de Zwickau : c'était comme un petit morceau de la France qu'on rencontrait là, et on se raccrochait jalousement les uns aux autres pendant les quelques minutes que durait cette entrevue clandestine.

Vers le 15 septembre 1915, arriva au bureau de la compagnie à laquelle j'appartenais, une lettre d'une usine de constructions mécaniques des environs de Berlin, la maison Wolf, Netter et Jacobi d'Adlershof, priant le camp de me détacher dans ses ateliers où je serais employé en qualité de chef

d'équipe pour diriger un groupe de vingt-huit prisonniers français qui y travaillaient déjà. On m'en donna connaissance en m'avisant d'avoir à me tenir prêt à partir au premier signal, ainsi qu'un de mes camarades également réclamé.

Se tenir prêt à partir, cela semble peu de chose, néanmoins pour un prisonnier c'est extrêmement grave, car cela implique la nécessité de réduire son bagage à ce que l'on peut porter sur soi et à la main, et à se défaire de tout le reste, nécessité qui ne va pas sans inquiétude, quand il faut jeter pardessus bord ce qu'on a amassé péniblement de provisions de bouche, de linge ou de vêtements, en économisant jour par jour sur les colis reçus de France afin de constituer avec sagesse une petite réserve de l'indispensable, en vue de parer à l'imprévu des jours mauvais. On prend vingt fois l'un après l'autre tous ces misérables objets, on les soupèse, on les examine, pour ne pas se défaire du nécessaire, car l'expérience du début de la captivité nous a prouvé déjà que si nous manquions de quoi que ce soit, il ne fallait compter que sur la France pour nous l'envoyer, et dans quel délai ! Deux mois pour faire parvenir une lettre, plus un mois et demi pour l'envoi d'un colis, c'est à-dire plus de temps qui n'en faut pour mourir de faim dans l'intervalle.

Bref, quelques jours après je me trouvai prêt, et le vingt-six septembre au matin, une sentinelle de Prusse vint me chercher ainsi que mon compagnon ; je serrai avec émotion la main aux quelques bons camarades que je laissais là, avec qui je venais de passer cette première année de captivité. où des liens de mutuelle amitié s'étaient formés solidement par la communauté d'infortune, et l'inquiétude de les quitter ainsi seul, ignorant vers quelle destinée nouvelle on me conduisait, fut tempérée, au moment où je franchis la grille du camp, par le soulagement que j'éprouvai à m'éloigner de ces odieuses sentinelles de Saxe avec leur casquette noire eu toile cirée, et leur horrible vareuse bouffante en drap bleu, et pardessus tout leur regard faux et leur démarche hypocrite qui suait la méchanceté.

ADLERSHOF

Il faut avoir voyagé pendant douze heures en tête à tête avec une sentinelle boche avec qui l'on ne veut pas causer, et qui met tout en œuvre pour engager la conversation, pour savoir quel est le supplice d'un tel voyage où l'on se fait violence à tout instant pour feindre de ne pas comprendre ce qu'on vous dit en langue barbare, et que l'on comprend bien malgré tout. Ces gens-là sont d'une ténacité désespérante, et si ce n'est que le mien était tombé avec moi sur une obstination raisonnée, il eût réussi à faire parler un mort. Une seule fois je sortis malgré moi de mon mutisme et de mon indifférence affectés, c'est quand le train s'arrêta au pied de la statue colossale de la Germania, élevée sur le champ de bataille de Leipzig pour célébrer le centenaire de cette victoire.

Ce monument dont tous les journaux illustrés ont d'ailleurs reproduit des gravures à l'époque de son inauguration, en 1910, est du plus pur mauvais goût allemand : ni ligne, ni idée, ni architecture, c'est grand, c'est lourd, c'est informe, et par dessus tout trône une sorte de maritorne casquée qui sous le nom de Germania s'offre en adoration aux foules hébétées. Là devant, l'enthousiasme de mon Boche ne connut plus de bornes, il s'extasia en termes dithyrambiques tant sur le monument que sur l'événement qu'il commémorait.

Aussi, je ne pus m'empêcher de lui faire une petite leçon d'art d'abord, et d'histoire ensuite, lui montrant point par point tout ce que cette bâtisse avait d'horrible dans sa conception et dans son exécution, et lui prouvant que loin de se glorifier de la victoire de Leipzig, la Saxe devrait plutôt en avoir honte et chercher à la faire oublier, puisqu'elle n'avait été remportée par les coalisés que grâce à la trahison des armées saxonnes et wurtembergeoises qui passèrent en entier à l'ennemi au cours de la bataille. Mon Boche n'en avait d'ailleurs jamais tant entendu sur ce sujet. Ai-je éveillé, dans l'âme de ce barbare quelques lueurs de bons sens et d'honneur? A-t-il compris qu'une défection comme celle des Saxons était une infamie et non un sujet d'orgueil et ne méritait pas semblable débauche de maçonnerie entassée, semble--t-il, dans l'unique but de faire du volume, sans s'inquiéter de l'effet produit? Je ne sais !

Et tandis que le train s'ébranlait sous l'inquiétude et le malaise d'un ciel tourmenté comme le sont généralement les crépuscules d'Allemagne, je me remis à songer, et par un contraste tout naturel j'évoquai en esprit cet autre

monument, fleur de l'art français, élevé aux plus pures gloires de la France, et les yeux mi-clos, j'entrevis l'Arc-de-Triomphe découpant son admirable silhouette sur l'or du soleil couchant ; devant cette vision de majesté, je souris, en mon invincible confiance, de ce que les Allemands. pouvaient bien s'enorgueillir de toutes leurs Germania, car à coup sûr ils ne souilleraient jamais nos Champs-Élysées et notre Arc de Triomphe, du passage de leur plèbe en armes.

Cette journée de voyage s'était passée toute entière, bien entendu, sans qu'il me fût donné aucune espèce de repas, et à dix heures du soir j'arrivai à la gare d'Adlershof, après avoir traversé à pieds toute la ville de Leipzig d'abord et ensuite Berlin.

Au sortir de la gare, dans l'obscurité la plus complète, je fus mené jusqu'à l'usine ; là, après maints détours où je risquai cent fois de me rompre les os en culbutant dans les ferrailles éparses, j'arrivai devant un corps de bâtiment solidement verrouillé, il fallut faire grincer un certain nombre de serrures avant de pouvoir y pénétrer, et une fois la porte entrouverte, le geôlier m'y poussa sans lumière, sans nourriture et sans explications. Où étais-je ? Était-ce une caserne, une prison, une étable ? A vrai dire, c'était les trois à la fois, et je m'en rendis compte au jour. Je cherchai à tâtons de quoi me coucher, et je partageai pour la nuit la paillasse d'un camarade inconnu qui m'accueillit charitablement au sein de cette obscurité malodorante.

Le lendemain, je m'aperçus que j'étais dans une sorte de chambrée basse, d'une saleté défiant toute imagination, où j'avais dormi avec vingt-huit prisonniers français rangés côte à côte dans un espace où l'on n'eût pu raisonnablement pas en loger plus de dix ou quinze, les paillasses à même le sol, chevauchaient l'une sur l'autre en tous les sens, des détritiques et immondices de toutes sortes jonchaient les quelques interstices, parmi lesquels s'ébattaient librement des légions de rats. La porte et les fenêtres étaient solidement verrouillées et grillagées, nul n'en pouvait sortir entre huit heures du soir et six heures du matin et un baquet découvert se trouvait au milieu de la pièce pour les nécessités pressantes ; on peut juger quelle atmosphère nauséabonde régnait dans ce taudis.

Dans un réduit exactement semblable, et situé en face du nôtre, logeaient quarante Russes dans une situation de dénuement et d'inconfort effroyable.

Devant la porte se trouvait une petite cour entourée d'une haute grille dont l'ouverture était cadenassée avec soin. Cette cour mesurait exactement huit mètres sur dix. De cette surface il faut défalquer l'emplacement d'un cabinet, celui d'une auge à laver le linge, celui d'un foyer en plein vent, et celui plus

considérable d'un grand tas d'ordures qui croupissaient. On voit ce qu'il restait d'espace à vingt-huit hommes pour prendre un peu d'air entre sept et huit heures du soir. Une cour identique en face servait aux quarante malheureux Russes.

Dès le premier jour, la hantise de l'évasion me prit, et il faut avoir été soi-même en proie à cette idée fixe pour savoir combien elle est impérieuse et tyrannique, et comme elle ne vous quitte plus un seul instant dès qu'elle s'est emparée de vous. Je me jurai bien de ne pas demeurer longtemps là, et d'en sortir à tout prix.

Cette usine était celle de la Société Wolf, Netter et Jacobi qui faisait de la construction mécanique, du laminage, de l'ajustage et du montage. Bien entendu, tous les travaux qu'on y exécutait étaient destinés immédiatement à l'armée allemande, tels que bateaux-bacs en tôle pour le génie, tôles ondulées et cintrées pour les tranchées-abris, armatures de fourgons à munitions, etc. Le fait de nous faire travailler là constituait donc une violation flagrante de la Convention de La Haye qui interdit formellement l'emploi de la main-d'œuvre de prisonniers pour les travaux de ce genre.

Cette maison est celle qui avait construit et monté en *juillet 1914* le rayonnage en fer de la bibliothèque de Louvain qui eut le sort que l'on sait. Qu'y a-t-il désormais d'étonnant à ce que les Boches connussent si bien toutes les dispositions intérieures de cette malheureuse université, les endroits où se trouvaient réunis les ouvrages de la plus grande valeur, et les coins où il était préférable de mettre le feu à coup sûr. Le contremaître de serrurerie qui avait exécuté ce travail s'en est vanté devant moi à plusieurs reprises.

Ce contremaître était d'ailleurs une brute achevée, conduisant même les ouvriers civils sous ses ordres avec qui nous travaillions, à coups de pied et à coups de poing, comme du bétail.

Dès le premier jour, en fait de travail de chef d'équipe, il me mit à l'étau, et me donna comme besogne à essayer tout un lot de serre-joints étamés à levier excentrique, pour l'assemblage des tôles de tranchées-abri, ajoutant qu'il fallait tous les vérifier un à un en les serrant sur une barre de fer, parce qu'il y en avait quelquefois dont l'armature de moindre qualité se brisait sous le serrage. J'étais bien décidé, en fait de travail, à en fournir le moins possible, on tout au moins rien de bon ; dès les premières pièces que j'essayai, je me rendis compte qu'il était très facile de fendre le corps des serre-joints qui étaient d'une sorte de fonte aciérée peu malléable, en les serrant, sur une épaisseur de fer légèrement plus forte que celle qu'ils étaient destinés à

embrasser, aussi j'y allai joyeusement, en brisant le plus grand nombre possible. Il m'en passa par les mains environ quatre cent dans la journée, et quand le soir le contremaître vint voir mon travail, je lui montrai près d'un tas considérable de pièces fendues, un petit lot d'une cinquantaine à peine que j'avais eu soin d'épargner pour sauver les apparences. Le contremaître désappointé ne put que constater les fêlures qui mettaient ces pièces hors d'usage et me dit : « Quel mauvais matériel !

- Ce n'est pas étonnant, lui répondis-je, c'est du matériel allemand. »

Je m'attendais à des éclats formidables, il n'en fut rien. Il se contenta de me foudroyer du regard en serrant les poings, mais dès ce premier jour la guerre était déclarée entre nous deux, et j'avais la première manche.

Le lendemain, ayant perdu la confiance pour la question serre-joints, je fus mis au laminage des tôles étamées. Ce travail était très fatiguant. Il consistait à retirer du bain d'étamage, au moyen de fortes pinces, de grandes tôles de fer chaudes, de un mètre sur deux, pesant environ vingt kilos, et à les porter sur le marbre d'un laminoir. Là le contremaître me fit voir comment avec un maillet de bois il fallait redresser soigneusement, les coins pliés pendant la manipulation à chaud, et ensuite engager la plaque entre les cylindres du laminoir d'où elle sortait bien plane. Après quelques pièces d'essai qui donnèrent satisfaction, je fus livré à moi-même, et je me gardai bien de m'attarder à dresser les plaques pliées, je les fis passer telles quelles dans la machine qui les rendait à l'état d'accordéons, avec les plis admirablement écrasés. A l'autre extrémité du laminoir un Russe était chargé de recevoir ces tôles et de les mettre en ordre. Dès la première que je lui envoyai par cette nouvelle méthode, il leva les bras au ciel en poussant des clameurs baroques, mais je n'eus pas besoin de parler sa langue pour lui faire comprendre rapidement quel but je poursuivais, et qu'il n'y avait pas lieu de s'en effarer. Il y prit goût en riant aux éclats de tout l'épanouissement de sa large face hirsute, et je crois que de toute sa captivité il n'eut jamais tant de joie que ce jour-là. Il avait pour mission de lier ces tôles en liasses de vingt-cinq, aussi je lui laminai parfaitement chaque fois la première et la vingt-cinquième pour que les paquets déposés ensuite au magasin eussent bon aspect. Et le soir venu, je me couchai la conscience tranquille, satisfait, de ce que je considérais comme une victoire, dans la mesure des moyens dont je disposais.

Le troisième jour, je fus mis à la cisaille où je devais, encore avec l'aide d'un Russe, couper à longueur déterminée de gros sommiers de fer de vingt-cinq centimètres de hauteur. Là le travail fut vite terminé, car ayant mal engagé un sommier entre les mâchoires, ce fut le bâti de la machine qui travailla à faux, et céda avec un petit bruit sec : une bordée d'injures, des hurlements et une

volée de coups de poing sur la Russe (ces pauvres gens étaient toujours les plus maltraités dans toutes les occasions), tel fut le bilan d'une part, d'autre part, pour faire la balance, une grosse cisaille hors d'usage.

Je continuais à avoir l'avantage sur le contremaître, cette brute d'*obermeister*, la partie se dessinait nettement en ma faveur.

Les jours suivants, j'eus à exécuter des travaux quelconques, terrassements, transports de scories, etc., mais je servis la bonne cause en expliquant à mes camarades quelle était la destination de tout ce qu'on nous faisait fabriquer, ce qu'ils ignoraient d'ailleurs, et en leur représentant qu'il serait bon de refuser d'exécuter certains travaux trop immédiatement destinés aux défenses militaires allemandes. Effectivement, le lendemain matin il y avait à charger un wagon de vingt tonnes de tôles cintrées pour des tranchées-abri, à destination du front français, il fut décidé que nous refuserions de faire ce chargement. Ce qui fut dit fut fait : on nous fit quelques sommations avec menaces en langue barbare, et devant l'obstination de notre refus on n'insista pas, et on fit faire chargement par les Russes. Le principe était sauf, et nous avions gain de cause.

À la suite de cet incident, le contremaître qui avait déjà quelques légitimes griefs contre moi me soupçonna d'avoir soufflé ce vent de révolte parmi son équipe jusque là si docile, et me fit dire qu'il n'avait plus besoin de moi, que je pourrais rester le lendemain à la baraque où nous logions.

Sur ces entrefaites, l'un des associés, le juif Netter, vint visiter notre cantonnement, qu'il eut d'ailleurs le bon goût de trouver confortable et très agréable. Je profitai de son passage pour m'adresser à lui et lui représenter que mon inexpérience dans le genre de travaux qu'on me faisait exécuter rendait ma présence à l'usine bien peu utile, malgré la bonne volonté dont j'avais fait preuve pendant ces huit jours, m'efforçant de n'initier à ces besognes nouvelles pour moi. Il comprit rapidement que mon travail devait être d'un rendement assez médiocre, et qu'il n'était pas de son intérêt de me conserver dans ces conditions, aussi me promit-il de faire les démarches nécessaires pour me faire quitter ces lieux enchanteurs et retourner au camp le plus voisin, qui était celui de Doeberitz.

J'avais gagné la partie !

Mon passage dans cette usine e permit de me rendre compte à quel point déjà le blocus de l'Allemagne marquait durement dès cette époque¹ sur la

¹ Fin 1915

population ouvrière des grands centres industriels. Les ouvriers civils, avec lesquels nous étions en relations toute la journée, ne cessaient de se plaindre de ne plus jamais manger à leur faim. Tout le monde entraînait dans l'atelier à sept heures du matin, et on en sortait à sept heures du soir avec un arrêt de midi à une heure durant lequel les civils ne quittaient pas l'usine et mangeaient sur place une fine tranche de pain moins grande que la surface de la main, du fameux pain K. K. bien entendu ¹ avec un peu de confiture, ou un rond de saucisson. Il est matériellement impossible que des travailleurs ne s'affaiblissent pas à un semblable régime avec cette durée de travail, aussi en me remémorant leurs doléances de 1915, je me suis bien souvent demandé par la suite ce qu'ils devaient dire au cours des trois années suivantes où le blocus n'a fait que s'accroître.

Quant à nous, l'ordinaire qui nous était servi dans un matériel d'une saleté repoussante était au-dessous de toute description, et l'on semblait s'ingénier à nous présenter des soupes formées des mélanges les plus écœurants, tels que choux et poires cuites, orge et marrons, etc. Cette pitance avait auprès des Français un succès moins que douteux, aussi en restait-il toujours une certaine quantité dans le bac où on nous l'apportait ; nous en faisons profiter nos camarades russes moins raffinés, et surtout plus affamés que nous, et quand il en restait encore, nous l'allions vider sur un mont de décombres dans le voisinage de la porte de l'usine, or j'ai vu là chaque jour de nombreuses femmes du peuple faire la queue à la porte avec des récipients et guetter notre arrivée pour avoir ces détritiques infâmes qu'elles mendiaient en criant ce mot consacré dans notre argot militaire : *Rabiot! Rabiot!*

Inutile de dire que nous ne nous laissions attendrir en aucune façon, et que ces gens-là ne profitaient même pas de ces restes : Nous faisons ainsi le blocus dans la mesure de nos moyens, c'était notre devoir.

Les colis de France arrivaient très mal, réexpédiés du camp au détachement, et surtout ils avaient à subir de la part du chef de poste préposé à notre garde dans l'usine, une censure clandestine dont ils sortaient passablement allégés.

Pour ma part, mon départ du camp de Zwickau était trop récent pour que je pusse espérer rien recevoir à Adlershof, tout changement de camp entraînant au moins trois mois d'interruption dans l'arrivée des lettres et des colis, et durant ces dix jours, je dus me contenter de cet ordinaire plus que misérable ; aussi ce fut avec joie que je quittai l'usine le six octobre au matin, flanqué de ma sentinelle, le cœur léger et satisfait du peu de travail que j'y avais fourni

¹ Kriegs Kartoffel brot, pain de guerre à la fécule de pomme de terre.

durant ce stage, travail que j'estimais proportionné au salaire royal qui m'avait été payé, à raison de un mark par jour.

DOEBERITZ

Quelques heures de chemin de fer. Nous longeons l'aérodrome de Johannisthal, puis le champ de course de Ruhleben qui sert de camp de concentration aux civils anglais, Spandau, cette citadelle du militarisme prussien, dont nous voyons de loin la fameuse tour Julius où ont été gardés les cinq milliards, versés par la France après le traité de Francfort, et nous débarquons à Berlin. Je pars à pieds avec ma sentinelle à travers la ville, chargé comme un mulet, de mon misérable bagage de prisonnier ; nous traversons la Bourse, la Frederichplatz, l'allée de la Victoire avec ses statues horribles, l' *Unter der Linden* où se pressaient en foule des élégances boches lourdes et épaisses, triomphe incontesté du manque de goût sous tous les rapports; nous voyons cette grotesque statue de bois d'Hindenburg dans sa pose de soudard, et dont la face de brute émerge d'un échafaudage où montent les fanatiques désireux de planter un clou dans l'effigie du demi-dieu.

Je soupçonne mon guide de me promener sans nécessité à travers Berlin dans le but de forcer mon admiration, car il ne tarit pas d'éloges sur tout ce que nous rencontrons, mais en pure perte, car mon opinion est faite depuis longtemps, avant même d'avoir vu la ville.

Il y a aussi un peu de fierté de sa part : quelle joie de promener un prisonnier dans la foule qui se presse pour l'examiner, on a un peu l'air de dire : Voyez-vous c'est moi qui l'ai capturé sur le front, c'est ma prise ! La foule d'ailleurs n'a rien d'hostile, ce n'est plus l'enthousiasme du début, où l'on nous crachait à la figure, il y a déjà plus d'un an que la guerre dure, et de fraîche et joyeuse qu'elle était, elle est devenue lourde et pénible !

Enfin, nous atteignons une autre gare de Berlin, et un court trajet nous amène à la station de Dœberitz-Dalgow.

Dœberitz est un très grand camp bâti de baraques en planches assez bien disposées, et connu dans toute l'Allemagne comme le sont en France le camp de Sissonne, ou le camp de Châlons. Il est situé au centre d'un immense champ de manœuvre où peuvent évoluer des armées entières, et où le Kaiser aimait à déployer avec orgueil toute la splendeur de son appareil militaire. Ce nom de Dœberitz parle donc immédiatement à l'imagination, et éveille l'idée de quelque chose de suffisamment confortable et de spécialement aménagé pour la troupe, quelque chose par conséquent où des prisonniers doivent

s'estimer fort heureux de se trouver, car c'est beaucoup trop bien pour eux, c'est donc encore un témoignage de la bienveillance du gouvernement impérial à leur égard, que d'avoir consenti à y fixer leur camp. Aussi, je m'empresse de dire que le camp de prisonniers de Dœberitz ne se trouve pas à Dœberitz, mais bien à Galgenberg, à quatre kilomètres de là: Nouvelle preuve de la mauvaise foi des Allemands, cherchant sans-cesse à créer des équivoques et des malentendus, et à les exploiter à leur profit, car Doeberitz eût été supportable, et Galgenberg était au dessous de tout lorsque j'y arrivai, et malgré cela Galgenberg a été habité pendant plus de trois ans sous le nom de Dœberitz.

Il est impossible d'imaginer un pays offrant une désolation plus complète que cette région, qui cependant n'est guère située à plus de trente kilomètres à l'Ouest de Berlin. C'est un désert de sable à perte de vue, sorte de dune aride dans laquelle rien ne pousse, et qui n'a même pas cette végétation sauvage et rabougrie des dunes du bord de la mer. C'est d'une tristesse et d'une monotonie désespérantes. Par un sentier de sable sec où l'on enfonce jusqu'à mi-jambes, on accède au camp situé au haut d'un mamelon exposé sans aucun abri à ce terrible vent d'ouest qui sans-cesse balaye furieusement toute la plaine en soulevant des tourmentes de sable, et devient au bout de quelques temps une véritable obsession, par sa violence et sa continuité.

À la vue de ce paysage sinistre, je ne pus m'empêcher de faire cette réflexion à la sentinelle qui me conduisait : « Je comprends maintenant pourquoi les Prussiens ont toujours convoité les territoires de nations voisines, car lorsqu'on n'a chez soi qu'un pays aussi désolé, il est naturel qu'on désire en changer à tout prix. »

Le barbare ne comprit pas et ne pouvait pas comprendre, car l'intime poésie et l'étrange douceur qui émanent de nos paysages de France sont choses qui ne peuvent toucher ces gens-là, élevés dans de semblables contrées maudites, ni leurs sens ni leur cœur ne sont bâtis pour les apprécier : *Margaritas ante porcos.*

Le camp de Galgenberg où j'entrai après une longue heure de marche exténuante à travers le désert de sable présentait avec ses grandes tentes dressées sans ordre, l'aspect d'un campement de Peaux-Rouges.

Ces tentes, au nombre de douze, prévues et annoncées pour deux cent cinquante hommes, en contenaient plus de quatre cents chacune, aussi n'était-il pas question d'y avoir même chacun une paillasse, nous y couchions à raison de trois prisonniers sur deux paillasses. Elles étaient ouvertes à tout vent, ne possédant aucune fermeture aux deux extrémités, aussi je laisse à

penser quelle température amenait là durant la nuit, la bise glaciale d'octobre, il n'y a pas d'exagération à affirmer que nous passions nos nuits à grelotter.

La saison se refroidissait. Vers la mi-novembre, la neige se mit à tomber en abondance, et à cette époque, le sous officier Micolai vint nous ordonner un matin d'avoir à évacuer la tente que j'occupais parce qu'elle devait être déplacée. Nos paillasses et nos hardes furent donc sorties, posées sur la neige, et nous-mêmes sans abri pendant qu'on démontait la tente nous nous assîmes sur nos bagages, n'ayant d'autre ressource que de tendre patiemment le dos aux intempéries. Ce démontage de la tente commencé à sept heures du matin dura jusqu'à cinq heures du soir, et ce n'est qu'à ce moment que nous pûmes la réintégrer sur son nouvel emplacement, à huit mètres environ de l'ancien. Bien entendu, la nouvelle surface qu'elle occupait n'avait pas été débarrassée de la neige qui la couvrait sur une épaisseur d'environ cinquante centimètres, aussi fûmes-nous obligés d'y poser directement nos paillasses qui de leur côté étaient restées dehors toute la journée, c'est dire combien confortable fut cet intérieur, et nous eûmes réellement à faire fondre la neige chaque soir par la chaleur de nos corps, ce qui dura environ quinze jours avant que le sol fût apparent. Aussi dans quelle boue vécûmes-nous là dedans, c'est une chose indescriptible. Le thermomètre descendait chaque nuit à dix et douze degrés, sous zéro, dans la tente, et les deux gros poêles qui avaient été installés bien ostensiblement n'arrivaient à produire aucune chaleur pour la raison bien simple qu'on ne pouvait, les allumer, puisqu'il ne nous était pas alloué de charbon. Personne ne put jamais comprendre la raison du déplacement de cette tente, et nous avons tous considéré cette manœuvre comme une brimade, car deux ans après, la place qu'il nous avait fallu quitter si précipitamment, était encore inoccupée.

En décembre 1915, on commença à bâtir quatre grandes baraques en planches destinées à remplacer les tentes, et nous pûmes enfin en prendre possession vers la fin du mois au moment où une température de vingt degrés sous zéro rendait la vie intolérable sous les tentes. Il était temps d'opérer ce déménagement, car le lendemain du jour où nous les avions quittées, toutes ces tentes ébranlées par les bourrasques incessantes qui balayaient le camp s'écroulèrent lamentablement sur leur ossature disloquée cependant que le vent arrachait les toiles qui claquaient au bout des montants, comme des voiles mal amarrées à leurs mâts.

Les nouvelles baraques prévues pour cinq cents hommes en contiennent jusqu'à neuf cents, et dans les moments d'afflux de prisonniers, nous avons été réduits à coucher cinq sur trois paillasses.

Deux petites portes donnaient accès à chaque extrémité dans ces habitations, et toutes les fenêtres étaient grillagées des fils de fer barbelés, ce qui eût infailliblement causé une catastrophe terrible en cas d'incendie. Nous avons maintes fois demandé, sans pouvoir l'obtenir, que les fenêtres fussent dégagées en prévision de cet accident possible, et cette clôture aux fenêtres n'avait aucune utilité, puisque les portes restaient ouvertes jour et nuit. Par bonheur, nous ne vîmes jamais d'incendie dans notre camp.

Le couchage se faisait sur deux étages, un bas-flanc supérieur à environ un mètre cinquante du sol, auquel on ne pouvait accéder que par un rétablissement, et où la position était supportable, et un bas-flanc inférieur à zéro mètre soixante en dessous du premier, où par conséquent l'occupant n'avait même pas la possibilité de se tenir assis sur sa paille, et comme cette paille était le seul endroit où l'on pût se tenir, prendre ses repas, écrire,-etc., on voit combien étaient mal partagés ceux que le sort logeait en dessous.

Les marins anglais, prisonniers avec nous obtinrent seuls l'autorisation de se loger plus commodément, et à leur idée : la Commandantur mit à leur disposition tous les matériaux nécessaires, et ils se construisirent un gourbi souterrain aménagé comme un entrepont de navire, qui était une merveille de confort et d'organisation. Ils l'appelèrent par plaisanterie *The Subterrine* par opposition à un *submarine* qu'ils eussent préféré habiter.



Tous les journalistes de Berlin accompagnés de photographes et même d'appareils enregistreurs de cinématographie, vinrent durant trois ans, visiter à maintes reprises cette installation qui eut les honneurs de tous les journaux illustrés, toujours pour prouver au public que les Allemands ne refusaient rien à leurs ennemis prisonniers, et les Ambassadeurs, ou les Commissions de délégués neutres ont la plupart du temps borné à ce seul gourbi la visite du camp : ils en repartaient, bien entendu, avec cette idée bien arrêtée que tout était irréprochable à tous points de vue, et que c'était faire preuve de mauvaise foi que de se plaindre de quoi, que ce soit. Toujours le même procédé !

Dans le camp de Doeberitz, sévissaient tout particulièrement lorsque j'y arrivai, les feldwebels Mattis et Moser, et l'unter officier Passoth.

Le premier, vieux soldat de carrière, était une brute, un ivrogne achevé, dangereux surtout après boire. Néanmoins, il s'attaquait aux Français moins qu'aux autres, car il leur reconnaissait une sorte d'insaisissabilité : nous subissions toutes ses brimades de l'air le plus indifférent, et la plupart du temps le sourire sur les lèvres, ce qui lui faisait dire : Ces Français rien ne leur fait, on n'a aucune prise sur eux ! Mais lorsqu'il tenait un Russe, il le battait comme plâtre, et ces pauvres slaves, avec leur tempérament d'orientaux ont quelque chose de passif, dans ce cas, ils se couchent par terre comme un chien qu'on fouette, et attendant que la tourmente soit passée.

Ce Mattis fit un jour réunir tous les gradés de toutes les nationalités, vers décembre 1915, pour nous demander individuellement si nous consentions à travailler. Il commença par questionner les Russes par oui ou non, et les réponses étaient notées au fur et à mesure sur un registre : quelques-uns acceptèrent, quelques-uns refusèrent, obéissant à des sentiments divers. Il en fut de même pour les Anglais. Puis se tournant vers nous, il nous dit : « Les Français, il est inutile de vous questionner, naturellement c'est non pour tout le monde. » Quel plus bel éloge pouvions-nous espérer dans l'ensemble, que cet aveu d'irréductibilité de la part d'un feldwebel prussien ?

À la suite de cette formalité, les sous-officiers ne furent plus inquiétés pour le travail, pendant quelques temps ; quant aux caporaux, il nous fit ranger à part chaque jour au rassemblement du matin, et nous réservait en faisant l'appel, pour les travaux lourds : *Schwer arbeit*. Ces travaux, en somme, n'étaient pas plus pénibles que ceux des hommes, mais cela montrait la volonté bien déterminée de nous traiter moins bien, parce que gradés.

D'ailleurs, dans cette question des caporaux, nous avons toujours été victimes de la mauvaise foi allemande qui a joué sur les mots, car l'équivalent d'un

caporal, dans l'armée allemande est l'unteroffizier, qui mot à mot se traduit par sous-officier. Or, en France, le sous-officier n'est pas un grade, c'est une catégorie de plusieurs gradés qui commence au sergent, de sorte qu'ils ont toujours prétendu que l'unteroffizier était l'égal d'un sergent. De cette façon, l'unteroffizier prisonnier en France était exempté de travaux manuels dans un but de réciprocité, tandis que le caporal prisonnier en Allemagne non seulement travaillait, mais était réservé pour les travaux lourds. Cette équivoque volontaire a duré quatre ans malgré toutes nos réclamations.

J'ai vu un jour ce Mattis traiter par la méthode prussienne deux malheureux Russes qui s'étaient évadés d'une usine où ils étaient martyrisés, et qui avaient été repris et renvoyés à Dœberitz. Tout le camp assemblé en a d'ailleurs été témoin, et ce jour-là, nous eûmes la mesure de ce dont était capable ce feldwebel, aidé de Passoth son digne second : il fit venir dans le camp une voiture automobile, et donna l'ordre aux deux Russes d'y monter pour être reconduits à leur usine. Ils refusèrent, et suivant leur habitude dans ce cas, pour bien montrer leur volonté d'opposer la force d'inertie, se couchèrent sur le sol. Mattis alors leur fit lier pieds et poings, et les deux bourreaux montèrent sur leurs victimes incapables d'aucun mouvement, et pendant plus d'un quart d'heure leur labourèrent la tête et tout le corps à coups de talon de botte, puis quand ces deux malheureux ayant perdu connaissance ne furent plus qu'une masse informe sanguinolente et tuméfiée, ils furent jetés, toujours étroitement liés, au fond de l'automobile où ils tombèrent comme deux cadavres, et la voiture démarra pour les conduire au travail. Il y a tout lieu de supposer qu'en fait de travail les deux pauvres diables ne furent plus jamais en état d'en fournir aucun, mais ne tardèrent pas à aller rejoindre au cimetière ceux de leurs compatriotes qui les y avaient devancés.

Moser, employé avant la guerre chez un négociant importateur de Hambourg, était le type le plus parfait du dégénéré physiquement et moralement, qui veut compenser son infériorité par un déploiement de férocité et de barbarie aussi grand que le lui permet son grade, tel le kaiser dont le bras infirme ne saurait tenir une épée, mais qui pour jouir de sa puissance déchaîne volontairement sur le monde le fléau de la guerre.

Moser, c'est la méchanceté personnifiée, cherchant à donner un cachet de persécution à toutes ses actions, même les plus indifférentes. S'agissait-il par exemple, des arrivages de biscuits qui nous étaient envoyés par le Gouvernement Français, et que nous attendions à date fixe avec une anxiété bien compréhensible, au lieu d'en autoriser la répartition dès leur arrivée, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, il nous forçait à déposer les caisses devant la baraque qu'il habitait et elles y demeuraient jusqu'au lendemain quel

que fût le temps. Combien de fois, sans compter les vols qui étaient commis durant la nuit, n'avons nous pas reçu le lendemain tous nos biscuits trempés d'une pluie tombée durant cette attente, et dont le résultat était une moisissure presque immédiate qui rendait ces biscuits impropres à la consommation : Moser alors en nous autorisant à en prendre livraison riait de ce rire satanique bien propre aux Allemands.

S'agissait-il de vêtements envoyés dans les colis, Moser leur faisait subir une censure spéciale et confisquait tout ce qui n'était pas pantalon rouge ou capote bleue, sous prétexte que c'étaient des vêtements civils, que nous n'étions pas autorisés à posséder. J'ai vu de la sorte confisquer des uniformes bleu- horizon, et toute réclamation attirait cette réponse que la seule tenue réglementaire du soldat français était le pantalon rouge. Le prix fantastique auquel se vendaient à Berlin les effets d'habillement quels qu'ils fussent, faisait de cette petite opération de censure un commerce fort lucratif.

Sous les ordres de Moser se trouvait un unteroffizier nommé Passoth. Commis-voyageur en machines à écrire, il avait commencé par en placer une demi-douzaine dans les divers bureaux du camp, et pour cette action d'éclat il fut nanti dans le camp d'une autorité que ne lui conférait ni son grade ni son intelligence, mais qui servait admirablement ses instincts de brute. Sa figure carrée, soulignée d'un menton puissant, et ses mandibules proéminentes de cannibale criaient la méchanceté de tout son être. Grand et fort, bâti pour le front, il ne devait de rester ainsi embusqué dans un camp de prisonniers qu'à une adroite simulation qui était devenue son perpétuel souci : chaque fois que revenaient les visites médicales périodiques du personnel du camp, pour les départs aux armées, on voyait Passoth s'y prendre huit jours à l'avance, et durant une semaine arpenter le camp en boitant d'une façon lamentable, courbé en deux, comme prêt à rendre l'âme, il eût apitoyé les plus insensibles. Durant ces quelques jours, tout le camp jouissait d'un répit marqué. Mais à peine la visite terminée, et Passoth reconnu malade et inapte au front, il se redressait et s'abandonnait avec frénésie à sa joie de mal faire.

Je l'ai vu frapper un pauvre Polonais à coups de baïonnette, jusqu'à ce qu'il fût obligé de s'arrêter, exténué lui-même de fatigue, et après quelques instants de repos recommencer de plus belle, en tenant son arme à deux mains. Je l'ai vu frapper à coups de pieds un pauvre Français blessé à la jambe, qui pouvait à peine se tenir debout, pour le forcer à courir à l'heure du rassemblement.

Le dimanche après-midi, tous les autres gradés étant sortis, il demeurait seul maître du camp, et ordonnait généralement l'exercice durant la plus grande partie de l'après-midi : nous faisons alors des l'école de section et des marches sous le commandement de nos sous-officiers, et comme il avait

surtout la haine des Français, les Anglais étaient congédiés les premiers après quelques heures d'exercice, puis les Russes, et les Français n'étaient libérés les derniers, que longtemps après.

Il lui est même quelquefois arrivé de rassembler les Français seuls, uniquement pour nous dire, après nous avoir mis au garde-à-vous, « *Schweinerei ! Schweine Franzosen ! Kamel !*¹ ».

Ces aménités, d'ailleurs, glissaient sur nous comme l'eau sur le marbre.

La principale brimade de Moser et de Passoth, était le rassemblement d'alerte : une trompe électrique installée à cet effet au sommet d'un grand mât au milieu du camp, et actionnée du bureau de Moser, sonnait à l'improviste à toute heure du jour ou de la nuit, et suivant la fantaisie de ces deux Boches qui en changeaient constamment l'interprétation, ces coups d'alarme nous enjoignaient ou bien d'avoir à réintégrer en courant les baraques, ou bien d'avoir à en sortir instantanément, ou bien encore de se coucher sur le sol et d'y demeurer immobile où on se trouvait, à l'endroit où on avait été surpris par l'alerte. Ces ordres sans cesse modifiés finissaient par se confondre, si bien que lorsque cette maudite trompe résonnait au moment où on s'y attendait le moins, personne ne savait quelle était la consigne, et c'était un désordre, une cohue indescriptibles surtout parmi les Russes qui étaient en plus grand nombre à Dœberitz. Si on songe que chaque baraque abritait cinq cents hommes, et qu'une porte d'environ un mètre cinquante d'ouverture y donnait seule accès en cas d'alerte de ce genre, on voit le temps qu'il fallait pour que tout le monde fût rentré, il se produisait devant cette porte une bousculade terrible. Il fallait voir alors se précipiter Passoth la baïonnette levée, tel un chien de berger courant autour d'un troupeau de moutons, et frapper tête baissée tout ce qui se trouvait à sa portée : il était vraiment là dans son élément, et si ce n'est qu'il était écoeurant de voir cette brute frapper des prisonniers désarmés et affaiblis par les privations, et blessés pour la plupart, c'était presque beau de voir cet homme gesticuler, se déployer, hurler et cogner jusqu'à l'épuisement, tant il était dans son état naturel, si tant est que la perfection consiste dans l'adaptation complète d'un objet ou d'un être au but pour lequel il est conçu et créé.

La chose d'ailleurs était sérieuse, car nous savions que les sentinelles postées autour du camp armaient leur fusil dès le premier coup de trompe et mettaient en joue cette foule qu'un désordre de panique agitait devant la porte, et nous étions prévenus qu'on faisait feu sur quiconque serait encore dehors après un délai de trois minutes.

¹ Cochonnerie ! Cochons de Français ! Chameaux !

C'étaient les jeux habituels du feldwebel, et pendant les deux années que j'ai habité Dœberitz, cette cérémonie s'est répétée en moyenne une fois par semaine, nous l'avons quelquefois subie jusqu'à trois fois dans une journée.

Une seule fois cela se termina par une fusillade ; ce fut le jour de l'Ascension 1915, où plusieurs prisonniers trouvèrent la mort, et dont le responsable fut un autre unteroffizier nommé Reinicke. Je n'en ai pas été témoin, mais la chose venait de se produire lorsque j'arrivai dans le camp de Dœberitz, et j'en ai entendu cent fois le récit de ceux qui y avaient assisté et portaient encore dans le regard la terreur de cette scène de massacre.

Le jour de l'Ascension, deux Russes ayant été punis de poteau pour quelque peccadille, furent garrottés, pendus par les mains, sur un pylône d'éclairage électrique, de façon si barbare qu'ils y perdirent tous deux connaissance au bout de quelques instants. Ce que voyant, leurs compatriotes cherchant à leur venir en aide, s'approchèrent petit à petit de l'une des deux victimes, et s'enhardirent si bien, qu'ils parvinrent à couper une partie de la corde qui menaçait d'étrangler complètement leur camarade, non dans le but de le délivrer, car il était trop étroitement lié, mais pour l'empêcher de succomber.

À cette vue, le sous-officier Reinicke dégainant sa baïonnette, se lança dans la foule, et comme il avait tout particulièrement la haine des Français, au lieu de sévir contre les Russes qui entouraient les deux condamnés pendant lamentablement sur leur poteau, il se précipita à l'opposé contre un groupe de Français qui avaient assisté de loin à cette scène. Le groupe, naturellement s'éparpilla comme une volée d'oiseaux et seul resta sur place un malheureux Français nommé B¹ qui blessé à la jambe ne pouvait fuir, et le Boche s'acharna sur lui jusqu'à briser sa baïonnette. Aussitôt la trompe d'alarme retentit, et après le nombre de minutes réglementaire, les sentinelles firent feu de tout le tour de l'enceinte, sur les quelques malheureux qui couraient encore affolés dans le camp désert, et une véritable chasse à l'homme commença jusqu'à ce que tous fussent tombés ou rentrés. Inutile de dire que la sécurité de ceux qui avaient déjà réintégré les baraques était toute illusoire, car les balles traversaient de part en part ces constructions en planches, et il y eut autant de victimes au dedans qu'au dehors. Au total sept morts dont un Français, et six Russes, et plusieurs blessés.

¹ Béghin

À quelques temps de là l'unteroffizier Reinicke fut nommé sergent, ce qui n'était que juste, car il avait au moins vu le feu, chose rare pour les embusqués de cet acabit.

Une autre figure caractéristique de ce camp était un gefreiter nommé Lucke : celui-là présentait un autre aspect typique du Boche, c'était surtout un profiteur. Il ne s'occupait guère des prisonniers et n'avait pas le temps de les maltraiter, attentif tout le long du jour à tirer bénéfice, de tout ce qui lui passait par les mains, volant nos colis de vivres, volant du bois dans l'atelier de menuiserie, volant des boîtes de conserves dans le local où nous étions obligés de les déposer, volant les vêtements civils reçus dans les colis et mis en dépôt dans une baraque spéciale, volant même les vêtements en tissus de papier fournis par le gouvernement allemand pour l'habillement des prisonniers. Si on songe à la rareté de toutes choses à Berlin, au manque absolu de maintes denrées de première nécessité qu'y avait créé le blocus, on comprendra combien lucratif était ce petit commerce, aussi Lucke tenait-il fort à sa place, et à l'instar de Passoth, l'approche de chaque visite en vue de l'envoi au front lui causait-elle une violente maladie d'entrailles ; durant une semaine avant la visite on le voyait, lui généralement alerte et ingambe, capable d'escalader toute baraque fermée à clef, on le voyait courbé en deux, se tenant le ventre des deux mains et poussant des soupirs à fendre l'âme. Il faut reconnaître que la comédie était admirablement jouée, aussi-réussissait-il à toutes les fois et garda-t-il sa bonne place jusqu'à la fin, malgré la jalousie de tous ses collègues.

Le feldwebel Berger, préposé à l'infirmerie, mérite aussi une mention spéciale. Il se donnait comme Alsacien, pour capter la confiance des Français, mais nul ne s'y est jamais laissé prendre car ses allures de brute contrastaient trop violemment avec ses prétentions : il manœuvrait chaque matin les blessés et les malades comme du bétail, pour les présenter à la visite du médecin-major.

Un fait entre cent donnera une idée de sa manière : il avait décidé, de sa propre autorité, qu'il était défendu à quiconque de venir à la visite médicale avec une canne, quelle que fût la gravité de la blessure, il confisquait toute canne entrant dans la salle de visite, et j'ai vu de pauvres diables blessés à la jambe ou au pied, incapables de se soutenir, et tomber sans cet appui nécessaire. Berger alors les frappait de toutes ses forces jusqu'à ce que, se relevant sous les coups, ils se décidassent à se rendre devant le major en sautant sur leur pied valide, et une fois la visite finie, le problème se posait pour ces infortunés, de se procurer une autre canne, ce qui était encore chose particulièrement difficile, dans un camp où nous manquions de tout.

Le médecin allemand n'avait d'ailleurs pas beaucoup plus d'égards pour les malades, que son feldwebel sanitaire: passant un jour à l'hôpital de Rohrbeck, où étaient évacués les malades de Dœberitz, devant le lit où gisait un Sénégalais nommé A¹ atteint de fluxion de poitrine, il se contenta, pour tout soin, de lui cracher à la figure en disant en français : « C'est bien bon assez pour un nègre ! »

Tous ces Boches payaient périodiquement leur bonne place dans les camps en souscrivant ostensiblement à chaque emprunt, pour des sommes considérables, sur la liste que le commandant faisait circuler parmi eux, et une fois l'emprunt souscrit, une certaine combinaison louche leur permettait de racheter leur engagement, avant tout versement, par le paiement d'un léger dédit ; de cette façon, ils passaient à peu de frais vis-à-vis des officiers pour avoir fait au pays un sacrifice considérable, qui n'existait en réalité que sur le papier. Comme cette manière d'opérer se pratiquait en grand, c'est de cette façon que les emprunts allemands étaient toujours couverts bien au delà de leur chiffre, mais c'était essentiellement fictif. L'opération n'était couverte en grande partie que par une émission de papier, ce qui, dès la signature de l'armistice, a amené le change allemand à ce qu'il est aujourd'hui.

Dans le même ordre d'idées, nos gardes-chiourmes portaient tous avec affectation la bague de fer que le Gouvernement donnait à quiconque avait apporté à l'État des bijoux d'or; elle portait en relief ces mots : Geld gabe für eisen¹⁹¹⁴². L'un d'eux ayant perdu la sienne, j'eus la bonne fortune de la trouver, et je la gardai, me réjouissant à la pensée que celui-là au moins regretterait l'opération, ayant donné son or, et n'ayant même plus son fer.

Au-dessus de ce personnel subalterne se trouvaient d'abord un certain hauptman dont nul n'a jamais su le nom, mais que nous avons surnommé « le vieux crabe », sorte de gâteux incapable, et ensuite le commandant du camp, l'oberst Alberti.

De famille italienne, ce n'était pas un Boche pur sang, aussi n'était-il que par occasion brutal hurleur et violent. Une chose surtout le mettait hors de lui, c'était le mot boche qu'il punissait de quinze jours de cellule au pain et à l'eau, dans l'inaction et l'obscurité. Par un retour de lointaines dispositions ataviques, on l'a quelquefois vu presque poli, ayant de vagues notions des idées de justice et d'honneur, et par dessus tout n'admettant pas de ses inférieurs qu'ils frappent les prisonniers, aussi, bien entendu, nul n'a jamais été maltraité en sa

¹ Am'adhou

² J'ai donné mon or pour du fer

présence durant les quelques cinq minutes qu'il passait chaque jour dans le camp.

Sa plus grande joie, plaisir d'ailleurs inoffensif, était de nous passer en revue chaque année le vingt-sept janvier, jour de la fête du Kaiser : il nous faisait aligner avec beaucoup de mise en scène sur les trois faces d'un carré, dans le milieu du camp, et le personnel allemand formait le quatrième côté. Il passait ensuite sur le front de cette formation, en grand appareil, avec le même orgueil, et la même jouissance intime que s'il eut passé en revue les cuirassiers blancs de la garde, et terminant par les Allemands, il leur adressait un discours patriotique qui se terminait par un *Hoch !* général. Cette scène où nous figurions contraints et forcés nous révoltait profondément, aussi affections-nous toujours de paraître à cette revue avec les vêtements les plus misérables que nous eussions en notre possession : on sortait ce jour là ses haillons et ses sabots et nous rappelions, à vrai dire, par notre tenue, les soldats de Jemmapes ou de Valmy. Aussi était-ce grotesque de voir ce colonel en grande tenue inspecter imperturbablement notre foule de loqueteux et de va-nu-pieds.

Ce commandant du camp avait comme secrétaire un petit lieutenant Baumeister, le type le plus accompli de l'espion, parlant le français sans le moindre accent, ne faisant pas mystère du genre de besogne qu'il accomplissait à Paris avant la guerre, et déclarant à qui voulait l'entendre, qu'il y viendrait reprendre ses occupations aussitôt la paix signée.

Les trois camps de la région, Dœberitz, Dyrotz et Müncheberg étaient sous les ordres du général Olsen von Cassel, célèbre par ses atrocités. Nous n'avions, bien entendu, aucune relation avec lui, il ne vint que rarement dans le camp où sa présence jetait la terreur parmi tout le personnel allemand, mais nous avons senti maintes fois sa barbarie dans les proclamations qu'il faisait afficher, et dans toutes les décisions qu'il prenait à notre égard.

Tous ces Allemands de goûts, de nature, et de tendances diverses avaient tous un point commun, c'était l'immoralité la plus effrayante. L'Allemagne, telle qu'il m'a été donné de la voir, est incontestablement le pays le plus corrompu de tout l'univers, et la débauche la plus éhontée y atteint dans toutes les classes de la société des limites qu'on ne saurait soupçonner. Je l'ai déjà dit, d'ailleurs, je place l'Allemand dans l'échelle des êtres vivants, immédiatement au-dessous du chien.

Ce camp de Doeberitz qui pouvait mesurer environ deux cents mètres sur cent cinquante renfermait une population flottante de trois mille prisonniers

comprenant par tiers des Français, des Anglais et des Russes. Une double enceinte de fils de fer barbelés l'encerclait, entre lesquels circulaient des sentinelles, et à trois endroits différents avaient été construites dans le chemin de ronde des étables à porcs répandant autour d'elles une odeur effroyable, et disposées de telle façon que de quelque côté que vint le vent, nous fussions toujours empoisonnés de ces relents de porcherie qui ne nous quittèrent plus pendant deux ans. L'été surtout, par les chaleurs torrides que nous subissions dans ce désert de sable brûlant (nous y avons vu jusqu'à trente-neuf degrés centigrades), cette atmosphère empoisonnée était une souffrance de tous les instants. Les animaux devaient être nourris en principe de nos détritiques que l'on recueillait dans un tonneau placé à la porte de chaque baraque, aussi dès que nous nous en aperçûmes, prîmes-nous nos dispositions pour les rendre inutilisables, en y introduisant soit du savon, soit de la soude, soit des débris de verre qui ne furent pas sans causer une grande mortalité parmi les porcs ; mais nous cessâmes cette manière de faire dès que nous vîmes que les Russes de plus en plus affamés se jetaient sur cette pâture : une corvée d'une vingtaine d'hommes était désignée chaque matin pour transporter ces tonneaux, et l'on voyait ces pauvres gens se disputer à qui aurait la bonne fortune de faire partie de cette équipe, car c'était la nourriture assurée pour la journée, et une fois au travail, je les ai vus bien souvent se plonger la tête dans le tonneau, et dévorer à même ces restes infâmes.

Chaque fois qu'il venait au camp une délégation d'ambassade neutre, ou de journalistes, ou quelque visiteur officiel, on les conduisait en premier lieu visiter la porcherie, et ils en sortaient favorablement impressionnés sur la nourriture réservée aux Prisonniers, car on leur laissait supposer, bien entendu, que ces animaux nous étaient destinés. Il est inutile de dire que jamais un seul d'entre eux ne passa par notre cuisine.

Voici comment était organisée à Dœberitz, la censure des colis qui nous venaient de France : Une équipe de prisonniers français se rendant chaque jour à la gare de Dœberitz-Dalgow, déchargeait les colis des wagons dès leur arrivée, puis les classait en vue de la réexpédition soit au camp, soit aux divers chantiers de travail, ou *Kommandos*. Cette catégorie était de beaucoup la plus importante, car sur sept mille Français environ rattachés au camp de Dœberitz, trois à quatre cent seulement vivaient effectivement au camp, le reste était détaché au travail dans des usines quelquefois bien loin de là, à plusieurs journées de voyage, c'est dire si la réexpédition dans ces conditions, à nos infortunés compatriotes, était chose compliquée et aléatoire.

Une fois ce premier classement fait, tous les colis indistinctement étaient ouverts devant des censeurs allemands qui y prélevaient au hasard de leur fantaisie tout ce qui leur semblait bon à prendre, sous prétexte d'interdiction

de telle on telle denrée. Il ne nous a jamais été possible, malgré de nombreuses demandes, d'obtenir de la censure la liste des objets prohibés, afin de prévenir nos familles de s'abstenir de nous expédier ces derniers, il nous a toujours été répondu que les décisions du Kriegsministerium étaient secrètes et ne pouvaient être communiquées aux prisonniers. C'était donc l'arbitraire le plus absolu qui présidait à cette visite.

En principe, on nous confisquait tous les liquides quels qu'ils fussent, et tous les produits pharmaceutiques, même ceux destinés aux malades de l'hôpital, et au Comité de Secours officiellement institué entre nous pour venir en aide aux prisonniers nécessiteux. J'ai vu de pauvres malades à la mort, attendant anxieusement chaque jour pendant des mois entiers (le temps de recevoir réponse à une lettre) une potion ou un médicament qu'ils avaient demandé à leur famille, et dont ils espéraient le soulagement ou la guérison, se le voir confisquer brutalement et sans explication, lorsqu'il leur parvenait enfin. Il faut avoir vu le désespoir de ces malheureux, pour comprendre qu'elle dose de barbarie et de férocité implique cette façon de faire.

Après que les censeurs avaient ainsi fait leur choix, tout le reste du colis étaient visité minutieusement, il n'est pas un petit paquet qui ne fût arraché en deux, puis remis tel quel dans l'emballage. Cette première visite avant déjà assez malmené le contenu des colis, le transport de Dœberitz à Galgenberg n'était pas fait pour les améliorer, et à leur arrivée, après avoir passé une nuit dans la baraque où habitait le feldwebel Moser, où il en disparaissait régulièrement un certain nombre, ils nous étaient remis en subissant une nouvelle censure devant le sous-officier de jour. Tout ce qui avait été épargné dans la première visite était saccagé dans la seconde, les plaques de chocolat étaient émiettées, les cigarettes étaient dispersées et souvent ouvertes, tous les emballages, sacs, papiers et enveloppes de toutes sortes étaient retirés, et ce qui restait de l'infortuné colis, versé pêle-mêle dans les musettes ou les récipients que nous étions tenus de présenter pour venir en prendre livraison. On juge quel mélange informe nous rapportions dans nos baraques. Aussi, que de journées avons-nous passé à trier un à un les grains de riz d'avec les grains de café, les haricots, les morceaux de sucre, les débris de nouilles, les brins de tabac, les morceaux de beurre ou de graisse, etc. La nécessité rendait ingénieux, et nous avons fini à la longue, pour opérer ce triage, par nous construire avec le fer-blanc des boîtes vides, toute une série de tamis, passoirs, et instruments divers qui séparaient les objets par grosseur, et aussi par densité, quand nous pouvions faire intervenir un petit filet d'eau courante.

Malgré la sévérité de cette censure, les Boches ne purent jamais empêcher complètement les lettres et les journaux de France de nous parvenir

clandestinement par des moyens qu'ils ignoreront toujours, et à malin, malin et demi. Aussi quelle saveur avaient ces petits billets lorsqu'on les lisait secrètement en des conciliabules cachés, le soir, assemblés autour d'une bougie, on en pesait chaque mot, et l'espoir renaissait alors au cœur des plus pessimistes.

Les boîtes de conserves soudées subirent à dater de février 1917 un traitement spécial : les censeurs, à la gare les prélevaient, les étiquetaient au nom du destinataire, et les remplaçaient dans les colis par un petit bulletin signé, reconnaissant le nombre de boîtes enlevées. Ces boîtes au nombre de plusieurs milliers chaque jour étaient acheminées séparément vers une baraque spéciale où elles étaient mises sous clef, et où on pouvait se les faire délivrer chaque jour pendant une heure déterminée, sur présentation du reçu. Comme ce magasin aux conserves se trouvait hors du camp, et que les Allemands seuls en possédaient la clef, il n'y avait dès lors plus aucun contrôle pour nous, et en fait, dès l'application de cette mesure il disparut chaque jour environ cinquante pour cent des boîtes reçues. Lorsqu'on se



Reçu de boîtes de conserves volées

présentait au guichet muni de son petit ticket signé du censeur, on s'en voyait contester l'exactitude, et l'on vous répondait cyniquement qu'il ne fallait pas insister pour réclamer, puisque le rayon à votre nom était vide : c'était le triomphe absolu de la théorie du chiffon de papier, où un bon Allemand ne reconnaît sa signature, que s'il ne doit en résulter pour lui aucun désagrément.

En juin 1917, nous fûmes privés de colis pendant un mois, par mesure de représailles, parce que, nous disait-on, le Gouvernement français affamait les prisonniers allemands en France. Ce fut alors le pillage le plus effrayant qui se soit jamais vu : tous les colis qui durant ce laps de temps arrivèrent à destination des sept mille Français rattachés au camp, furent confisqués (Il en arrivait en moyenne à cette époque, un wagon de dix mille kilos tous les deux jours). On vit alors tous les Boches se jeter sur la nourriture, la brasser à pleines mains, et la palper voluptueusement comme Harpagon palpait son or, on les vit mordre à même les paquets, sans souci d'aucun choix, et durant ce mois ce fut une orgie, une débauche de mangeaille. Et comme bien entendu, ils n'arrivaient pas à tout manger dans la journée au fur et à mesure des arrivages, chaque censeur partait le soir chez lui avec une pleine charge pour rassasier sa famille, et vendre le surplus à Berlin, où tout ce qui était susceptible d'être mangé se vendait à poids d'or.



Reçu de boîtes de conserves volées

Le dépôt de boîtes de conserves du camp fut également vidé, environ deux mille boîtes furent ainsi volées, et réparties entre les huit ou dix sous-officiers qui constituaient le personnel allemand du camp ; il n'est pas jusqu'aux vivres de réserve du Comité de Secours du camp pour les malades et les indigents, qui ne disparurent

aussi de la sorte, sous le fallacieux prétexte de réciprocité dans le traitement des prisonniers.

Ceux qui ont bénéficié de cette petite opération lucrative en parleront sans doute bien longtemps, car les repas qu'elle leur rapporta pendant un mois ont dû marquer étrangement dans leur existence, au milieu de la famine causée par le blocus des Alliés, telle une oasis fraîche et verdoyante perdue au milieu d'un désert desséché.



Reçu de boîtes de conserves volées

Au bout de quatre semaines environ, on nous fit savoir que le Gouvernement français ayant été contraint de céder (!) nous étions de nouveau autorisés à recevoir des colis.

L'équipe de censeurs qui opéraient à la gare de Döberitz, était presque entièrement composée de Juifs dont l'âpreté au gain était un sûr garant de la rigueur de leur visite, puisque presque tous les objets confisqués devenaient leur profit personnel. Un certain Meyer présidait aux destinées de ces honnêtes fonctionnaires. Il était, lorsqu'il y débuta en 1915, d'une maigreur excessive, et contrairement à tous ses compatriotes qui suivirent la marche inverse, il était, fin 1917, d'une obésité respectable: à quelque heure du jour qu'on le vît, il était occupé à manger quelque chose.



Reçu de boîtes de conserves volées

Ce Meyer qui parlait un peu le français, avec un accent du cru, se donnait pour un bijoutier établi de longue date à Paris, rue de la Paix, c'était le type le plus répugnant du juif boche, sans conscience et sans foi,

prêt à nuire à quiconque et à vendre son père et sa mère, pour en tirer bénéfice.

Nous lui avons un jour joué un tour dont nous avons parlé longtemps: Il arrivait quelquefois que parmi les colis qui nous passaient entre les mains pour le classement, se trouvaient par erreur des colis destinés à des soldats allemands de la garnison de Dœberitz, et égarés dans le wagon à nous adressé. Dans ce cas, nous faisons à notre tour ce que nous appelions « la censure de représaille », qui consistait à faire disparaître entièrement le colis; la plupart du temps en le jetant dans le feu, car le contenu ne valait généralement pas la peine d'être retiré : il y avait là un petit tour de main spécial que nous avons tous rapidement acquis, et l'opération qui n'allait pas sans danger, au milieu des censeurs circulant parmi nous, nous donnait chaque fois ce petit frisson d'émotion suivi de celui de la satisfaction intense de la réussite. Aucun de nous par bonheur, ne fut d'ailleurs jamais pris, à ce manège. Or un jour, ô joie ! l'un de nous se trouva avoir en mains un colis destiné au censeur Meyer : C'était double plaisir que de lui faire subir les représailles, aussi, avec quelles précautions fut-il ouvert, presque à sa barbe, et il ne saura jamais quelles ruses d'apaches a nécessité cette opération. Le plus beau de l'affaire est que le colis valait la peine que nous nous donnions, la prise était bonne, il contenait deux cents cigares en quatre magnifiques boîtes. Avec d'infinies précautions, l'emballage fut bridé, puis les cigares étant ainsi devenus anonymes, nous en fîmes le partage entre nous, et pendant plus d'une semaine, toute l'équipe des Français occupés aux colis, fuma sous les yeux de Meyer, de beaux et longs cigares qui étaient, ma foi, délicieux. Plus d'une fois il en huma l'arôme en passant dans notre sillage, peut-être trouva-t-il qu'ils ressemblaient étonnamment à ceux qu'il attendait, toujours est-il qu'il n'en eut que l'odeur, et que jamais cigares ne nous parurent si bons.

Le contenu de ces colis allemands qu'il nous arrivait de subtiliser ainsi de temps à autres, a été pour nous un véritable baromètre des effets du blocus pour l'Allemagne, car nous avons vu baisser progressivement la quantité et surtout la qualité des denrées qu'ils renfermaient. Au début, en 1915, c'était presque toujours des galettes, du saucisson, du lard, mais petit à petit tout cela diminua et disparut, et les paquets ne contenaient plus que de la farine de sarrasin, des glands de chêne, ou des feuilles de bouleau roulées en cigarettes, et le plus beau de l'affaire est que dans presque tous ces colis se trouvait une lettre que nous rapportions précieusement au camp et nous mettions immédiatement à contribution nos camarades interprètes, dans l'espoir d'y trouver quelque chose d'intéressant.

Nous avons traduit un grand nombre de ces lettres, et toutes, en substance, disaient à peu près ceci: « Mon cher Fritz, les temps sont bien durs, nous

n'avons plus rien à manger, il y a plusieurs mois que nous n'avons vu un morceau de viande, néanmoins nous avons tous pris sur notre maigre ration de glands pour t'envoyer ce petit colis, car tu as plus que nous besoin de manger. Ton pauvre père se désole et en tombe malade, ta sœur Frida devient anémique, et nous ne savons que faire pour la tirer de sa langueur, il n'y a plus ni vin, ni pommes de terre. Quand donc finira cette maudite guerre ! Je t'écris ce petit mot dans ce paquet car les lettres sont censurées si sévèrement, et il faut bien que tu saches la vérité, car tu pourrais bien ne plus nous retrouver à ton retour ».

On juge si Fritz, quand il recevait des missives de ce genre devait partir au feu allègre et le cœur léger. Où était la guerre fraîche et joyeuse de 1914 ! Aussi quelle joie intense entre nous en déchiffrant clandestinement ces lettres le soir à la lueur d'une bougie, et comme à ce ton de plus en plus larmoyant nous exultions et nous disions avec une confiance grandissante ; On les aura! On les a !.....

Un autre fait donnera une idée de ce que mangeait la population civile en 1917.

Au mois de juillet de cette année, je demandai et obtins, ainsi qu'un autre prisonnier anglais, l'autorisation d'aller sous la surveillance d'une sentinelle, à la ville de Spandau, pour y faire, quelques achats d'objets divers, tels que papier, crayons encre, etc., destinés à la bibliothèque du camp, à l'organisation et à l'entretien de laquelle j'avais été préposé. La sentinelle avait pour consigne de nous accompagner dans tous les magasins où nous entrerions, mais de nous interdire l'accès des cafés et des restaurants. Malgré cela, nous avions projeté de faire l'expérience d'un déjeuner au restaurant, et le moyen le plus simple était de promener notre cornac de rue en rue, et de magasin en magasin, jusqu'à midi (nous étions en route depuis sept heures du matin), nous savions parfaitement que lorsqu'il aurait faim nous le mènerions à notre fantaisie.

Effectivement, en passant devant un des beaux restaurants de la ville, nous lui faisons signe, il acquiesce, et nous entrons. Dans la salle pleine de monde nous nous installons tous deux à une table, et malgré la sentinelle qui s'assied derrière nous, baïonnette au canon, personne dans le public où se trouvaient beaucoup d'officiers, ne semble s'étonner de notre présence. Il faut dire que je ne portais pas ce jour-là, mon pantalon rouge, et que comme je l'ai déjà dit, l'Allemand de l'intérieur ne conçoit pas un Français qui ne soit pas en pantalon rouge ; quant à mon camarade anglais, c'était un marin, et son uniforme était, au premier coup d'œil, moins nettement significatif que ne l'eût été un uniforme kaki.

Le garçon s'approche obséquieusement de nous, et nous lui demandons la carte « Il n'y a pas de carte, nous répondit-il, c'est aujourd'hui le jour des carottes (Karottentag) ». Et sur notre acceptation du menu du jour, voici ce qu'il nous servit un potage aux carottes, suivi d'un plat de carottes cuites à l'eau, et en dernier lieu de petites boulettes de carottes hachées et grillées au four, le tout arrosé de ce qu'ils appellent de la *Karamelbier*, c'est-à-dire de la bière dans laquelle il n'y a ni houblon, ni orge, et où entre seul du colorant chimique.

Tel est le repas qu'on servait en juillet 1917 pour cinq marks, dans un des plus grands restaurants de Spandau, repas que mangeaient, et dont se contentaient les nombreuses personnes dont ce restaurant était rempli.

Mais l'aventure ne se termina pas là, car pressentant que nous ferions une assez maigre chère, nous avons pris tous deux nos précautions, et avons apporté, mon camarade et moi, chacun une musette convenablement remplie de provisions provenant de nos colis, et après qu'eut été terminé ce dîner aux carottes, nous nous mîmes en devoir d'ouvrir quelques boîtes de sardines, de poulet à la gelée, puis de la confiture, du beurre, et du pain blanc.

Dès ce moment, l'attention de tout le restaurant fut concentrée sur notre seule table, et durant le temps que nous mangeâmes, bien à notre apaisement, nous pûmes entendre les chuchotements partant de tous côtés :

De la viande !

- Du vrai beurre
- Du pain blanc !

Puis la sentinelle ayant obtenu pour prix de sa complaisance de terminer les quelques restes que nous lui laissâmes à cette intention, nous sortîmes dignement du restaurant sentant rivés à notre personne les regards de vénération et d'ébahissement de tout ce public, devant deux hommes qui venaient de se rassasier sous leurs yeux, de ces choses dont ils croyaient avoir perdu jusqu'au souvenir. Je ne vois pas semblable scène se passant en France, et deux prisonniers boches narguant le public de la sorte, aussi me couchai-je le soir avec l'impression une fois de plus, d'une victoire morale. C'était peu de chose en vérité, mais toute notre existence de prisonniers était concentrée en ces impressions dont nous vivions, ou au contraire dont mouraient ceux qui voyaient tout en noir.

Lorsque j'arrivai à Dœberitz, il n'existait au camp aucune organisation assurant aux prisonniers catholiques l'exercice de leur religion. Dans ce Brandebourg, citadelle du luthérianisme, tout était prévu pour le culte protestant, dont les diverses sectes avaient leurs offices réguliers chaque dimanche, présidés par des pasteurs anglais, internés civils, qui venaient spécialement à cet effet, du camp voisin de Ruhleben, anglicans, non conformistes, gaëlics, etc. Un pasteur suisse vint aussi à plusieurs reprises pour les Français, mais il n'y avait au camp que trois Français protestants. Les Russes avaient leur service orthodoxe avec un Pope prisonnier, et enfin les juifs se virent bâtir un local spécial qui, leur servit de synagogue où ils purent toujours assister à leurs offices sans être inquiétés, et, chose digne de remarque, cette synagogue resta jusqu'à la fin à l'abri de toutes les perquisitions, tel un refuge inviolable, cependant que le reste du camp était bouleversé méthodiquement à chacune de ces alertes.

Seuls par conséquent, les catholiques, les Français et les Polonais étaient privés des bienfaits et des consolations de leur religion. En effet, la manière dont on nous autorisa à l'observer, était tellement odieuse et pénible pour nous, que nous n'en retirâmes jamais qu'amertume et déception, sans même la satisfaction du devoir accompli, car nous en étions arrivés à nous demander à quoi nous étions tenus dans ces conditions, et si notre devoir, n'était pas au contraire de nous abstenir.

Chaque dimanche, on réunissait les catholiques qui le désiraient, et on nous conduisait entre deux cordons de sentinelles assister à la messe à onze heures dans la chapelle militaire du Camp allemand de Dœberitz, à quatre kilomètres de Galgenberg. Là, nous nous trouvions mélangés aux soldats boches de la garnison, et cette promiscuité nous révoltait, car nous ne pouvions pas admettre, dans notre bon sens d'honnêtes gens, que vinssent s'agenouiller ensemble devant le même autel d'une part nous, les prisonniers, les victimes de cette guerre injuste, et d'autre part les tortionnaires, les bourreaux, les sacrilèges de Louvain, de Guebwiller, d'Orchies, d'Arras, de Reims et d'ailleurs. Je ne sais si ma conception de la doctrine catholique est faussée sur ce point par la haine formidable que je garde contre les Allemands, mais cela me paraît une monstruosité, que Dieu puisse entendre en même temps les oraisons des prisonniers, et celles des Allemands.

Tant de belles paroles que la liturgie ramenait souvent en nos prières en des invocations émues et confiantes de nos âmes en détresse, n'étaient-elles pas de véritables blasphèmes en passant par leur bouche ? « Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis. Invocabitis me, et ego exaudiam

vos et reducam captivitatem vestram de cunctis locis. »¹. Et ailleurs ces promesses qui faisaient toute notre force et remplissaient notre attente résignée, d'une confiance surnaturelle : « Scriptum est enim : Mihi vindicta, Ego retribuam, dicit Dominus. »².

D'ailleurs ma conviction est faite que le catholique allemand n'est pas un catholique, leur religion n'est heureusement pas la nôtre, et leur idéal, plus heureusement encore, n'est pas le nôtre. Ce sont des gens qui se servent du catholicisme comme d'un moyen, et dans un but de guerre : Ils ont joué du Cardinal Hartman, le cardinal menteur, ils ont joué de Mgr von Gerlach le prélat espion, ils ont joué d'Ezberger le chef du centre catholique au même titre qu'ils ont employé les gaz asphyxiants, les lance-flamme, les balles dum-dum, et les baïonnettes, à dents de scie. La gazette de la Croix (*Vossische Zeitung*) l'organe officiel du parti catholique, n'est-elle pas la plus haineuse, la plus militariste et la plus gallophobe de tous leurs journaux?

Dès le premier dimanche que j'assistai à cette messe boche, je fus fixé, car le prêtre y prit la parole en français, et avec un accent odieux nous développa de façon insupportable le thème suivant : La guerre est un châtement, aussi est-ce pour punir la France que Dieu a armé le bras du Kaiser, par conséquent-la France qui a bien mérité d'être abattue n'a pas à se plaindre, et sa disparition est décrétée, *Gott mitt uns !*

N'est-ce pas le raisonnement du Kaiser lui-même dans ses proclamations militaires, et conçoit on un prêtre soi-disant catholique tenant dans son sermon le même langage que ce protestant mystique dont la folie consiste à se croire le justicier de Dieu ? Il fallait une ténacité peu commune et des principes à toute épreuve pour se mettre au dessus de ces contingences et persévérer à assister à la messe du dimanche dans ces conditions, et cette épreuve dura une année, d'octobre 1915, à septembre 1916.

D'ailleurs les empêchements les plus divers se succédaient quelquefois pendant plusieurs dimanches de suite pour motiver la suppression de ce rassemblement pour la messe : La séance du vaccin qu'on nous infligeait à jet continu avait lieu le dimanche à cette heure, ou bien une perquisition imprévue, une revue de couvertures, il n'est pas jusqu'à une visite du général

¹ J'ai des pensées de paix et non d'affliction, dit le Seigneur. Vous m'invoquerez, et je vous exaucerai, et je vous ramènerai de votre captivité. (Introït de la messe du 23^{ème} Dimanche après la Pentecôte.)

² Il est écrit : La vengeance m'est réservée, c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur (Epître de saint Paul; au 3^{ème} Dimanche après l'Epiphanie.)

annoncée pour l'après-midi, qui n'ait servi une fois de prétexte à la suppression de la messe, et comme nous nous en étonnions auprès du feldwebel Moser qui avait pris cette décision, il nous répondit par ces propres paroles : « En Allemagne, un général passe avant Dieu. » L'aumônier catholique allemand von Spée qui avait pourtant le grade de colonel et eût pu dicter sa volonté au personnel subalterne qui sévissait dans le camp, autorisait et couvrait toutes ces mesures: Ces gens là ne sont catholiques que jusqu'à un certain point, et dans la limite strictement compatible avec leur discipline de brute.

Cette chapelle militaire nous choquait et nous déplaisait à tous points de vue. C'était une construction en planches de style néo-boche, et l'ornementation intérieure en était vraiment repoussante. C'était un amas criard de couleurs vives hurlant d'être accouplées, dont la juxtaposition constituait un défi sacrilège au bon goût le plus élémentaire : sur un fond bleu violent se campait en des poses plastiques un monstrueux St-Michel qu'on eût pris pour un Lohengrin, n'était l'invocation qui l'entourait. Autour du cintre d'une coupole qu'un architecte digne de ce nom se reprocherait à jamais d'avoir commise, une immense inscription en lettres de feu : *Heilig! Heilig ! Kriegesheere! Saint ! Saint ! le maître de la guerre !*

L'ornementation de l'autel consistait uniquement en bombes, obus et projectiles de toutes formes et de tous calibres, et si la chose avait été possible je crois qu'ils eussent illuminé cet autel de lance-flammes, tandis que de l'encensoir se fussent dégagés des parfums de gaz asphyxiants, croyant ainsi honorer Dieu en lui faisant hommage de tout ce que leur cerveau a enfanté de plus diabolique.

Sur un des panneaux du côté du chœur, une chaire s'ouvrait sous forme de fenêtre, avec accès caché derrière la cloison, ce qui lui donnait à s'y

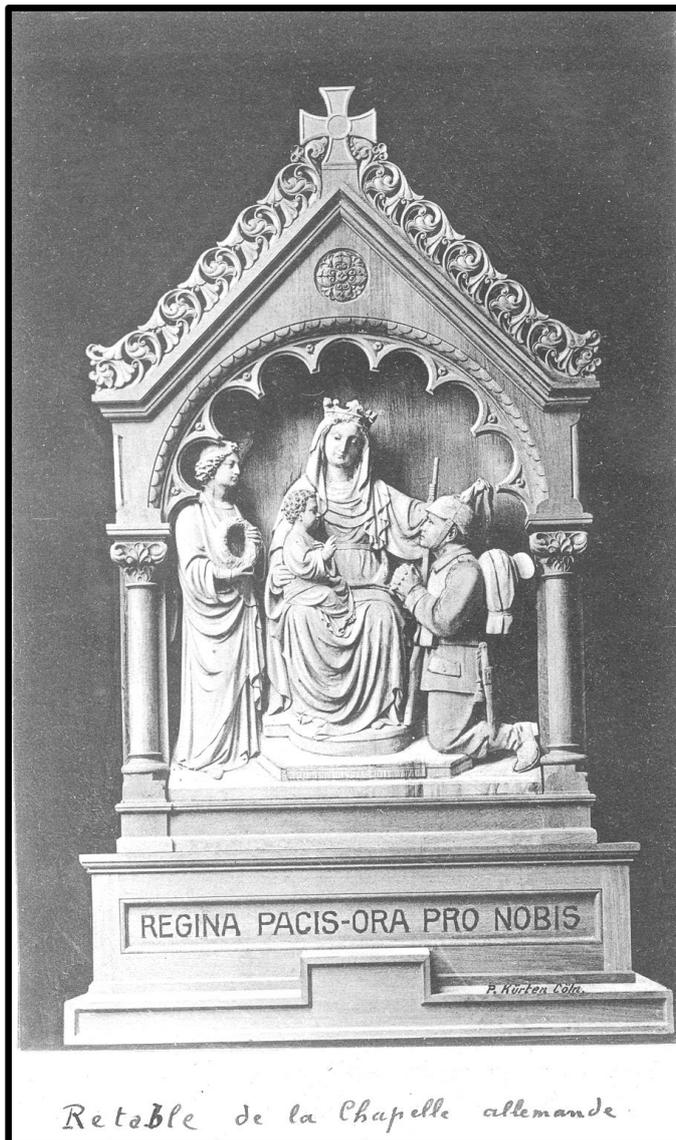


méprendre l'aspect d'une scène de Théâtre Guignol, et de l'autre côté, sur un grand retable en plâtras, imitation de vieux bois, c'était une scène à faire frémir, véritable blasphème en relief : cela représentait un soldat allemand casqué, botté, en tenue de campagne, agenouillé, les mains jointes, devant une Vierge assise qui d'une main tenait l'Enfant-Jésus sur ses genoux, et de l'autre, posée doucement sur le casque à pointe, présentait le barbare à la bénédiction de son Fils, cependant que vis-à-vis, un ange au facies bien allemand, tendait une couronne au Boche. Seul un cerveau de damné a pu

concevoir pareille scène, et l'on comprend quel frémissement de révolte nous secouait jusqu'aux moelles quand nous avons un semblable tableau sous les yeux pendant toute la durée de la messe.

Cette statue avait grand succès auprès des Allemands, car elle constituait en quelque sorte une vengeance à l'affront qu'avait essuyé le Kaiser, lorsque partant en guerre, il avait, à la recherche d'un effet théâtral, demandé au Souverain Pontife Pie X de bénir les armées allemandes : le Saint Père avait refusé, répondant : Je bénis la paix seulement. Et le sculpteur faisant fi de ce juste refus en avait appelé pour ainsi dire à une juridiction plus haute, en forçant la bénédiction de la Ste-Vierge et de Dieu lui-même.

L'aumônier militaire allemand était bien digne de sa chapelle, c'était le



Graaf von Spée, un membre de la haute aristocratie allemande, frère de l'Amiral voir Spée qui fut tué au début de la guerre dans un des premiers engagements sur mer.

Je ne puis mieux dépeindre ce personnage méprisable qu'en lui appliquant ces paroles de Léon Bloy : « Ce qu'on savait bien, c'était sa haine de la France. Mais cette haine qui avait les caractères de l'hydrophobie était aussi peu explicable que lui-même, car il détestait ou paraissait détester la France

beaucoup moins comme Allemand que comme prêtre, tout sale prêtre qu'il fût. »¹

Sachant quelques mots de français, il cherchait volontiers à entrer en conversation avec nous, et toujours il retombait sur cet éternel sujet : La France a bien mérité cette guerre car elle est assez pervertie, et Dieu a choisi l'Allemagne pour rétablir l'ordre et la morale dans le monde.

Sa présence nous était devenue odieuse ; sa façon de célébrer la messe sentait atrocement le boche : il arrivait à l'autel botté et éperonné, ayant à peine déposé son casque, son cigare et sa cravache à la porte de la sacristie, une grande partie de la messe était récitée en allemand et le reste en un latin prononcé à l'allemande, qui nous révoltait. Nous n'y retrouvions plus rien des cérémonies et des oraisons qui nous étaient familières, et nous en demeurions troublés et inquiets.

Plusieurs fois déjà, j'avais été le trouver en délégation avec quelques uns de mes camarades pour lui demander pourquoi les catholiques étaient moins bien partagés que les prisonniers d'autres religions, et n'avaient pas le culte assuré dans le camp, avec un prêtre de leur nationalité. Il nous avait toujours éconduits en nous leurrant de promesses, mais nous revînmes maintes fois à la charge, car nous nous savions dans notre droit en réclamant, sachant que l'existence des chapelles dans les camps était réglementaire au même titre que les théâtres et les bibliothèques.

Or, à force d'insistance, il finit un jour par me dire : « Faites une collecte entre vous dans le camp, et lorsque vous aurez réuni dix mille marks, vous me les apporterez, et je vous ferai bâtir une baraque à usage de chapelle. »

Je lui répondis: « Non seulement je ne donnerai pas un pfennig moi-même dans ce but, mais j'engagerai mes camarades à ne rien verser non plus, car je ne vois pas pourquoi nous ferions les frais d'une bâtisse que le gouvernement allemand est tenu de nous fournir, et dont en outre nous serions obligés de vous faire cadeau en partant, puisque nous ne pourrions pas l'emporter lors de notre rapatriement. D'ailleurs nous savons que des sommes importantes provenant de souscriptions françaises sont déposées entre les mains du Cardinal Hartman pour les besoins religieux des prisonniers français, et la construction d'une chapelle rentre au premier chef dans cet ordre d'idées. »

L'effet fut subit, von Spée capitula et s'exécuta, et quinze jours après nous avions notre chapelle sans bourse délier, mais il est de toute évidence que si

¹ Un moine allemand

nous avons eu la naïveté de verser dix mille marks, sept mille cinq-cents au moins eussent été pour lui le petit bénéfice de l'opération, car je gage que la construction qui nous fut offerte, ne coûtait guère plus du quart de la somme demandée. C'était d'ailleurs une si belle camelote qu'au premier jour de grand vent toute la toiture s'envola, ce qui arriva notamment le jour de Noël 1916 au moment où nous entrions à la chapelle avec le corps d'un de nos camarades décédé, pour la messe d'enterrement. Nous dûmes abandonner le cercueil dehors sous la neige pour courir de toutes parts dans le camp, après les panneaux de la toiture, et les reclouer nous-mêmes sur les cloisons branlantes.



Un prêtre français, l'abbé T¹ prisonnier civil au camp de Paderborn fut envoyé à Döberitz en qualité d'aumônier, et nous eûmes dès lors à partir du mois de septembre 1916, nos offices religieux, indispensable réconfort moral pour nous tous qui loin de nos familles menions dans les privations de chaque jour cette existence de proscrits qui semblait ne jamais devoir finir, et dans cette atmosphère de haine qui suinte du sol même de l'Allemagne !

L'ingéniosité des prisonniers se donna libre carrière pour l'ornementation de cette chapelle, et le problème, comme d'habitude, se posa de cette façon :

¹ Thellier

faire quelque chose avec rien ; mais ici encore l'adresse et l'imagination des Français triomphèrent de toutes les difficultés, et les matières premières les plus étranges et les plus hétéroclites furent mises à contribution, telles que vieux clous, vieux fils de fer, débris de caisses à biscuits, déchets de papier, cartes postales, terre glaise, et surtout les vieilles boîtes en fer blanc qui furent pour les prisonniers une si grande ressource, pour faire avec un peu de patience et d'adresse tout le matériel nécessaire, chandeliers, souches, porte-missel, cadres, lampe du sanctuaire, jardinières d'autel, chemin de la croix,

sceau à eau bénite, éteignoirs, bancs, etc. Et tout ceci, bien entendu, suscitait chaque jour l'émerveillement des Allemands et aussi leur convoitise, car devant ces travaux de minutie, leur nature de lourdauds et de rustres se reconnaissait nettement inférieure.



Le maître-autel construit avec des planches de caisses à biscuits fut orné de jolies peintures, et surmonté d'une statue du Sacré-Cœur modelée par un prisonnier, le sculpteur L.¹ et l'un des petits autels latéraux dédié à la Sainte-Vierge portait sur un cartouche cette invocation à la fois consolante et réaliste : *Ad te clamamus exsules*, supplication qui résumait bien l'aspiration et la plainte de nos âmes, et nous montait chaque jour instinctivement aux lèvres.

Le 25 décembre 1916, l'autorisation de célébrer une messe de minuit nous fut refusée. En 1917, sur une demande semblable de notre aumônier, l'oberst boche Alberti répondit par un procédé bien allemand : il autorisa la célébration de la messe de minuit, mais en même temps il fit annoncer que les sentinelles avaient ordre de tirer sans sommation sur quiconque sortirait des baraques sous quelque prétexte que ce soit, durant cette nuit du vingt-quatre

¹ R.Largesse

au vingt-cinq décembre. Notre aumônier ne voulant pas risquer une tuerie certaine renonça bien entendu à user de l'autorisation si loyalement octroyée.

Ce chapitre de la chapelle m'amène à parler de cette chose éminemment triste qu'étaient les enterrements de prisonniers. Je ne sais rien de plus navrant que ces cérémonies, poignantes en leur simplicité et leur misère : un cercueil si misérable et si mal joint que le mort apparaissait entre les planches, je l'ai vu maintes fois, et une corvée de quatre prisonniers de la nationalité du défunt pour porter le corps. Nous avons dû au début, lutter contre le mauvais vouloir des Allemands pour obtenir l'autorisation de faire passer par la chapelle les morts de religion catholique dans leur transport de l'hôpital où ils avaient subi l'autopsie, jusqu'au cimetière, et le principe finit par être admis.



Pour les Français, nous nous cotisons généralement pour déposer sur la bière une couronne de feuillage nouée d'un ruban tricolore, et ce nous était un soulagement de penser que nos compatriotes reposaient ensuite au cimetière sous les couleurs françaises. Mais quelle angoisse au bord de ces tombes ! L'aumônier généralement prononçait quelques paroles, qui bien entendu évoquaient le souvenir de la patrie et de la famille absentes, puis nous jetions sur le cercueil cette terre maudite du sol ennemi qui, nous semblait-il, devait être si lourde aux infortunés que Dieu avait rappelés à Lui dans l'exil.

Lorsque les Russes inhumait un de leurs camarades, ils faisaient entendre durant la cérémonie au cimetière des chants funèbres de toute beauté. Cette psalmodie qui fait partie du rite habituel de leur office des morts était chantée à pleine voix en deux parties, sur le bord de la fosse et je ne sais rien de plus

saisissant et de plus profondément religieux que ces prières chantées avec cette ferveur naïve propre aux peuples slaves, par des centaines de poitrines, sur un rythme d'une tristesse infinie, sorte de lamentation qui pénètre jusqu'aux fibres secrètes de la sensibilité, et donne véritablement le frisson.

Chaque tombe portait une petite croix de bois noir sur laquelle figuraient en blanc le nom et la date du décès, mais cette précaution était parfaitement vaine, car chaque fois que le général commandant la région venait inspecter le camp, le sous-officier allemand Ténus préposé à leur entretien, faisait malgré nos protestations déplanter toutes les croix pour les peindre à nouveau, et les faisait ensuite remettre sans souci de l'ordre, de telle sorte que dans la suite il sera complètement impossible aux familles qui voudraient faire revenir les dépouilles des leurs, de les retrouver et de les faire exhumer avec certitude, il ne subsiste plus aucune preuve d'identité d'aucun corps.

Nous avons fait officiellement par l'intermédiaire de l'aumônier français plusieurs démarches auprès du colonel Alberti commandant le camp, en vue d'obtenir pour nos morts des cercueils plus convenables, susceptibles d'assurer un peu mieux la conservation des corps, indépendamment de cette question d'identité, allant jusqu'à offrir de couvrir nous-mêmes par cotisations les frais d'achat ou de confection de cercueils, et toujours il nous a été opposé un refus catégorique, sans qu'aucune raison valable ait jamais pu le motiver.

Dans le courant de 1917, nous décidâmes, entre prisonniers, d'élever au cimetière un monument susceptible de perpétuer la mémoire de nos infortunés compagnons décédés sur la terre étrangère. Un comité fut formé par élection de trois Français, trois Anglais et trois Russes, et nous choisîmes parmi différentes maquettes qui nous furent proposées par nos camarades compétents, celle du prisonnier français L¹, figurant une pleureuse agenouillée, la tête entre les mains, dans une attitude d'abattement assez artistique. Le socle, faisceau d'attributs religieux et militaires encadrant les plaques de marbre où étaient gravés les noms des morts, fut confié au prisonnier Anglais B² la sculpture des bas-reliefs aux deux Français R³ et R⁴. Sur chacune des faces latérales une cartouche était réservé pour des inscriptions, et voici les textes que je composai à cette intention sur la demande de mes camarades : le premier en français au-dessus des noms des Français, rappelait quel dur sacrifice la mort en captivité exige à nouveau du soldat qui a déjà fait une première fois cet abandon de lui-même sur le champ de bataille :

¹ Largesse

² Bowhill

³ Rigal

⁴ Rondest

*Salue avec respect, passant qui veux savoir,
Ces héros dans leur âme et dans leur chair meurtrie,
Car ces soldats tombés loin du champ du devoir,
Ont accepté la mort deux fois pour leur patrie.*

Le second, rédigé en latin pour ménager toutes les susceptibilités, était gravé au dessus des noms des morts des autres nationalités, Anglais, Russes, Polonais, Roumains et Serbes :

*Illis qui pro Patria
in duro ceciderunt exilio
antequam ineffabilia reditus gaudia tangerent,
hoc monumentum
suæ pietatis testimonium
ad piam perpetuamque relinquerunt amici memoriam.¹*

Et il me plaît de songer qu'eu plein centre du Brandebourg, en un coin perdu de la campagne prussienne, ces mots qu'un jour peut-être viendra déchiffrer quelque pédant *Professor* à lunettes d'or, sont gravés sur la pierre pour exalter l'abnégation et le sacrifice de nos morts, et la fraternelle solidarité de leurs camarades.

Ce monument d'environ cinq mètres de hauteur, entièrement construit en pierre blanche fut élevé par souscription entre tous les prisonniers du camp, et les Allemands ne comprirent jamais comment nous pûmes rassembler si rapidement des milliers de marks à cette intention, alors qu'à chacune de leurs perquisitions, ils ne trouvaient jamais aucun argent en notre possession.

En principe, nous n'avions pas le droit de posséder d'argent à l'intérieur du camp, nous ne pouvions avoir qu'un papier monnaie spécial appelé *Lagergeld* qui n'avait cours qu'à l'intérieur de nos fils de fer. Cette monnaie fiduciaire a même causé bien des désagréments aux autorités boches dans certains camps, car des malades rapatriés, ont pu en rapporter en fraude quelques types en France ; ils en ont immédiatement fait imprimer un grand nombre et les ont envoyés à leurs camarades qui les recevaient dans des boîtes à conserves soudées avant que ne fût en vigueur la mesure qui consistait à

¹ A ceux qui sont morts pour leur Patrie dans ce dur exil, avant d'avoir pu goûter les joies ineffables du retour, des amis ont élevé ce monument, témoignage de leur piété fraternelle, pour perpétuer pieusement leur souvenir



ouvrir toutes nos boîtes soudées. Des sommes considérables, se chiffrant par centaines de mille marks ont été ainsi importées en Allemagne au grand dommage des caisses de ces camps qui ont été obligées de les rembourser en marks officiels allemands lors du

rapatriement qui a suivi l'armistice.

Ces billets de lager-geld différaient d'un camp à l'autre au gré de l'imagination du commandant du camp, mais pour tous un même souci avait présidé à leur création, celui de les rendre aussi peu commodes que possible. Il ne m'a pas été possible d'en rapporter du camp de Döberitz, mais j'en possède un de cinq pfennigs du camp de Stendal, dont la dimension est exactement la moitié de celle d'un timbre-poste. Aussi nous en servions-nous le moins possible et possédions-nous toujours de la monnaie officielle allemande malgré les menaces répétées chaque jour contre ceux qui en seraient trouvés porteurs.



D'ailleurs, l'argent circulait fort peu dans le camp, pour la raison bien simple qu'il n'y avait rien à acheter, aussi sa valeur entre nous était-elle tombée à presque rien, tant il est vrai que l'argent n'a de valeur que par comparaison, et que le jour où la marchandise est plus rare que l'argent, celui-ci baisse, et celle-là augmente.

La seule chose qui eût véritablement de la valeur entre nous à cause de sa rareté, était les vivres qui nous servirent rapidement de monnaie d'échange et dont l'unité était le biscuit. Les biscuits militaires dont le Gouvernement Français envoyait à chacun de nous une ration de deux kilos cinq-cents par semaine depuis fin 1916, servirent d'étalon, et tout se cotait en biscuits. Voulait-on acheter à un Russe le fagot de bois mort qu'il avait glané en revenant de corvée, c'était trois biscuits ; ou bien les briquettes de tourbe qu'il avait volées au déchargement d'un wagon, c'était un biscuit la briquette. Voulait-on acheter à un Anglais une capote, une chemise de flanelle ou une paire de chaussures, objets qu'ils recevaient à profusion, et dont nous manquions tous, c'était vingt, trente ou quarante biscuits, et ainsi de suite.

Pratiquement, l'argent ne servait dans le camp qu'aux jeux de hasard, car malheureusement les jeux sévirent beaucoup, et j'ai vu quelquefois entre de pauvres diables qui n'avaient pas de quoi manger, des coups de dés de dix et même dix mille marks, preuve palpable de l'avilissement du mark.

Par contre, le biscuit était encore plus haut coté en dehors de nos fils de fer, par la population affamée, et il ne se passait pas de jour que les Allemands ne nous fissent des offres pour en obtenir, mais ce fut toujours en pure perte. Personnellement, j'ai été fréquemment sollicité, et au début de 1917, une sentinelle m'offrit jusqu'à quatre marks cinquante pour trois biscuits.

Les Allemands étaient aussi fort désireux de nous racheter le pain K. K. que nous n'avons mangé qu'au début, durant les jours de famine mais que nous avons cessé de consommer dès que nous avons été ravitaillés de France ; les Russes en profitèrent dès lors à chaque distribution. J'ai vu des Allemands offrir seize marks pour un de ces pains pesant un kilo cinq-cents, et le dépit que leur causait notre refus nous était chaque fois une nouvelle joie.

Quant à l'or, il se déroba toujours, et il s'en cacha dans le camp de Dœberitz plusieurs centaines de mille francs, tant en francs qu'en livres et en roubles, et jamais les fouilles faites dans ce but n'amenèrent rien. Il faut avoir assisté à une de ces fouilles pour savoir ce qu'elles étaient : un beau jour, une équipe spéciale d'une vingtaine de policiers que nous avons appelés « La bande à Bonnot » faisait irruption à l'improviste dans le camp, et se précipitait sabre au clair au hasard sur les premiers venus. Ces malheureux étaient entourés de sentinelles avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, et là sur le champ, en plein air, étaient fouillés jusqu'à la peau, tous leurs vêtements palpés, retournés et décousus. J'ai même vu chercher dans la bouche d'un homme qu'on soupçonnait de posséder quelques pièces d'or. Pendant ce temps, une autre partie de l'équipe retournait leur paquetage dans les baraques : on éventrait tout, on démolissait tout, et quand les policiers sortaient de là, les quelques misérables places visitées présentaient véritablement l'aspect d'un champ de bataille. Il est inutile de dire que nous ne portions pas notre or sur nous, et qu'il eût fallu plus malin que la bande à Bonnot pour le découvrir.

Aussi quelle joie d'avoir pu ramener en France quelques louis d'or qui ont prit résister à ces bouleversements, périodiques pendant près de quatre ans !

Ceux de nos camarades qui étaient détachés dans les usines et les chantiers hors du camp, ce qu'on appelait les *Kommandos*, étaient soumis à des traitements fort divers, suivant l'endroit où ils étaient tombés : ceux employés à la culture n'étaient pas à plaindre, car d'une part ils étaient généralement peu maltraités par le paysan, et d'autre part ils étaient à peu près assurés de ne pas mourir de faim, même en l'absence de tout colis, car cultivant eux-mêmes les produits de la terre, il est inutile de dire qu'ils prélevaient toujours une large dîme à leur profit. Aussi ces *Kommandos* de culture faisaient-ils prime, et étaient-ils particulièrement recherchés par les prisonniers qui avaient quelquefois dans une certaine mesure la faculté de choisir leur destination,

surtout bien entendu lorsqu'il y avait pour le Boche préposé à ce service une tablette de chocolat, ou un fond de boîte de sardines. J'excepterai toutefois de cette préférence, le Kommando de Hohenfinow où une équipe de Français employés à la culture de la propriété privée du Chancelier Bethmann Holweg, était tout particulièrement maltraitée, astreinte à un travail écrasant, et nourrie de l'air du temps.

Les cultivateurs en général, cachaient beaucoup de denrées soumises à la déclaration et à la réquisition, lard, grains, pommes de terre etc., et quand le prisonnier pouvait mettre la main sur une cachette de ce genre, c'était de bonne prise.

Témoin l'aventure qui arriva à l'un des commissaires de Police de Berlin. Cet honnête fonctionnaire qui habitait Dœberitz où il possédait une petite exploitation rurale, avait profité de ce qu'il entraînait dans ses attributions de veiller à ce que nul habitant ne dissimulât ses pommes de terre lors du recensement qui en fut fait au début de 1917, pour en amasser et en cacher pour son propre compte un approvisionnement assez coquet de dix mille kilos.

Comme ce Commissaire n'avait aucune confiance en son personnel allemand, il s'ouvrit de la chose aux dix prisonniers français qu'il occupait et eut la naïveté de leur dire que de crainte de dénonciation de la part de ses concitoyens, il confiait à ces braves et honnêtes Français le soin de cacher sa provision. Les Français riant sous cape de la bonne aubaine aménagèrent dans la propriété plusieurs silos où furent mis en sûreté les dix mille kilos, et le Commissaire, se frottant les mains, s'en fut heureux à la pensée que si la guerre durait encore longtemps, lui au moins, ne manquerait pas du nécessaire.

Bien entendu, les Français ne laissèrent pas dormir les pommes de terre en paix, ils en prirent chaque jour pour leur consommation à tous les repas, et se mirent en devoir d'en rapporter au camp pour leurs camarades. Elles furent si bien reçues, que nous insistâmes tous pour en avoir souvent et beaucoup, et nos dix cultivateurs en rapportèrent chaque soir chacun une charge complète, tant et si bien qu'après que nous eûmes vécu durant toute une saison avec les pommes de terre du Commissaire, la provision toucha presque à sa fin. À ce moment, le Boche exprima le désir de voir comment se conservaient ses tubercules, et fit ouvrir les silos qu'il trouva à peu près vides. On juge de son désespoir et de sa fureur, mais il s'était mis par sa bêtise dans cette alternative ridicule : ou bien accuser les Français pour les faire punir, et par là se dénoncer lui-même comme détenteur des pommes de terre qu'il n'avait pas le droit de posséder, ou bien se taire et étouffer sa rage. C'est ce qu'il fit, et il fit bien, car sa situation de Commissaire de Police eût singulièrement aggravé

son cas, et de notre côté nous en fîmes longtemps des gorges chaudes, car n'est-ce pas double plaisir que de tromper un trompeur.

Les prisonniers employés dans les usines avaient un sort beaucoup moins enviable, ils étaient véritablement au bagne et condamnés aux travaux forcés : les mines de houilles où l'on travaillait au fond pendant douze heures consécutives : les tourbières où l'on séjournait dans l'eau stagnante jusqu'aux genoux, durant toute la journée, glacé l'hiver, et dévoré de moustiques l'été : les usines à munitions où l'on était contraint de travailler contre son pays ; l'usine à distillation de cadavres où l'on manipulait à pleines mains pour les jeter dans l'autoclave, des trains entiers de viande corrompue provenant soi-disant d'animaux tués sur le front, mais avec la conviction et presque la certitude que cette bouillie informe contenait des cadavres humains dont on extrayait d'abord par distillation un corps gras, et en second lieu du noir animal par calcination du résidu. Nous avons d'ailleurs bien souvent plaisanté cette utilisation posthume du soldat allemand, trouvant que cela lui convenait admirablement d'être transformé en noir *animal*.

Dans toutes ces usines les coups pleuvaient comme grêle, le travail était écrasant, le salaire dérisoire et la nourriture presque nulle ; c'était l'exploitation la plus honteuse des prisonniers par des entrepreneurs avarés et haineux, avec la complicité et sous la surveillance de l'armée. Mon séjour à Adlershof m'en avait donné une idée, et encore ce Kommando était-il réputé passable en regard de beaucoup d'autres.

Les détachements de Erika-Senftenberg et de Tegel-Borsig étaient particulièrement mauvais, et lorsqu'un de nos camarades en revenait, rentrant au camp comme malade, ou pour toute autre cause, il nous semblait un échappé de l'enfer.

Le Kommando de Spandau où travaillaient surtout des Russes, était abominable, aussi lorsque tous les deux mois environ, on amenait ces six ou sept cent malheureux au camp, le dimanche, pour leur faire prendre une douche, c'était au moment du départ des scènes de désespoir d'avoir à regagner ce lieu de terreur. Beaucoup étaient tellement affaiblis, épuisés par le régime de famine qu'ils y subissaient, qu'ils s'affaissaient et tombaient sur les rangs, durant les heures d'attente nécessaires à leur concentration et à leur numérotage. Il fallait voir alors l'unteroffizier Passoth se précipiter sur ces pauvres diables, et les labourer de coups de botte jusqu'à ce qu'ils consentissent à se relever, et lorsqu'ils ne pouvaient y arriver, il fallait que deux camarades complaisants se missent en peine de porter leur infortuné compagnon, pour faire cesser les coups.

On se demande vraiment ce que pouvait rendre la main-d'œuvre de semblables épaves.

Les Boches recherchaient activement parmi nous les soldats d'origine Alsacienne ou Lorraine engagés au service de la France. Ils mettaient tout en œuvre pour les découvrir, allant jusqu'à faire habiller d'uniformes allemands ceux qu'ils soupçonnaient d'être dans ce cas, pour les faire photographier dans toutes les tenues possibles, puis ils faisaient circuler les photographies parmi les soldats allemands casernés au camp de Dœberitz, jusqu'à ce que l'un d'eux ait reconnu ou cru reconnaître l'inculpé sous cet appareil. On voit, comme ce procédé empirique était sommaire, et comme la vie d'un homme tenait dès lors à peu de chose. Car aussitôt qu'un soupçon se confirmait, le prisonnier était mis en cellule, puis un beau jour il disparaissait sans que nous n'en entendions plus jamais parler. Tel fut le cas pour le sergent S.¹ de la Légion Etrangère qui, prisonnier depuis le début de la guerre arriva à dépister toutes les recherches pendant trois ans et demi, et ne disparut que vers fin 1917 nous laissant toute l'angoisse d'une incertitude que nous n'osions chercher à dissiper, de crainte d'apprendre l'irréparable réalité...

Une des grandes causes de démoralisation dans les camps, était le nombre de fausses nouvelles qui circulaient : les mauvaises étaient déprimantes par leur nature-même, et les bonnes arrivaient au même résultat, car dès que leur fausseté était reconnue, le vain espoir qu'elles avaient fait naître laissait la crédule victime plus abattue qu'auparavant.

Pendant très longtemps nous avons été totalement privés des nouvelles de la guerre : dirai-je que nous n'avons eu connaissance de la première bataille de la Marne qu'en décembre 1914, presque quatre mois après l'évènement !

Toutes les fausses nouvelles étaient lancées et propagées parmi nous par les Allemands qui dans leur joie de mal faire jouissaient de voir l'effet néfaste qu'elles avaient sur la majeure partie des prisonniers. On nous annonçait par exemple des échanges de prisonniers, le rapatriement des pères de famille, le rapatriement, des hommes de quarante ans, l'échange des prisonniers fonctionnaires, etc., toutes choses qui n'arrivèrent jamais ou qui ne se produisirent que plusieurs années après que les Allemands nous les avaient annoncées comme choses conclues, et d'application immédiate, alors que les intéressés avaient renoncé à tout espoir, et bien souvent, étaient morts en attendant.

¹ Saumur

On nous annonça toujours la fin de la guerre dans un délai maximum de trois mois : pendant près de quatre ans j'ai sans cesse entendu les Allemands affirmer avec sérieux leur foi en cette échéance. Il est vrai qu'en la reculant de jour en jour pendant plusieurs années, elle a fini par devenir exacte, mais, bien entendu, dans leurs prévisions, la partie devait se terminer tout autrement.

Jusqu'à la fin 1915 on nous annonça presque journallement la prise de Paris, on nous donnait chaque fois les détails les plus précis sur le nombre de prisonniers et sur le butin considérable qu'avait rapporté l'opération. Je ne saurais dire combien de fois la Tour Eiffel a été renversée, Poincaré assassiné, et Joffre prisonnier. La chute du ministère, c'était de tous les jours.

A partir de 1916, on ne s'occupa plus de Paris, la nouvelle sensationnelle était la prise de Verdun. Et, ces faux bruits n'étaient pas lancés avec forfanterie et invraisemblance, c'est ce qui les rendait plus dangereux : on nous les annonçait posément, la plupart du temps avec un petit mot amical de condoléance qui équivalait à ceci : Pauvres Français vous n'avez vraiment pas de chance, mais aussi pourquoi vouloir nous résister, puisque vous n'êtes pas de force ! On ne saura jamais tout le mal que nous faisaient ces fausses nouvelles, car même sans les accepter d'emblée, ces pensées nous tourmentaient et nous rongeaient dans notre isolement, jusqu'à ce que nous ayons la preuve de leur fausseté, et dans l'attente interminable où nous languissions, nous avons besoin de toutes nos énergies pour lutter contre le spleen dévorant, et nous conserver en l'espoir des jours meilleurs.

Aussi vîmes-nous rapidement à Doeberitz la nécessité d'opposer quelque chose au flot débordant de ces fausses nouvelles, et de là naquit notre journal clandestin le *Figaro Enchaîné*. Sur l'initiative d'un de nos camarades nommé C.¹ il fut décidé dans un petit groupe que ceux des Français qui savaient l'allemand seraient priés de vouloir bien traduire chaque jour dans les journaux allemands que nous avons toutes facilités pour nous procurer, les communiqués officiels alliés et ennemis, ainsi que les articles de fond qui semblaient devoir présenter quelque intérêt pour l'ensemble des prisonniers. Car il faut remarquer que les articles boches, sous leur aspect haineux et pangermaniste nous en apprenaient beaucoup sur le moral allemand, pour quiconque savait lire entre les lignes. Ces traductions étaient affichées dans une de nos baraques chaque soir vers six heures, au retour du travail, et durant toute la soirée tous les Français défilaient devant ces petits placards manuscrits, avec la satisfaction de se dire qu'ils apprenaient de la sorte au moins les nouvelles officielles.

¹ Cordier

Et c'est ainsi que pour la première fois, le seize novembre 1916 parut notre petit journal mural sous un titre qui cherchait à rappeler d'une part la presse française en général, et d'autre part notre situation de prisonniers, et qui par l'alliance de ces deux mots empruntés à deux titres de journaux d'opinions opposées, symbolisait en outre à nos yeux l'union sacrée.

Je le présentai à mes camarades par la profession de foi suivante :

« Eh oui! Je le suis, enchaîné, puisque suivant votre destinée à vous tous, prisonniers de guerre français, j'ai volontairement abdiqué toute liberté pour, vous accompagner dans les camps.

« Figaro, c'est la presse française, la tradition française, la chronique à l'esprit français, et vous me retrouverez ici parmi vous sous un aspect modeste qui ne rappelle en rien celui que vous me connaissiez naguère : Ce n'est plus ici la copie sortant à flots par millions d'exemplaires des presses affairées de la rue Drouot, le brouhaha des cabinets de Rédaction, et les intrigues habituelles qui environnent toute entreprise journalistique. Je me présente à vous sous la forme d'une modeste petite feuille manuscrite dont le tirage atteint déjà dès le premier numéro le chiffre sans précédent de un exemplaire par jour (365 par an), dans le début désintéressé de vous renseigner sur ce qui se dit et s'écrit chaque jour. *Non omnibus licet adire Corinthum* : Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à.... Berlin et d'y acheter les journaux ; or c'est précisément pour suppléer à cette lacune que je vous donnerai moi-même chaque jour une traduction succincte de ce que j'ai lu.

« Mon programme? Mon but?

« Vous savez que nombre de canards prennent journallement naissance dans le camp. Ils sont de grosseur et de plumages variés, les uns sont robustes, les autres le sont moins, et tous même les moins viables volent, ne fût-ce que quelques instants, parmi nous, d'autant plus dangereux qu'ils sont anonymes, de nationalité et de parents inconnus. Or, il est nécessaire dans l'intérêt de tous, d'arrêter leur vol dès le premier coup d'aile, et ceci se fait le plus simplement du monde par la publication des seules nouvelles officielles ; et si considérant mon origine espagnole et mes droits au titre de français, vous me placez en esprit sur la frontière de ces deux pays et m'identifiez avec la chaîne des Pyrénées, vous pouvez m'appliquer le mot fameux : *Vérité en deçà, erreur au delà*,

« Cette besogne d'ailleurs me convient parfaitement, car vous devez vous souvenir que si je suis habitué à manier la plume, je n'en ai pas moins tenu

boutique à Séville, et de mon ancienne profession de coiffeur, j'ai gardé les ciseaux qui me serviront à couper les ailes aux dits malfaisants canards.

« Il est vrai que de mon échoppe, vous pourriez me reprocher d'avoir emporté aussi mes rasoirs, et d'être exposé parfois à vous raser, mais de cela je ne veux point faire mention, car je ne voudrais en aucune façon que l'annonce d'une nouvelle officielle quelle qu'elle soit, fût accueillie par vous aux cris de reproche de *La Barbe!* et ma discrétion jointe à mon tact et à ma sûreté de jugement seront les meilleurs garants de ma bienvenue parmi vous, et de l'excellence de nos rapports. »¹

A chaque fête, Nouvel-An, Pâques, etc., nous agrémentions les traductions d'un peu de littérature de notre cru, quelques articles de fond sur les mille actualités du camp, qui soutenaient l'intérêt, et constituaient en somme, la vie de ce journal-affiche.

Et pendant plus d'un an et demi nous avons pu assurer l'existence de cette petite publication, gratuite bien entendu, par le seul concours de la bonne volonté de quelques camarades, dans un but d'intérêt général, pour maintenir le moral des prisonniers, et cela au nez et à la barbe des Allemands, qui n'en surent jamais rien. Le succès entre nous n'en fut que plus grand : Maintes fois nous avons eu de sérieuses alertes, quand un Boche entraît à l'improviste dans la baraque, durant les heures d'affichage, et toujours ceux qui lisaient l'affiche à ce moment purent la décrocher prestement et la faire disparaître, pour la remettre ensuite une fois le danger passé.

Une autre publication vit également le jour dans le camp, ce fut la *Gazette de Dœberitz*, publiée ouvertement avec l'autorisation et sous le contrôle des Allemands. C'est dire que l'intérêt en était plus limité, et l'esprit nécessairement assez terne sous la contrainte de la censure boche.

Cette revue était internationale, franco-anglo-russo-polonaise, et ne compta pas plus de trois numéros. Le premier parut avec la couverture dessinée par un anglais, T.², le second sortit des mains d'un artiste français R.³ et le troisième fut l'œuvre d'un Russe, T.⁴ Chaque numéro contenait quatre parties de textes différents dans les quatre langues. La vente des numéros à zéro trente pfennig l'un servait en principe à couvrir les frais d'impression, mais dès après le premier numéro, l'imprimeur de Berlin W. Steindorff à qui nous avions confié le travail, flairant une bonne affaire, avait enflé démesurément

¹ *Figaro-Enchaîné*, Novembre 1916

² C.Took

³ Rigal

⁴ Touschneid

ses prix, et était arrivé pour le troisième numéro, à les tripler. Il apprit à ses dépens la fable de la Poule aux œufs d'or, car la Gazette s'en tint là.

Je signalerai à ce sujet un fait qui m'a toujours semblé extraordinaire, c'est que cette revue était composée à Berlin par deux typographes prisonniers russes qui ignoraient complètement les caractères latins. La partie en russe n'offrait guère de difficultés pour eux, mais si l'on songe quel travail c'était pour ces deux malheureux que de composer les mots en français ou en anglais, ajoutant à cela la nécessité de lire à l'envers ces caractères qui n'étaient pour eux que des dessins quelconques sans signification, on se rendra compte de ce qu'était cette composition que je considère comme un tour de force. Aussi je laisse à penser de combien de fautes étaient émaillées les épreuves que l'on tirait et corrigeait jusqu'à douze et quinze fois, avant d'arriver à un texte acceptable.

La censure allemande à qui nous devions soumettre tous nos articles s'exerça, comme toujours, de façon ridicule, s'évertuant à faire disparaître des mots insignifiants sous lesquels elle trouvait des allusions inexistantes, et d'autre part, laissant passer des énormités.

Je n'en veux pour preuve que l'article intitulé : *Un voyage autour du camp* que je fis paraître dans le N° 2, où je tournai agréablement en dérision toute l'installation du camp sous une forme telle que les Boches n'y comprirent jamais rien.¹

Quelles étaient nos occupations, dans ce camp de Dœberitz? Durant la journée, de sept heures du matin à cinq heures du soir, la presque totalité des prisonniers allait travailler au dehors, les uns sous les ordres d'entrepreneurs civils, pour les travaux les plus divers, les autres pour assurer les services du camp, tels que déchargement et manipulation des colis de vivres à nous destinés, classement des lettres au départ et à l'arrivée, etc. Une fois rentré du travail, le premier souci pour chacun était de préparer son repas. On installait tant bien que mal dans un coin du camp réservé à cet effet, un feu de bois ; quelquefois on utilisait de petits fourneaux que nous avions fabriqués avec de vieilles boîtes à biscuits en fer blanc, et toute la batterie de cuisine consistait en boîtes à conserves vides.

Une fois ce repas terminé, il restait une soirée à utiliser de façon quelconque jusqu'à neuf heures du soir, sauf lorsque par mesure de représaille nous étions obligés d'être couchés pour sept heures.

¹ Voir Appendice.



L'été, cette soirée se passait dehors, et l'on se livrait aux sports les plus divers, suivant les nationalités : Les Français jouaient à la balle ou tennis¹; les Anglais se livrèrent également au tennis, puis au foot-ball, au cricket, et à la boxe, et les Russes affectionnèrent, particulièrement le croquet et le cochonnet. L'hiver, les plaisirs du dehors se réduisirent au tobogan sur des pistes que nous tracions parmi les vallonnements de nos dunes couvertes de neige, où nous lancions des traîneaux rudimentaires fait de vieilles caisses à biscuits.

La grande ressource des soirées d'hiver fut la salle de lecture, qui bien qu'elle ne fût pas chauffée², réunit chaque jour tout ce que le camp comptait de prisonniers désireux de travailler, ou de se

reposer dans le calme.

A cette salle de lecture était attenante une importante bibliothèque que j'ai gérée durant deux ans, de concert avec un collègue Anglais, et un Russe.

Les Allemands ont fait grand état, en maintes occasions, de ces salles de lecture, criant bien haut combien ils étaient bienveillants à l'égard des prisonniers en leur assurant de semblables distractions, or il faut que nul

¹ Nous avons pu nous procurer le matériel nécessaire en rachetant filets et raquettes à un Club de Berlin qui se vit obligé de fermer en 1916 devant l'impossibilité de se procurer en Allemagne des balles en caoutchouc. Il ne nous resta plus qu'à en faire venir chacun de chez nous dans les colis.

² Nous avons atteint en Mars 1917, la température de moins trente et un centigrades et durant tout ce mois le thermomètre ne remonta pas au-dessus de moins vingt-six.

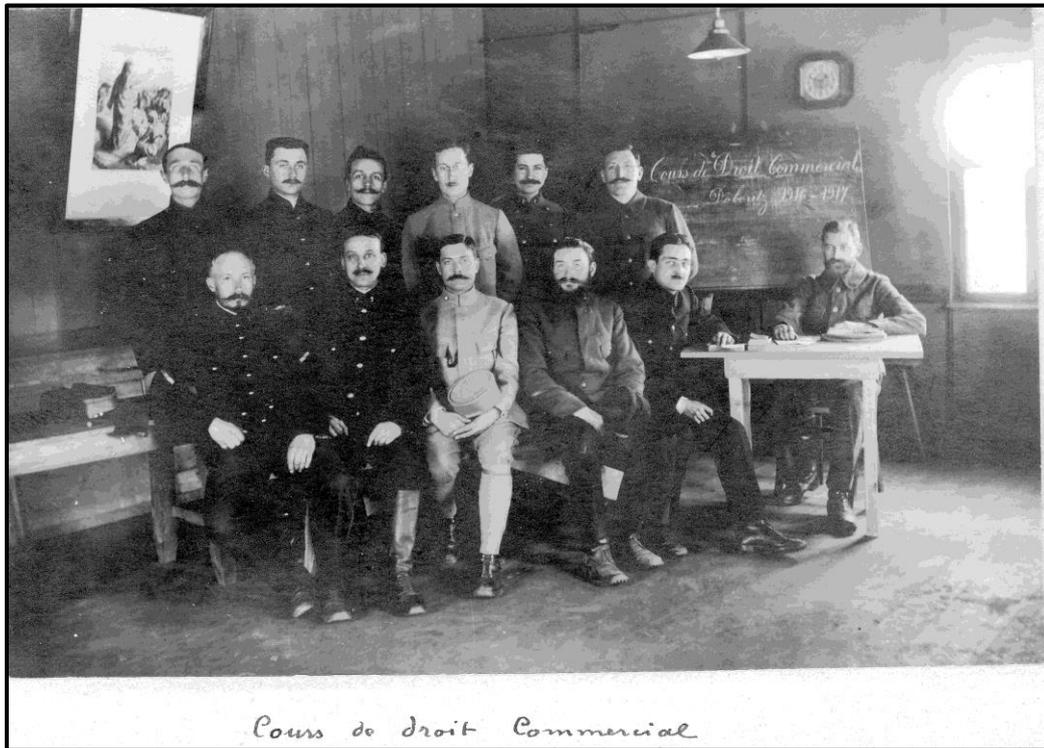
n'ignore que les Allemands n'étaient pour rien absolument dans ces organisations. Les salles de lecture étaient bâties dans les camps d'Allemagne par l'Union Chrétienne des Jeunes Gens, plus généralement connue sous les initiales Y. M. C. A. (Young men Christian association) et je me plais à rendre ici hommage au désintéressement et au dévouement de cette société américaine qui se gardant complètement de toute propagande religieuse (chose à noter pour sa rareté, de la part d'une société protestante), fit tant de bien aux prisonniers par ses fondations. Elle bâtit les salles de lecture, les meubla de tables et de chaises, les orna sommairement, et fournit les premiers éléments des bibliothèques de chaque nationalité. Tant que l'Amérique fut neutre, des délégués américains vinrent nous visiter périodiquement, et s'enquérir de nos besoins intellectuels, et plus tard, après l'entrée en guerre de l'Amérique, des délégués Hollandais d'abord, puis Suisses, continuèrent parmi nous cette œuvre de réconfort essentiellement morale.

Voilà ce dont les Boches furent si fiers, et qui ne leur demanda que la peine de regarder l'œuvre se fonder et prospérer.



Ce lieu de retraite que constituaient les salles de lecture eut l'avantage inappréciable de permettre à tous les prisonniers possédant une certaine instruction, de se livrer à des occupations intelligentes, et à des études fructueuses. Un des premiers résultats de cette facilité fut l'organisation très rapide entre nous, de cours de langues vivantes, par l'enseignement mutuel de nos langues maternelles : deux cours d'anglais, primaire et secondaire

réunirent un certain nombre d'élèves, un cours de russe fut également suivi, et j'acceptai, à la demande de mes camarades, d'enseigner le français à un groupe d'élèves, variés, anglais, russes et flamands. La nécessité crée sans doute insensiblement l'aptitude, car sans être né pédagogue, j'eus la satisfaction de constater qu'après une année de cours tous mes élèves parlaient et écrivaient à peu près couramment le français.



N'était-ce pas encore une de ces jouissances intimes inappréciables, de songer qu'ainsi en plein cœur de l'Allemagne, nous travaillions, de la sorte pour la plus grande France, en la faisant connaître et aimer davantage, tandis que les Boches qui rôdaient dans l'ombre autour de notre camp, tels des démons à la porte de l'enfer, s'imaginaient nous posséder au point d'avoir étouffé en nous tout sentiment, jusques et y compris l'amour de la Patrie !

Il y eut aussi des cours de mécanique pratique, et un de nos camarades, D.¹ docteur en droit, tint des leçons de droit commercial : il y eut de quoi intéresser et occuper utilement ceux qui avaient le désir de lutter contre le découragement par le libre jeu de leurs facultés intelligentes.

Un autre usage que nous fîmes de la salle de lecture, fut pour y donner des conférences clandestines, chacune des trois nationalités en ayant par un accord vite établi entre nous, la jouissance une soirée par semaine.

¹ R.Dufour

Point d'orateurs parmi nous, et cependant les sujets les plus variés furent traités, chacun mettant un peu de bonne volonté à dissenter, pour la distraction de ses camarades sur ce qu'il connaissait plus particulièrement. Pour ma part, je les entretins successivement de questions industrielles ou littéraires, les Origines de la langue française, l'Art et la Poésie, l'Aviation, etc. ; tout était de nature à intéresser un auditoire si varié dans son éducation et son origine, et que réunissait seule la communauté d'infortune.

Ces conférences qui durèrent pendant deux années à l'insu des Boches n'avaient évidemment rien de séditieux, seul un coup de griffe par ci par-là à l'adresse de nos geôliers, mais la satisfaction de songer qu'il existait une organisation parmi nous, dont ils n'avaient pas connaissance, malgré leurs inquisitions et leurs tracasseries de tous les jours, nous était un régal inestimable.

Nous possédâmes aussi, la chose était réglementaire dans chaque camp, un théâtre qui était successivement durant une semaine à la disposition des Français, puis des Anglais, et des Russes. C'était une misérable tente à travers laquelle il pleuvait lamentablement, où l'on était transi l'hiver, et suffoqué l'été, et où cependant on se pressait chaque fois pour assister à des représentations qui furent quelquefois presque parfaites, eu égard aux moyens moins que primitifs dont nous disposions tant pour les costumes que pour les décors. Les artistes de chaque nationalité rivalisaient entre eux à tous points de vue, mais je n'étonnerai personne en disant que l'esprit français l'emporta toujours facilement en goût et en finesse.

Une autre distraction dont je veux parler nous fut offerte au début de 1917, c'est le cinéma. Les Allemands construisirent au centre du camp une vaste et luxueuse baraque, et y installèrent un appareil à projections cinématographiques. Je ne cite qu'en passant, que nous attendîmes pendant près de six mois cet appareil parce qu'il fut une première fois volé par l'officier chargé d'organiser ce service, puis remplacé, puis volé une seconde fois, puis remplacé également une seconde fois. Bref, quand tout fût prêt, les Boches nous y convièrent moyennant zéro trente pfennig, en nous donnant comme raison d'être de cette installation, qu'il était nécessaire que les prisonniers apprissent la vérité sur la guerre. Cet aveu était pour nous donner l'éveil. Nous nous y rendîmes en assez grand nombre, la première fois, par curiosité, mais nous fûmes vite fixés sur ce qu'on appelait la vérité sur la guerre. Car, comme bien l'on pense, on ne nous montra pas le Kaiser décidant froidement la guerre dans son conseil secret de Postdam, ni les troupes allemandes se couvrant de civils affolés, ou les héros feldgrau coupant les poignets aux petits enfants, mais les films qu'on nous fit voir étaient du genre de celui à la confection duquel il nous fut donné d'assister, à quelques temps de là.

En effet un jour, les prisonniers russes reçurent l'ordre d'avoir tous à remettre entre les mains des Allemands leur capote et leur casquette. Ces vêtements furent emportés et distribués à la porte du camp à un groupe de soldats allemands qui s'en revêtirent, et se rendirent à peu de distance de là à l'entrée du ville de Rohrbeck où ils rencontrèrent un autre contingent habillé d'uniformes allemands. Cette manœuvre nous ayant intrigués, nous les suivîmes des yeux, et pûmes, du haut du camp voir parfaitement ce qui se passait : Sous l'objectif d'un appareil cinématographique enregistreur, les deux partis simulèrent un engagement entre Allemands et Russes ; coups de feu, pétarades, assaut de maisons, fuites éperdues de civils, femmes et enfants violentés par les Russes et délivrés par les Allemands, simulacres de morts et de blessés, bref une vraie mise en scène du front, et tout se terminait, bien entendu, à l'avantage des Allemands qui faisaient généreusement quartier aux Russes tombés à genoux en levant les mains, et les Russes piteusement se laissaient emmener prisonniers. Voilà ce qu'on appelait apprendre la vérité sur la guerre.

Aussi fîmes-nous rapidement la grève du cinéma, et les films furent tournés devant les banquettes vides.

Le contact et le frottement de chaque jour avec tant de compagnons de races diverses avait évidemment quelque chose d'étrange, et c'était pour le psychologue un champ d'étude incommensurable : qui de nous; à la longue, n'a pas senti par exemple l'infinie douceur des Martiniquais dont les yeux portent en leur langueur comme un reflet du ciel de leurs lointaines Antilles, et dont l'attachement et la fidélité évoquent le souvenir des esclaves marrons de Bernardin de St- Pierre; la tristesse résignée et malade des pauvres noirs de la Côte d'Ivoire qui se consumaient de nostalgie et de phtisie sous ce ciel bas et humide ; la bonne humeur, l'insouciance et aussi la méticuleuse propreté des Sénégalais, s'adaptant si facilement à tout, aux privations les plus dures, comme aussi aux nouveautés de la civilisation, et riant sans cesse de toute l'ouverture de leur bouche aux dents blanches ; la belle suffisance et le farouche isolement des Goumiers silencieux, errant solitaires, drapés si artistement dans leur longue pèlerine bleue, et comme enveloppés d'une sorte de morgue qui est une de leurs qualités, car elle leur donne l'impression d'une supériorité que confirme leur taille imposante, aussi furent-ils les plus irréductibles vis-à-vis des Allemands.

Qui de nous n'a pu voir chaque jour la docilité, la servilité et la douceur des Russes, dont le tempérament profondément mélancolique s'exhalait à tout instant en des chants d'une tristesse véritablement déchirante lents de

démarche, et primitifs de conception, ils avaient tous, depuis le Moscovite hirsute à la figure de griffon, jusqu'au Sibérien d'Extrême-Orient, au faciès de Mongol, cette ignorance complète de toute civilisation et des principes d'hygiène et de propreté les plus élémentaires. Arrachés pour la plupart par là mobilisation, du fond de leur isbas où ils menaient dans une quiétude biblique la plus paisible des vies pastorales, et jetés brutalement sans transition dans la tourmente, ils s'étaient trouvés prisonniers et amenés en troupeau au cœur de la Prusse, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, et on lisait dans leur regard naïf, l'étonnement et l'incompréhension. Privés de tout, et torturés odieusement, on ne saura jamais de combien de martyrs ils ont rempli, dans tous les camps, ces incommensurables cimetières de prisonniers.

Et chez le Russe de la classe instruite, chez les étudiants, quelle surprenante facilité d'assimilation ! Avec quelle aisance ils unissaient les incontestables qualités de leur race à tout ce que leur apportait notre vieille civilisation de latins.

Et parmi tant de caractères ethnographiques divers, l'optimisme et la gaîté des Français dominaient toujours adoucissant les heurts et arrondissant les angles, dans le frottement journalier : nous sommes véritablement, comme on l'a dit maintes fois, le peuple le plus spirituel de la terre, et notre insouciance et notre légèreté furent en l'occurrence des qualités maîtresses d'un prix inestimable qui nous permirent de sortir indemnes de cette épreuve terrible où tant d'autres trouvèrent la mort de chagrin, de misère et de désespoir.

Bien que cette existence de détenu eût fini, par la force de l'habitude, par devenir presque acceptable, elle nous pesait néanmoins par les mille froissements de tous les jours, et surtout par l'incertitude de sa durée. Les mois et les années passaient sans apporter aucun changement à notre situation, si bien qu'après bientôt quatre années, nous commençons à penser que cela durerait toujours, et sans en être le moins du monde découragés, la plupart d'entre nous avaient fini par glisser dans une sorte de résignation passive où l'optimisme et la confiance qui malgré tout subsistaient en nous, ne vivaient plus qu'à l'état latent, tel un malade qui las de murmurer en vain contre sa souffrance finit à la longue par cesser de réagir, et l'endurer en silence.

La pensée de l'évasion qui devient l'idée fixe de tout prisonnier, nous tourmentait sans cesse, mais le nombre de nos camarades qui échouaient dans leurs tentatives était si grand, (environ 95%) que cela donnait toujours à réfléchir. D'ailleurs, les malheureux qui se faisaient reprendre étaient généralement torturés, jetés en cellule, véritable *carcere duro*, dans l'obscurité

et l'inaction, au pain et à l'eau pour des durées variables : j'ai vu un Anglais subir jusqu'à un an de ce régime.

Si l'on songe à la distance qui nous séparait de la frontière de Hollande la plus proche, cela représentait pour une évasion environ cinq cents kilomètres à franchir à pieds, par marches de nuit, en pays inconnu, avec, chose plus grave, une charge à emporter d'environ quinze jours de vivres, car il ne fallait pas songer à se ravitailler en cours de route ; aussi, combien de nos camarades à bout de provisions durent-ils se rendre avant d'arriver à la frontière, véritablement vaincus par la faim.

Ce sont toutes ces difficultés d'exécution qui m'ont fait reculer au moment de réaliser le projet que j'avais formé avec un Anglais nommé R¹ en décembre 1915, alors que nous avions déjà en mains les passeports que nous avons pu nous procurer d'un Boche affamé (zéro désintéressement et patriotisme !) Et nous fûmes sages d'y renoncer, car un autre groupe parti la même nuit se fit cueillir par une patrouille à peu de distance du camp : ils n'eurent que quelques heures l'impression de la liberté, et furent par contre, ce qu'en terme militaire on appelle « repérés » jusqu'à la fin de la captivité, et partant, soumis aux pires tracasseries, et aux plus dures traitements.

Un autre moyen s'offrait de sortir de la geôle, c'était d'avoir le bonheur d'être reconnu malade par la Commission médicale Suisse qui venait quelquefois dans les camps, et d'être interné en Suisse.

Cette Commission qui vint pour la première fois à Dœberitz au début de 1916, fut d'abord d'une sévérité invraisemblable, des mutilés et des mourants furent écartés : un de nos camarades nommé P² avait dix balles dans diverses parties du corps fut déclaré insuffisamment blessé pour bénéficier de l'internement. Tout cela ne laissait aucun espoir à ceux qui comme moi étaient bien portants.

Or, voici comment à force de persévérance, je finis enfin par réussir un jour.

La grande difficulté était celle-ci : on ne pouvait être examiné par un médecin suisse, que présenté par le docteur allemand du camp, il fallait par conséquent que l'examen préalable de celui-ci vous déclarât susceptible d'être admis à la visite de la Commission neutre.

¹ Robinson

² Pétain

Une commission étant venue au camp dans les premiers jours de décembre 1917, et s'étant installée pour fonctionner, dans la salle de lecture, et mes occupations dans la bibliothèque qui lui est contiguë m'ayant mis par hasard en présence du docteur Suisse C¹ l'idée me vint d'exploiter cette situation, et de le pressentir sur ce qu'il adviendrait de moi si je me présentais à sa visite.

J'eus la bonne fortune de tomber, en la personne de ce médecin, sur un Suisse-Français qui me fut nettement favorable, et me déclara qu'à mon âge, après une si longue captivité, je devais nécessairement être neurasthénique. Ce diagnostic m'enchantait, bien qu'il fit en contradiction absolue avec mon caractère et ma façon d'être, et je n'eus plus alors qu'une seule idée, ce fut de trouver le moyen d'être présenté le lendemain à ce bon docteur Suisse, par le médecin allemand du camp, bref, il restait le plus dur à faire, et voici ce que me suggéra une nuit sans sommeil : Ma famille avait, comme les neuf dixièmes des familles de prisonniers, tenté quelques démarches auprès du roi d'Espagne, en vue d'obtenir mon rapatriement, et elles avaient été couronnées d'un plein insuccès, par l'envoi d'une petite notice imprimée qui constituait dans les termes suivants, une élégante fin de non recevoir : « J'ai l'honneur de vous informer, d'ordre de Sa Majesté le Roi, que Monsieur un tel sera interné en Suisse si son état de santé répond aux conditions d'internement. »

Ce papier m'avait été adressé quelques mois auparavant par ma famille, et je le possédais, muni du cachet de la censure. Or, voici en substance le raisonnement spécieux que j'allai tenir le lendemain matin au médecin boche, en lui présentant mon document : « Il est écrit, voyez-vous, que je dois être interné en Suisse si je réponds aux conditions voulues. Mais, qui va décider si je remplis ces conditions de santé ? Ce ne peut être vous, puisque vous n'avez pas le pouvoir de décider seul de l'internement; ce ne peut être moi qui suis l'intéressé ; ne serait-il pas opportun de poser la question au médecin suisse qui doit revenir aujourd'hui encore ? »

Il fut, je crois, stupéfait de mon audace, beaucoup plus que, convaincu par mon raisonnement. Il tourna et retourna plusieurs fois entre ses mains ce papier dont j'attendais mon salut, parut fort impressionné par les cachets du Palais Royal de Madrid et de *el Secretario particular de S.M. el Rey*, et je lus sur sa qu'il devait se tenir un raisonnement dans le genre de celui-ci: « Voici un gaillard qui pour avoir une semblable audace, doit être fortement appuyé, et sûr de son fait. Si je me mets en travers, il pourrait bien m'arriver quelque histoire. » Et le dialogue suivant s'engagea : « Vous connaissez donc le roi d'Espagne »?

¹ Docteur Cornaz

- Oui, très bien.
- Vous avez quelques relations dans ce pays?
- Toute ma famille est à la cour d'Espagne. »



Lorsqu'on est engagé dans la bonne voie, on ne saurait trop s'y maintenir et continuer à aller de l'avant, et s'il avait insisté, je lui aurais peut-être affirmé que j'étais moi-même Grand d'Espagne...

Je suivais mot à mot l'effet de mes paroles sur la physionomie de l'Allemand, or, comme ce docteur tout en étant d'une cruauté insigne avait avant tout peur des histoires, il jugea prudent d'abonder dans mon sens, et me dit de me présenter au docteur suisse dès son arrivée. J'étais sauvé ! *Audaces fortuna juvat.*

Et dans l'heure qui me séparait encore de l'ouverture des opérations de la commission, il poussa la couardise et la crainte des complications jusqu'à venir par trois fois me retrouver, pour me recommander de ne pas oublier de me présenter à la visite. On n'est pas plus boche ! Tout le reste marcha comme je l'avais prévu et quand la commission quitta le camp à midi, j'étais

inscrit sur les registres, pour l'internement comme atteint de la psychose des fils de fer.

Il me plaît, ici, de rendre hommage aux sentiments francophiles et compatissants du docteur C. qui me fut si favorable en la circonstance, m'affirma que mon inscription sur la liste ne privait pas un véritable malade du bénéfice de la même mesure, puisque le nombre à admettre n'était pas limité, et enfin m'aiguilla dans le seul contingent d'internés qui ne devait pas subir de contre-visite à la station frontière de Constance, par suite d'un nouvel accord récent entre la France et l'Allemagne.

Dès lors, ce fut pour moi l'activité fébrile du départ en l'attente anxieuse de ce rapatriement possible, mais encore problématique. Car le cœur du prisonnier doit être cuirassé contre les illusions et les espoirs, seules les certitudes et les réalités existent pour lui, une promesse est une chose nulle, tant qu'elle n'est pas exécutée : combien avais-je vu d'infortunés, lors des visites précédentes, qui désignés pour partir, et prévenus d'avoir à se tenir prêts dans les vingt-quatre heures, étaient encore là six mois après, amoindris dans leur résistance par cette dure déception. Et combien, que nous pensions avoir passé la frontière depuis longtemps trouvaient quelquefois moyen au bout d'un an, de nous faire parvenir de leurs nouvelles, et ils étaient simplement dans un camp de concentration où privés de lettres et de colis de France, ils languissaient plus misérables encore qu'avant leur départ. Voilà par quels procédés les Allemands sauvaient les apparences, et simulaient l'exécution de leurs engagements après le passage des commissions suisses : On ne saura jamais combien de prisonniers ont été victimes de cette duplicité; et sont véritablement morts de désespoir en leur attente maintes et maintes fois déçue.

Aussi m'étais-je nanti d'une formidable dose de philosophie faite de toute l'expérience que j'avais acquise par ces trois ans et demi de séjour chez les barbares. Comme nous ne pouvions partir qu'avec les bagages qu'il nous était possible de porter à la main, il fallait se défaire de toutes les réserves sagement accumulées, et le Comité de Secours aux indigents, ainsi que l'aumônier reçurent tout ce lest avec mission d'en faire profiter les prisonniers nécessiteux, mais recommandation spéciale de n'en disposer qu'après avoir reçu de mes nouvelles dûment timbrées de Suisse, car si j'étais victime d'un simple changement de camp, il fallait que je puisse retrouver l'indispensable qu'on m'eût alors fait suivre. Enfin, le vingt-six décembre au matin nous reçûmes l'ordre, au nombre d'environ cent-vingt, d'avoir à présenter nos bagages à la visite du feldwebel de service à deux heures de l'après-midi pour être embarqués le soir même à huit heures.

Le feldwebel Moser était de service ce jour-là, ce qui n'était pas pour nous déplaire, car bien que ce fût une brute achevée, la présence du sous-officier Passoth était plus encore à craindre, au point de vue des provisions à emporter pour le voyage. En effet, lors d'un départ précédent, ce dernier avait prévenu les intéressés que, devant voyager pendant quatre jours, ils eussent à se munir pour partir, de quatre jours de vivres, et lorsqu'ils présentèrent leurs bagages à la visite, Passoth leur confisqua tout jusqu'à la dernière miette, leur disant que l'exportation des vivres hors d'Allemagne était formellement interdite : résultat, Passoth put manger à sa faim pendant quelques temps, et les rapatriés jeûnèrent durant les quatre jours de voyage. Cela n'eut heureusement pas lieu pour nous, puisque Moser opérait ce jour là.

Nos hardes furent fouillées de fond en comble, et nous fûmes visités nous-mêmes jusqu'à la peau inclusivement. Bien entendu, on ne trouva rien de suspect, car nul d'entre nous n'eût voulu risquer d'être trouvé en défaut pour compromettre son rapatriement¹. Toutefois, la veille, j'avais échangé avec des camarades restant au camp les quelques centaines de francs d'or que je possédais encore, mais je n'avais pu résister au désir de tenter l'expérience sur une pièce, et après avoir évidé au canif un bouton de bois, j'y glissai le louis d'or, et je recouvris le tout d'un petit morceau de drap bleu, puis le bouton fut cousu sur ma capote, au milieu d'autres boutons semblables. Naturellement, Moser n'y vit rien, et la pièce de vingt francs passa allègrement la frontière ; je n'eus qu'un regret, c'est de n'avoir pas transformé de la sorte tous les boutons de ma capote.

Il ne vit rien non plus, quoi que malin et inquisiteur, à certaine poignée de valise que j'avais confectionnée de deux épaisseurs de cuir entre lesquelles était cousue et collée une mince bande de papier contenant mes souvenirs du front de 1914 , et en particulier une relation au jour le jour du siège de Maubeuge, document que j'étais parvenu à soustraire à toutes les fouilles durant trois ans, et que je me réjouis de posséder aujourd'hui.

Puis, quand tous furent visités, Moser nous dit que nous devons abandonner nos couvertures personnelles ainsi que nos chaussures, ces dernières devant nous être remplacées par des chaussures allemandes, et voici comment j'arrivai à le tromper une dernière fois : m'ayant conduit au magasin où devait se faire cette opération (j'étais le premier de tout notre groupe), il me dit de me

¹ C'est pourquoi, je dus à ce moment, à mon grand regret, détruire les notes que j'avais prises au jour le jour durant 3 ans et demi, en vue de documenter la présente relation de captivité. Mais privé par ce fait du bénéfice de tout ce travail préparatoire, je n'ai plus pu composer mon récit que de souvenirs, auxquels manquent forcément maintes anecdotes oubliées, et maints détails précis dont les chiffres m'ont échappé

déchausser et de jeter mes chaussures dans un coin où s'en trouvait déjà un certain nombre, puis de choisir dans un tas de vieux brodequins allemands réformés, une paire convenant à mon pied. Bien disposé à mener contre Moser une offensive savante, je vis dès le premier coup d'œil tout le parti que je pouvais tirer de la disposition des lieux, et une seconde d'inattention de sa part me fut suffisante pour jeter mes chaussures non sur le premier tas mais sur le second, celui où je devais en choisir. Grâce à cette présence d'esprit le tour était joué, et dès lors l'affaire se déroula le plus naturellement du monde: j'essayai plus de dix paires avant de reprendre la mienne, et finalement je rentrai en possession de mon bien, puis je sortis et passai devant Moser en frappant du pied, avec l'aspect d'un homme qui a l'air de se dire intérieurement : J'ai bien choisi, voilà une paire de chaussures qui ne me va pas trop mal !

Notre matamore n'y vit rien, car rien ne ressemble plus à une paire de chaussures usagées, qu'une autre paire également usagée, et je me réjouis du succès de mon opération, car dans le cas contraire, j'eusse troqué, pour le plus grand bénéfice de Moser qui trafiquait à Berlin à prix d'or de tout ce dont il nous dépouillait, une bonne paire de brodequins confortables, contre d'infâmes savates éculées, crevées, et prenant l'eau par tous les côtés, et nous étions au mois de décembre, avec deux pieds de neige.

Quant à la couverture qu'on venait de me confisquer, je la trouvai en sortant à la porte du magasin, qui gisait avec plusieurs autres dans la neige. J'eus tôt fait de la ramasser en passant, et de l'enrouler dans ma capote que je portai sur le bras ; il était environ quatre heures, le jour baissait sensiblement, et personne n'y vit rien. Une fois de plus le Français prisonnier avait mené à sa fantaisie le Prussien hurleur et sabreur.

Après avoir attendu pendant trois heures en rangs, dans la neige, nous vîmes enfin s'ouvrir les portes du camp, et sans jeter un regard en arrière sur ce lieu maudit de souffrance et d'abomination, nous nous enfonçâmes dans l'obscurité, encadrés de sentinelles sur la route qui conduit à Rohrbeck, puis à Dœberitz. Oh ! quel lamentable cortège d'éclopés et d'invalides, se traînant à travers une tempête de neige qui redoublait de violence, les plus valides soutenant et portant les plus malades : ces uniformes déguenillés et ces accoutrements de misère eussent évoqué, pour qui nous eût vu passer ainsi, luttant contre la rafale, le souvenir de la Grande-Armée qui s'acheminait en déroute parmi les steppes glacées de Russie !

À Rohrbeck, notre groupe s'augmenta de ceux qui, plus malades encore, venaient de l'hôpital, et dont quelques uns, incapables d'aucun mouvement, étaient poussés par leurs camarades sur une charrette à bras, si bien que

quand nous arrivâmes à la gare de Döberitz, ces malheureux dans leur triste équipage ne formaient plus qu'un bloc couvert de neige. C'étaient des fiévreux qui n'avaient quitté leur lit que pour être embarqués, aussi je laisse à penser quel bien leur fit cette cure de fraîcheur et d'humidité. La plupart d'entre eux moururent d'ailleurs en cours de route, et nous dûmes, durant les quatre jours de voyage, abandonner des corps à chaque station.

On nous fit monter, par bonheur, dans des wagons de troisième classe, qui, bien entendu, n'étaient pas chauffés, et ce fut, pendant quatre jours et quatre nuits, le voyage avec cette lenteur désespérante que connaissent bien tous les prisonniers, sans-cesse garés et refoulés, glacés par un froid de vingt degrés, ballottés de gare en gare par des stations inconnues aux assonances barbares, à travers le Brandebourg, la Saxe, et la Forêt-Noire, depuis Berlin jusqu'à Constance.

Deux fois par jour, aux heures les plus quelconques, on nous faisait descendre et nous avions à faire un bout de route à travers la neige qui augmentait d'épaisseur au fur et à mesure que descendant vers le Sud, nous gagnions en altitude, pour atteindre un baraquement où l'on nous servait quelque infâme pitance dans des écuelles à bestiaux, puis l'on regagnait son wagon par le sentier une première fois frayé dans la neige jusqu'aux genoux, et c'en était fait, dès lors, de l'espoir de se réchauffer de toute la nuit, aussi quoi d'étonnant que les plus malades n'aient même pas pu arriver jusqu'à la frontière. Combien de fois je me félicitai d'avoir pu emporter ma couverture que j'avais réussi à reprendre à Moser, au départ du camp, c'était en ces circonstances, une chose sans prix.

Ce voyage avait quelque chose de sinistre ; à chaque station importante, Mannheim, Francfort, etc., notre convoi se grossissait d'un nouveau détachement venant d'un camp voisin, si bien que nous humes par atteindre le nombre d'environ neuf cents. Neuf cents épaves, rebut du rebut des camps, misérable écume prélevée, sur quatre cent cinquante mille prisonniers !

Le vingt-neuf décembre, nous arrivons à Constance à minuit, et par un froid terrible, titubant dans l'obscurité sous le poids de nos bagages, de fatigue et de sommeil (c'était la quatrième nuit blanche,) nous nous mettons en route à travers la ville, portant ceux de nos camarades qui avaient eu les pieds gelés durant le voyage, et on nous conduit dans une caserne de la ville affectée au cantonnement des détachements de passage, Constance étant la station d'échange.

Là nous tombons fort heureusement sur un groupe important de prisonniers civils français qui languissaient dans ce camp depuis plus de six mois, avec

promesse chaque jour d'être rapatriés le lendemain ; aussi la crainte de partager leur sort nous vint-elle immédiatement à l'esprit, car on nous avait prévenus que nous devions passer là une journée pour partir le lendemain. L'affaire ne s'annonçait pas très sûre pour nous. Le Comité de Secours de ces prisonniers civils nous vint fort en aide, car nous étions tous à court de vivres, et il assura complètement notre subsistance durant ces vingt-quatre heures, car bien entendu les Boches ne s'inquiétèrent en aucune façon de nous nourrir.

Oh ! quelle morne et triste journée passée dans cette caserne, ce dimanche trente décembre, errant de toutes parts comme des âmes souffrantes, avec cette inquiétude mortelle de se savoir à quelques minutes de la frontière, et de se dire sans cesse : Quelle tromperie nous ménage-t-on encore? Partirons-nous réellement demain? Et jusqu'à six heures du soir on nous laissa dans l'incertitude. À ce moment, un officier nous rassembla, et dans un petit discours, nous dit à peu près ceci : Messieurs, vous êtes des privilégiés, vous allez entrer en Suisse demain matin. Gardez bon souvenir des Allemands qui vous ont si bien traités durant votre captivité, et ont poussé la bonté à votre égard jusqu'à permettre votre internement en pays neutre. Une fois chez vous, vous pourrez dire ce que vous avez vu ici, c'est-à-dire que nous ne sommes pas des barbares. Soyez des messagers de paix, et dites à la France que si elle comprenait bien son intérêt elle ferait immédiatement alliance avec nous contre l'Angleterre, qui est notre ennemi commun.

C'était bien boche de sentiment, de fausseté d'expression et d'accent, aussi n'en emportâmes nous qu'un peu plus de mépris pour ce peuple qui descendait sans rougir à de tels procédés vis-à-vis de gens qu'il avait torturés pendant près de quatre ans, et qu'il ne lâchait que lamentablement déprimés ou estropiés.

Bien peu fermèrent les yeux durant cette dernière nuit, dans l'anxiété que causait l'incertitude du départ. Enfin, le trente-et-un Décembre à sept heures du matin on nous conduisit à la gare où nous prîmes place dans un luxueux train militaire suisse, et quelques instants après, nous quittions la terre maudite et franchissions la frontière.

Oh quel soulagement, quel sursaut de tout l'être qui ne peut encore se rendre à la réalité, et comme sous l'afflux soudain du sang les tempes en feu vous battent à rompre à la seule pensée qu'après cet esclavage si long on est libre enfin, et que de paria, on redevient homme ! Comme l'âme instinctivement s'élève en un chant d'action de grâce : *Liberasti nos, Domine, ex affligentibus*

*nos, et eos qui nos oderunt confudisti!*¹ J'en ai vu chanter, j'en ai vu pleurer, j'en ai vu rire ... Pour moi, le tumulte intérieur était trop violent, et absorbait trop la totalité de mes énergies pour laisser place à aucune manifestation extérieure de mes impressions, et je demeurai un instant comme hébété, sans pouvoir me ressaisir. C'est que tant de choses vous repassent subitement par l'esprit, et tout se résume en ceci : Patrie, famille !

Le soir-même, nous étions à Berne. Dirai-je l'accueil follement enthousiaste de la population qui nous acclamait à la gare, le cri de Vive la France ! qui nous assourdissait, et auquel nous n'osions pas encore répondre, tant il avait été violemment refoulé en nous pendant l'exil. Les Dames de la Croix-Rouge nous offrirent un plantureux repas, et pour la première fois depuis septembre 1914, je mangeai de la viande fraîche, et je bus du vin.

Et les voyant aller, venir et se multiplier pour nous, accortes et prévenantes, je ne pus m'empêcher de les comparer à celles qui quatre ans auparavant, profanant ce même costume de la Croix-Rouge, nous accueillait, pauvres prisonniers, en nous crachant au visage sur le quai de la gare de Stendal : Toute l'âme allemande est dans ce trait, comme aussi l'âme de la Suisse était dans cet élan d'enthousiasme hospitalier qui nous accueillait les bras grands ouverts!

¹ Seigneur, vous m'avez délivré de ceux qui me torturaient, et vous avez confondu ceux qui me haïssaient ! (Graduel du 23^{ème} Dimanche après la Pentecôte.)

ÉPILOGUE

Et maintenant, Kaiser maudit, es-tu content, toi qui pensais nous anéantir d'un seul froncement de tes sourcils ? Et toi présomptueux Kronprinz, digne fils d'un père taré, qui devais recueillir toute la gloire militaire de celui dont le bras infirme portant la marque indélébile des débauches ancestrales, ne peut même pas brandir une épée? Es-tu content de ta guerre que tu as voulue après l'avoir combinée, organisée et déclarée à ton heure avec tous les atouts en ta main? Heureusement la Justice immanente a rendu à chacun selon ses mérites et Dieu n'était pas avec toi.

Es-tu content maintenant que tes fantassins gris dorment par millions dans les boues de l'Yser, sur les collines d'Artois, et dans les plaines de la Champagne? La Marne par deux fois a roulé leurs cadavres, et par deux fois, sur ses bords nous avons reconnu le doigt de Dieu, du Dieu qui aime les Francs.

Sache que la France ne meurt pas ainsi. Elle était une, dès la nuit des temps, quand ton Allemagne n'existait pas encore, et sa vie abondante est sortie avec Clovis de ce baptistère de Reims où s'est brisée durant quatre années, ta rage satanique.

Toi qui rêvais de dominer le monde et de t'imposer à l'admiration de l'univers, tu sombres parmi la haine et l'horreur.

Plus tard, lorsqu'après plusieurs générations, le paysan de France, labourant la terre où tu déchaînas le carnage, mettra encore au jour sous le soc de sa charrue quelques ossements de tes soldats, de ceux que tu conduisis au massacre si loin de leurs foyers, n'espère pas qu'il admire avec respect, comme autrefois le laboureur du Latium, ces vestiges d'une époque fameuse :

Grandiaque effossis, mirabitur ossa sepulcris¹

¹ *Et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incuvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabra robigine pila,
Aut gravibus rostris galeas pulsabit inaues,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.*

Mais au contraire, réprimant un blasphème, il jettera loin de lui ces débris maudits, pour ne pas empoisonner à leur contact l'or de ses futures moissons.

Et nous, pauvres prisonniers, qui avons tenu, quatre années durant, dans tes bagnes d'enfer, nous avons reçu mission de nos frères demeurés là-bas dans les cimetières d'Allemagne, de rapporter la haine, et de la propager de génération en génération, la haine farouche, la haine sainte, la haine vengeresse, et fidèle aux dernières volontés de ceux que nous avons vu martyriser et mourir de misère, je la clame de toute l'ardeur de mon âme !

Mons-en-Barœul, 15 Août 1919.

APPENDICE

NOËL EN EXIL¹

Eh bonjour, mes chers amis, mes braves lecteurs de chaque jour. Je vous souhaite à tous une bonne fête de Noël !

Eh qu'est-ce à dire ?

Sans doute, je ne puis vous souhaiter de passer paisiblement ces jours dans la douce quiétude de chez vous, parmi les incomparables joies de la famille.

Forcément, Noël et le Nouvel-An éveillent en nous l'idée de l'intime bien-être du foyer, les rires ingénus de nos enfants pépant comme une nichée de moineaux, l'austère gravité de l'aïeul présidant la table de famille, et le gai pétilllement des sarments odorants qui se tordent dans l'âtre de pierre sous la flamme dansante, parmi quelque vague odeur de dinde aux marrons flottant dans l'air attiédi, tandis qu'au dehors le vent se lamente en longs pleurs, et que le givre dessine aux fenêtres les mille arabesques d'une flore fantaisiste.

Hélas, tout cela c'est le passé, et c'est.., l'avenir !

Il ne convient pas aujourd'hui de nous amollir en la contemplation nostalgique de ces souvenirs, et celui qu'on appelle *Laudator temporis acti* ne saurait faire de bonne et d'utile besogne.

Quant à l'avenir, il ne nous appartient pas : Vivons notre vie au jour le jour, c'est le seul moyen de l'atteindre, s'il nous est réservé.

Ouvrons donc les yeux sur le présent : Nous sommes enchaînés, sans doute, mais regardons de plus près et vous verrez que nous ne le sommes qu'à demi. Depuis quand les chaînes, même les plus lourdes et les plus dures ont-elles pesé sur les consciences et sur les cœurs ? Est-ce que votre sensibilité et votre intelligence subissent la moindre contrainte ? Non ! Par conséquent nous sommes libres ?

Profitons au contraire de l'épreuve présente pour tremper nos âmes et affermir nos cœurs dans l'adversité. Il n'est rien de tel pour nous grandir et nous

¹ Du Figaro Enchaîné, 25 Décembre 1916

viriliser, et nos foyers nous verront à notre retour meilleurs que nous n'en sommes partis, par l'habitude de la maîtrise sur nous-mêmes, et du stoïcisme dans la douleur.

Voilà ce qu'implique présentement mon souhait de bonne fête de Noël. Comptez, sur moi pour vous aider dans cet effort quotidien. Je me borne pour l'instant à vous donner les nouvelles de chaque jour, mais puisque mon but moral peut être atteint par de nombreux moyens, il n'est défendu à personne d'envisager une extension de mon action bienfaitante sur les exilés par quelques compétitions, telles que concours de bon caractère, ou concours de sourire dans l'adversité : Nul moyen ne serait à dédaigner, qui contribuerait à l'amélioration de nos libres facultés.

Ne visons pas au surhomme, le mot et la chose étaient chez nous d'importation allemande, mais tendons seulement à devenir plus homme. *Homo sum*, disait le poète latin, *et nihil humane a me alienum puto*¹.

P. V.

¹ Je suis homme, et rien de ce qui est humain rien ne m'est étranger.

UN VOYAGE AUTOUR DU CAMP¹

Virgile ayant eu jadis la complaisance de servir de guide au Dante lors de sa visite aux enfers, et la politesse ne lui ayant jamais été rendue, que je sache, j'ai cru opportune l'occasion de lui faire quelque amabilité semblable, et je l'ai invité (ses Mânes, bien entendu), à un voyage instructif et révélatif autour de notre camp. Bien que fort arriéré, (dix-neuf siècles environ), le poète a facilement adapté son intellect aux nouveautés et aux nécessités de la moderne civilisation. Le Cygne de Mantoue, je m'empresse de le dire, ne s'est pas présenté à moi sous la forme de cet oiseau symbolique, mais sous l'aspect du voyageur au front ceint de lauriers, qu'a popularisé le crayon de Gustave Doré.

Je le reçus donc à la porte d'entrée du camp. Comme je vois généralement cette porte de l'intérieur, je ne connais pas son aspect vu du dehors, et j'ignore si elle est décorée de quelque inscription : du moins, l'étranger qui venait de la franchir ne m'en ayant rien dit, j'aime à croire qu'elle ne porte pas au front la sinistre parole.

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate²

A peine entré, le Maître s'arrête, et d'un rapide coup d'œil embrasse toute l'étendue sablonneuse de notre domaine.

Quels sont, me dit-il, ces trois objets informes accroupis devant moi sur le sol; ils semblent trois galères échouées sur le sable après la naumachie, et dont le vent agiterait étrangement les voiles désormais inutiles à leur mâts brisés.

Ce sont, lui répondis-je, les trois tentes restées debout après la bourrasque, survivant seules parmi douze semblables. L'irrésistible tempête qui descendit des Pôles glacés, aux Ides de décembre, a jeté par terre en un instant ces habitations ingénieuses comparables à celles que César emportait dans les Gaules pour abriter ses légions. Deux de ces tentes sont aujourd'hui sans usage précis ; il n'en est pas de même de la troisième, et si vous le voulez

¹ De Gazette de Dœberitz, N°2

² Vous qui passez ce seuil quittez toute espérance.

bien, Maître, je procéderai avec vous comme si vous étiez une Commission espagnole ou américaine, et je vous ferai visiter en premier lieu le Théâtre.

C'est ici, voyez-vous, que parfois nous venons oublier un peu nos misères, et ce seuil que nous franchissons ensemble est pour nous bien souvent comme un bienfaisant Léthé. Ici règnent Melpomène et Therpsicore, ici fuse la verve de Plaute et de Térence, et d'autres plus modernes, dans les langues les plus variées. Car je dois vous dire que vivent en cette enceinte, dans une commune infortune, des fils de la Gaule à l'esprit pétillant, des Bretons sortis des îles lointaines où les embruns salés, vous fouettent au visage, et des Cymbres descendus de l'Oural, portant encore dans leur regard profond l'immensité des steppes glacées de Septentrion. Et de ces trois races diverses, le lien qui nous unit va se fortifiant sans cesse par le commerce de chaque jour, et la communauté d'existence.

Comme nous sortions du théâtre par la porte qui se trouve derrière la scène, et que je me dirigeais vers les dépendances voisines, un coup de vent d'ouest nous apporta le parfum qui règne habituellement dans ces parages, parfum suffisamment révélateur de la destination du premier édicule. Et comme, je lisais dans les yeux de mon hôte la muette interrogation « Derrière cet abri, lui dis-je, dans le chemin interdit au commun des mortels, sont occupés quelques esclaves, à extraire ce que vous sentez, pour en remplir une sorte de tonneau de Danaïdes, qu'ils videront ensuite sur les champs d'alentour. Cette besogne ingrate mais nécessaire se fait journellement au moyen d'un instrument mû par des bras vigoureux, et basé sur ce principe que la nature à horreur du vide. Et nous gardons l'espoir qu'avant peu d'années, et grâce à ce procédé d'épandage, les terres incultes que vous voyez autour de nous seront capables de fournir d'opulentes moissons, comme en donnaient pour Rome, Carthage et la Sicile. »

Je dis, et l'entraînai vers le bâtiment suivant. Au moment d'y arriver, le divin chantre s'arrêta, me saisissant le bras : « Mon fils, entends-tu le bruit chanteur de l'eau sur la pierre ? Sans doute cette hutte champêtre abrite une source d'eau vive qui coule sur des rochers moussus, et quelque Naïade légère habite ces bords parmi les roseaux. Approchons-nous lentement pour ne point la mettre en fuite. Entends-tu son rire qui fuse au ras de l'eau ? »

Et moi : « O père du rythme, point n'habite ici de Dryade ni aucune des divinités sylvestres. Ceci sont nos lavabos, et vous entendez l'eau couler des robinets, dans les bacs en tôle ». Une ombre de désenchantement erra un instant sur son visage.

Notre course nous amène alors devant le coin ouest du camp, et je dis avec tristesse : « C'est ici que je viens chaque jour tourner ma face mélancolique et tendre mon regard avide vers mon pays là-bas bien loin à l'occident. De même que les lions de l'Atlas ou les taureaux d'Etrurie amenés à Rome pour les jeux du Cirque, arpentent mornes et pensifs leur étroite cage, et soudain, sous le souffle brûlant que leur apporte le vent du sud, dressent la tête, pour aspirer de leurs naseaux dilatés tout le parfum du désert natal, tandis qu'en leurs yeux profonds passe la nostalgie de l'immensité ; ainsi je viens parfois appuyer mon front brûlant sur ce barrage d'acier pour m'enivrer de la lumière du soleil couchant qui semble émaner de ma patrie par delà l'horizon, et calmer ainsi les ardeurs tumultueuses qui me gonflent la poitrine! ...

Je comprends ta peine, mon fils, et plutôt aux dieux que j'y puisse apporter quelque soulagement, mais surtout garde-toi du désespoir : que sert à la cavale rebelle de ronger le frein qu'elle ne peut briser? Sois patient, ton infortune ne sera point éternelle ».

En ce moment, des cris aigus et peu éloignés retentirent, l'air fut déchiré de gémissements : « Ami quelles sont ces plaintes, et qui fait-on souffrir de la sorte?

- O Poète, n'en soyez point ému, (nous arrivions en vue de la porcherie), ces appels sont poussés par les habitants de l'étable que voici, *Epicuri de grege porcos*, car c'est l'heure de leur repas. Cet innocent troupeau qui va grandir et prospérer ici doit finalement être sacrifié, pour paraître sur les tables de festin. La chair en est succulente, principalement quand ils sont jeunes et rôtis tout entier dans leur peau encore tendre, sur un feu de charbons de bois d'érable et de brindilles d'arbousier vert. Ils sont alors servis entourés de murènes de Naples, et de baies d'olivier, et l'impression qu'ils laissent sur le palais d'un Sybarite est aussi durable que la vie. Mais hélas, ces mets exquis ne nous sont pas destinés !»

Et nous reprenons notre course vers l'angle du camp.

Nous marchions depuis un moment, quand je m'aperçus que mon compagnon de voyage semblait fatigué, sa démarche était pénible, et nos pieds s'enfonçaient plus profondément dans le sable fraîchement remué. Dans ma prévenance, je devançai sa question :

« Non Maître, ce sable frais n'a point été amené ici par un récent simoun, cette terre molle ne recouvre point non plus comme vous pourriez le penser, des cendres de soufre et de charbon, comme celles où dorment Herculanium et Pompéi, mais je dois avant tout vous dissuader de faire aucune fouille en

cet endroit, car ici se trouvaient il y a peu de temps encore, des emplacements d'utilité publique à ciel ouvert, d'un système spécial, comme n'en conçut jamais Vespasien lui-même, où le patient se tenait en équilibre sur une longue perche, tel un oiseau sur la branche, et frémissait à la vue du cloaque innommable qui s'ouvrait sous lui....

Ici, continuai-je, vous voyez devant nous, recouvert d'élégantes fresques en carton noir, un établissement de bains qui laisse bien loin derrière lui les Thermes de Caracalla. Ici, l'eau...

- Oui, je devine, l'eau sourd du milieu de grandes vasques de marbre rose par les conques d'un groupe de Tritons de bronze, et se déverse dans de vastes piscines de porphyre parmi la molle atmosphère du tepidarium ; et lorsque le bain est terminé, la peau moite est enduite de benjoin et d'essence de roses, après quoi, quatre esclaves Ethiopiens aux torsos noueux brûlés du soleil vous ramènent chez vous dans votre litière, au rythme régulier de leur pas cadencé, qui berce si agréablement la rêverie.

- Oui, Maître, c'est à peu près ainsi que cela se passe pour nous, à part le granit rose, les parfums et les esclaves, que nous ne possédons pas encore. Plus loin, dans ces autres bâtiments, campent ceux dont une langue inconnue vous explique les fonctions en termes aussi précis qu'élégants ; vous lisez sur la porte *Elektrotechniker*. Ces artisans s'occupent d'installer et d'entretenir dans nos habitations les globes lumineux qui prolongent le jour.

- J'entends, ami, mais quelle est encore cette odeur en tout semblable à celle qui nous a incommodés de l'autre côté du camp, au sortir du scenarium, Est-ce qu'ici aussi.... »

Et moi : « Pardon, Maître, ceci est la cuisine, et l'odeur qui vous trouble est celle de la choucroute qu'on apprête pour notre repas de ce soir. Nos mets sont des plus variés, la faune terrestre et maritime étant tour à tour servies sur nos tables. De votre temps, n'est-il pas vrai, on jetait les esclaves aux lamproies, aujourd'hui les rôles sont renversés, et c'est nous qui mangeons de la morue ».

Le lazarett attira quelques instants son attention, et comme je lui faisais observer que notre prison Mamertime voisinait dans le même bâtiment avec le sanctuaire d'Esculape, il ne s'en étonna nullement, trouvant la chose toute naturelle, «Tant il est vrai, ajouta-t-il que les malades sont des prisonniers dans leur corps affaibli, et que les prisonniers sont des malades amputés de leur liberté ».

Puis, je l'amenaï à la salle de lecture dont les signes cabalistiques Y. M. C. A inscrits à l'entrée ne l'effrayèrent en aucune façon, et là il accepta d'être présenté à quelques Anglais qui dépensaient en pure perte toute leur activité intellectuelle sur les pièces de plusieurs puzzles mélangés, ainsi qu'à quelques Russes dont je citai les noms étranges qui se prononcent comme un éternuement, ou comme une porte qui grince.

« Mon fils, me dit-il, en voyant les rayons garnis de livres de la bibliothèque, je vois que ton esprit se plaît au commerce des Muses, et ton langage déjà, m'a fait sentir que tu avais été nourri du plus pur lait des divines Piérides. Continue de puiser à la source du nombre et du rythme l'oubli de l'amertume de chaque jour, tu y trouveras la joie que j'ai connue moi-même, car si l'homme passe ici-bas, le verbe harmonieux lui survit.

Mais je ne veux point abuser de toi :

Jam tempus equum fumantia solvere colla.

Voici d'ailleurs que le jour baisse et je dois te quitter :

*C'est l'heure où le brouillard tombe dans les vallées,
C'est l'heure où le soleil baissant à l'horizon,
Fait plus longues, le soir, les ombres étalées,
Tandis que flotte en l'air l'odeur de fenaison.*

Adieu, il me faut maintenant rejoindre mes Champs-Élysées, où m'attendent le divin Homère, et tant d'autres. »

Il dit, et se dirigea vers la porte ; et comme je lui faisais observer qu'on ne sort pas d'ici aussi facilement qu'on y entre, il avisa une corvée qui quittait le camp, et le plus naturellement du monde emboîta le pas à la dernière file, et grâce à la diversité des costumes de ceux qui composaient la petite troupe, il passa inaperçu, et je le perdis rapidement de vue au tournant de la route sablonneuse que ses sandales de voyageur foulèrent d'un pas agile.

P. V.

LE CAFARD¹

ESSAI DE PSYCHOLOGIE DU PRISONNIER

J'aborde ici, je crois, un sujet brûlant, et beaucoup me diront peut-être : A quoi bon remuer le fer dans la plaie. ? Sans doute, mais ne vaut-il pas mieux lorsqu'on est souffrant, étudier son mal pour en bien connaître l'importance, et le combattre par les moyens appropriés. Est-ce qu'un malade ne se sent pas déjà bien soulagé lorsque le médecin lui dit : Mon ami, vous n'avez pas, comme vous le pensiez, la jambe brisée, ce n'est qu'une entorse, et avant peu vous serez sur pieds.

Or donc, je pose clairement la question : Qu'est-ce que le cafard ? Bien peu de prisonniers l'ignorent, sinon pour en avoir souffert eux-mêmes, au moins pour l'avoir constaté dans leur entourage, et bien peu, cependant, sauraient définir et décrire ce mal aussi étrange dans son appellation que dans ses manifestations. Je crois, pour ma part, que c'est une affection à la fois, physique et morale.

La condition de prisonnier de guerre dans laquelle nous nous trouvons, demande pour être supportée impunément une somme d'énergie et de volonté considérable, et l'effort exigé de nous est d'autant plus pénible à fournir, que la durée en, est grande, car c'est le propre de toute tension prolongée d'affaiblir l'élasticité des molécules, et ce qui est vrai dans l'ordre physique, l'est aussi dans le domaine des facultés de l'âme.

Mais remarquons une chose : La compression qui nous étreint nous touche tous d'égale façon, et cependant bien des prisonniers sont absolument inattaquables au cafard, s'employant même à l'étouffer chez leurs camarades;(et ceux-là, chose étrange, sont bien souvent ceux que les conséquences matérielles ou les angoisses de la guerre ont le plus fortement touchés). J'en conclus que l'épreuve n'est pas, d'une façon générale, au-dessus des forces humaines, et les différences de résistance proviennent en

¹ De la Gazette de Dœberitz, N° 3

premier lieu, des différences de trempe dans les caractères. Nous sommes comparables à des métaux différents qui, plongés tous dans un même acide, sont attaqués de façon dissemblable, et rongés plus ou moins profondément suivant la dureté de leur texture propre.

Mais cette durée de résistance morale inégale chez les individus, est essentiellement susceptible de variations, car les facultés de l'âme s'éduquent et se perfectionnent, n'est-il pas vrai, suivant les circonstances, par le travail du patient qui devient ici son propre médecin. Or, je vous le demande, quelle plus belle occasion pour nous, de nous améliorer chaque jour par ce long effort de réaction tenace, opiniâtre et continu, par cette lutte perpétuelle contre la démoralisation menaçante, nous clôturant contre la bourrasque pour ne donner nulle prise à la tempête, jusqu'à ce que le calme soit revenu. Ne fût-ce que dans l'ordre purement humain de la maîtrise de nos facultés, quel perfectionnement chacun de nous peut apporter en soi, et quel étrange et splendide résultat au point de vue subjectif, que celui d'une captivité qui nous trouverait plus forts et meilleurs au dernier jour qu'au début !

Quant aux causes de cette dépression morale contre laquelle nous devons réagir si violemment, il peut paraître puéril de vouloir les énumérer, tant nous les connaissons ; néanmoins, je les classerai en trois.

En somme, de quoi souffrons-nous ici ?

D'abord de l'emprisonnement, c'est-à-dire de la privation de notre liberté, cela c'est l'évidence et ne demande aucune explication.

Ensuite de l'exil, c'est-à-dire de la privation de notre patrie, et cette souffrance de l'exil augmentant chaque jour avec la durée de la captivité, la réaction instinctive de notre individu développe et peut aviver jusqu'à l'exaspération le germe de patriotisme inné au cœur de chacun de nous mais inégalement cultivé suivant l'éducation et le milieu.

En troisième lieu, nous souffrons ici du manque de toute espèce d'affection et de sympathie : C'est un besoin pour l'homme qui est éminemment sociable de se sentir entouré de la tendresse des siens, de ses parents s'il est jeune, de sa femme et de ses enfants s'il est lui-même chef de famille. Or ici, c'est la privation absolue. Nous sentons fort bien, sans oser nous l'avouer, que les lettres nous donnent bien peu de choses en ce sens, ces pauvres lettres ouvertes qui nous parviennent déflorées au point de ne plus nous apporter le charme et l'adoucissement que nous en attendons ; ces lettres que nos épouses et nos mères savent devoir être lues, relues et raturées tant de fois, avant d'échouer entre nos mains, et où elles n'osent plus enclorre qu'une toute

petite parcelle de leur cœur, alors que sachant elles-mêmes ce dont nous souffrons, elles voudraient tant y verser le plus doux et le plus pur de leur affection.

Le cafard, ai-je dit en débutant, est aussi une affection physique, et ici la cause est souvent prise pour l'effet : Lorsque quelqu'un en est atteint, on dit communément : « Voyez-vous comme il est gravement attaqué, il ne mange plus, ne dort plus, et dépérit à vue d'œil ». Là est l'erreur, à mon avis ; je crois au contraire que si pour une raison quelconque un prisonnier se trouve dans un état de santé précaire, ses forces physiques diminuant, sa résistance morale décroît également, et il devient un excellent terrain pour la démoralisation qui nous guette tous traîtreusement. La réciproque du *Mens sana in cor pore sano* est aussi un axiome, et dans un corps fatigué ou malade l'âme perd une partie de son énergie, et ne possède plus la maîtrise de ses facultés : L'équilibre est rompu, le ressort trop bandé s'est brisé.

Donc, soyons forts, et dans l'intérêt commun, luttons de toutes nos énergies et par tous les moyens matériels et intellectuels en notre pouvoir, contre ce mal dévorant dont on peut se prémunir, et toujours guérissable : D'autres que nous ont passé par les mêmes vicissitudes de la prison et de l'exil, plus longuement et plus durement encore que nous, et en sont sortis sains et saufs ; et je m'estimerais heureux pour ma part si j'avais pu par l'étude de nos misères contribuer dans une mesure, si petite fût-elle, à augmenter la capacité de résistance de l'un quelconque de mes compagnons d'infortune.

Pierre Valdelièvre

TABLE DES MATIÈRES

Avant- Propos

La Capitulation

Vers l'Exil

Wünsdorf

Weinberg

En route

Un peu d Psychologie

Zwickau

Adlershof

Doeberitz

Epilogue

Appendice

